



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

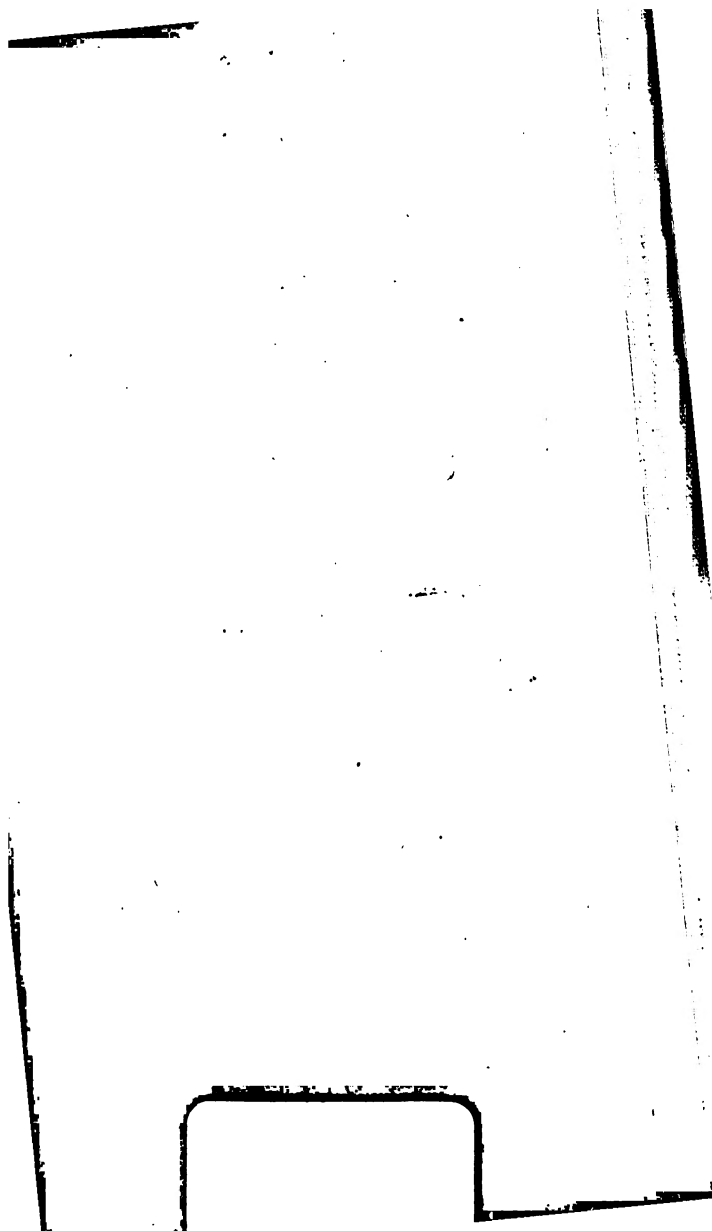
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

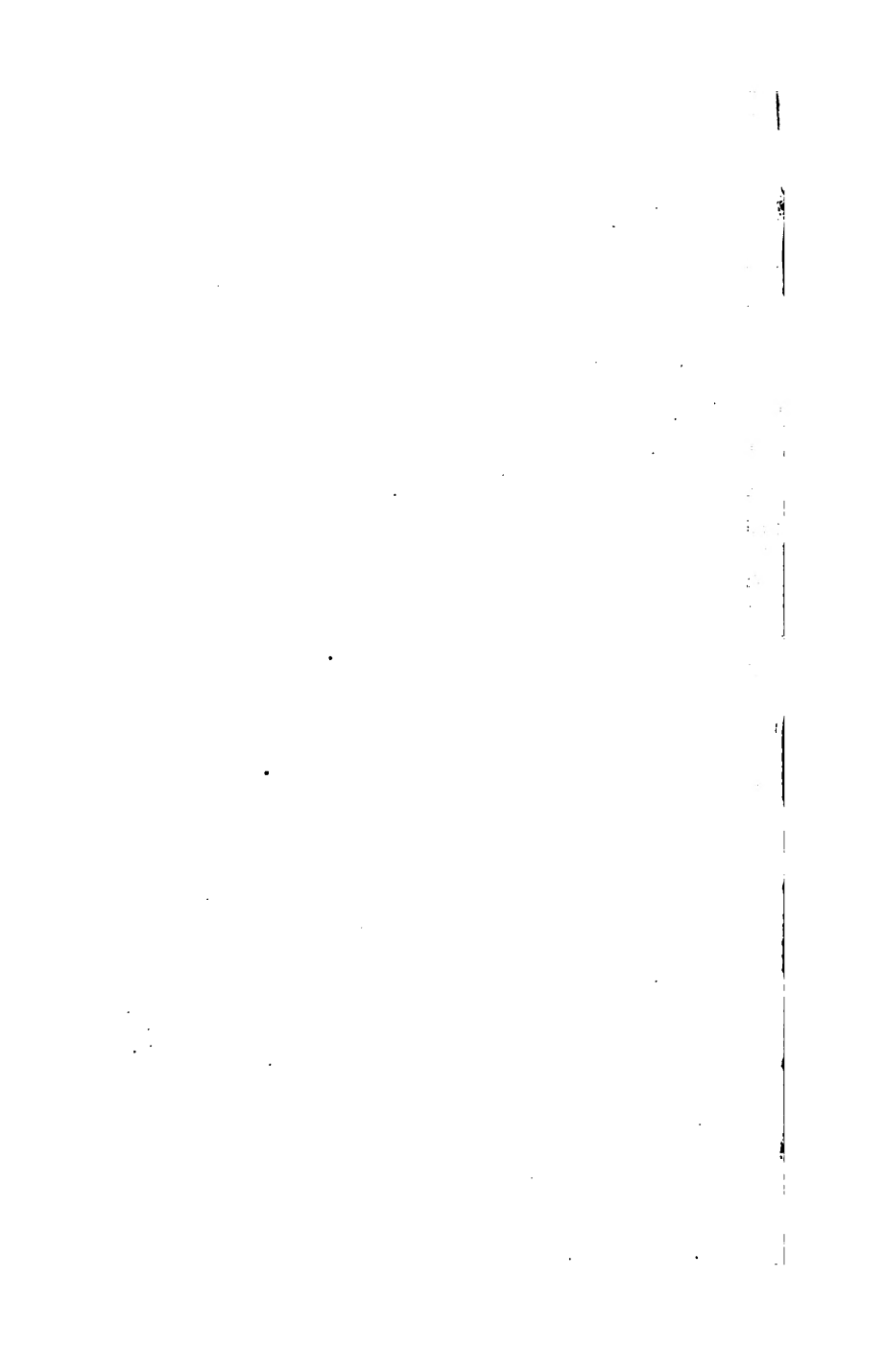


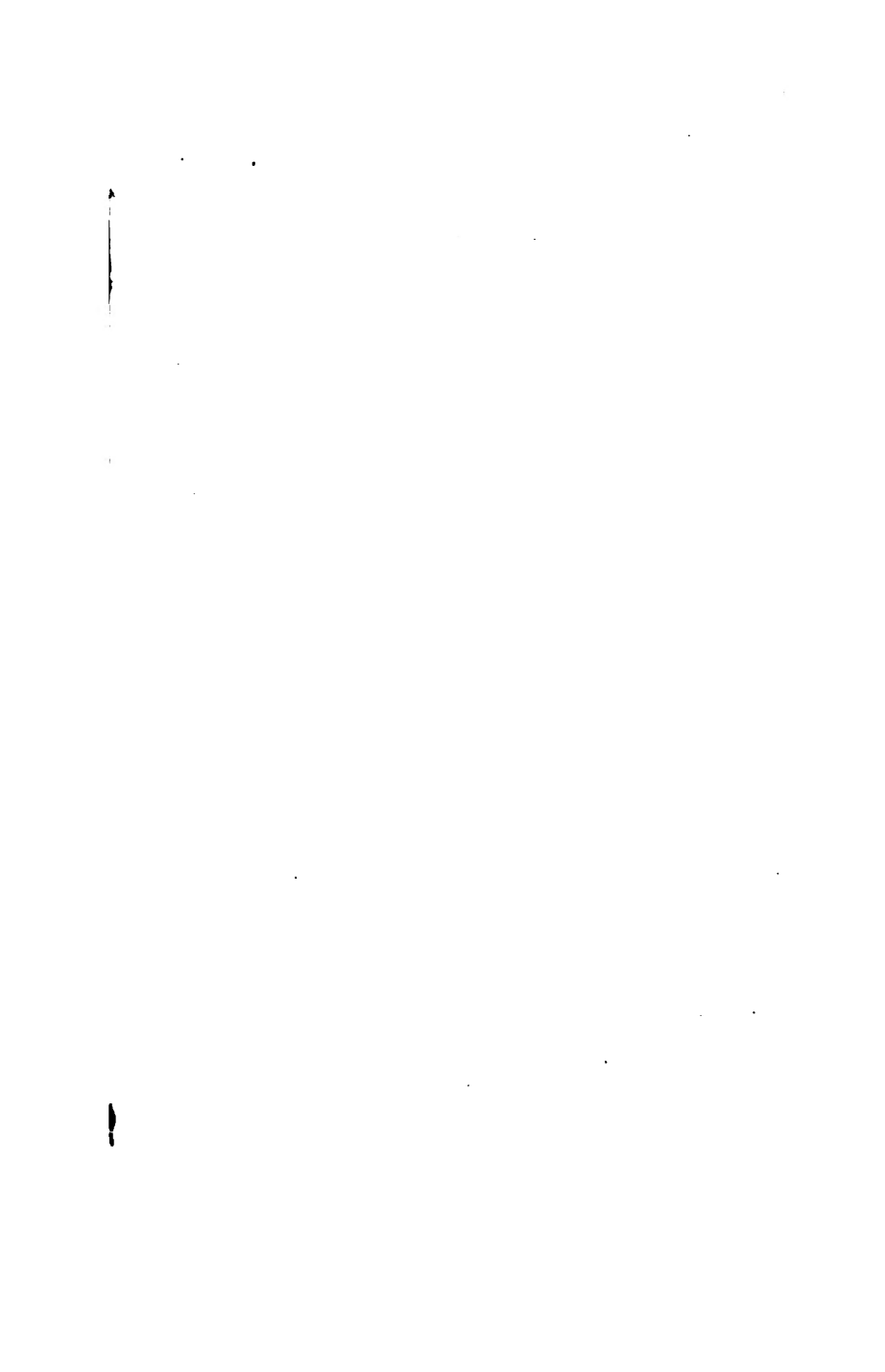
3 3433 07581091 5





Le Grand  
NKE





1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

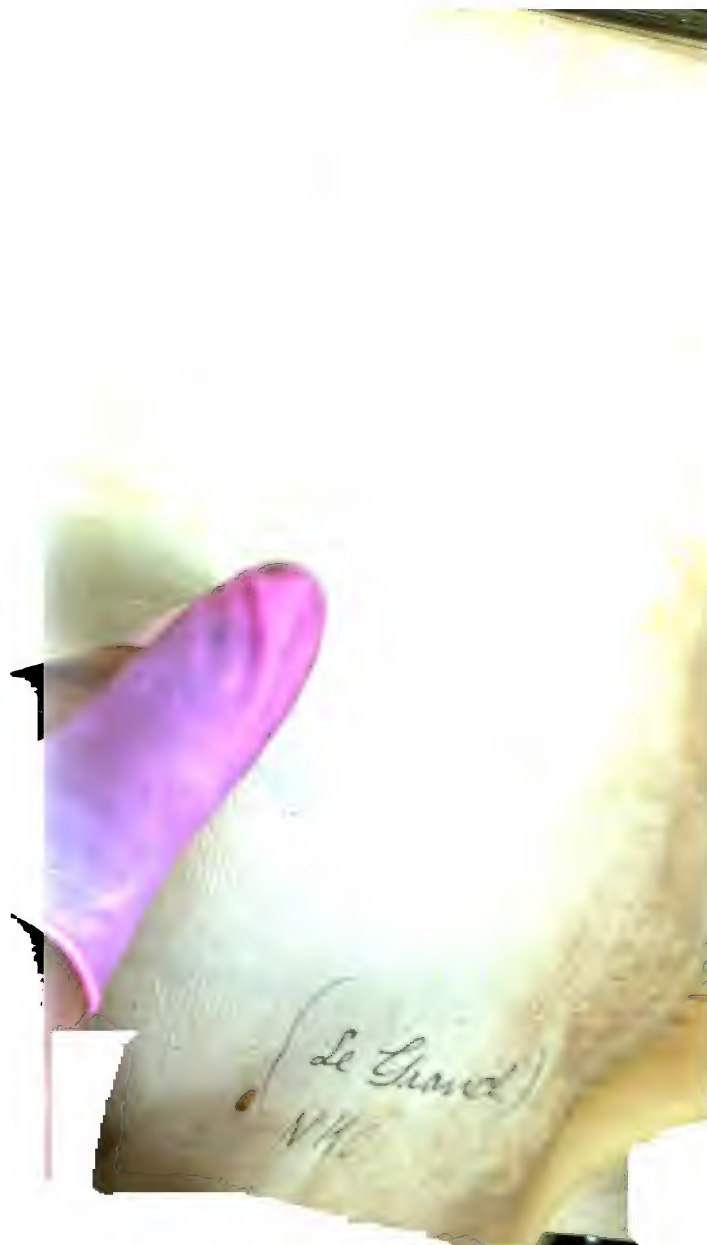
1

(Le Grand.)

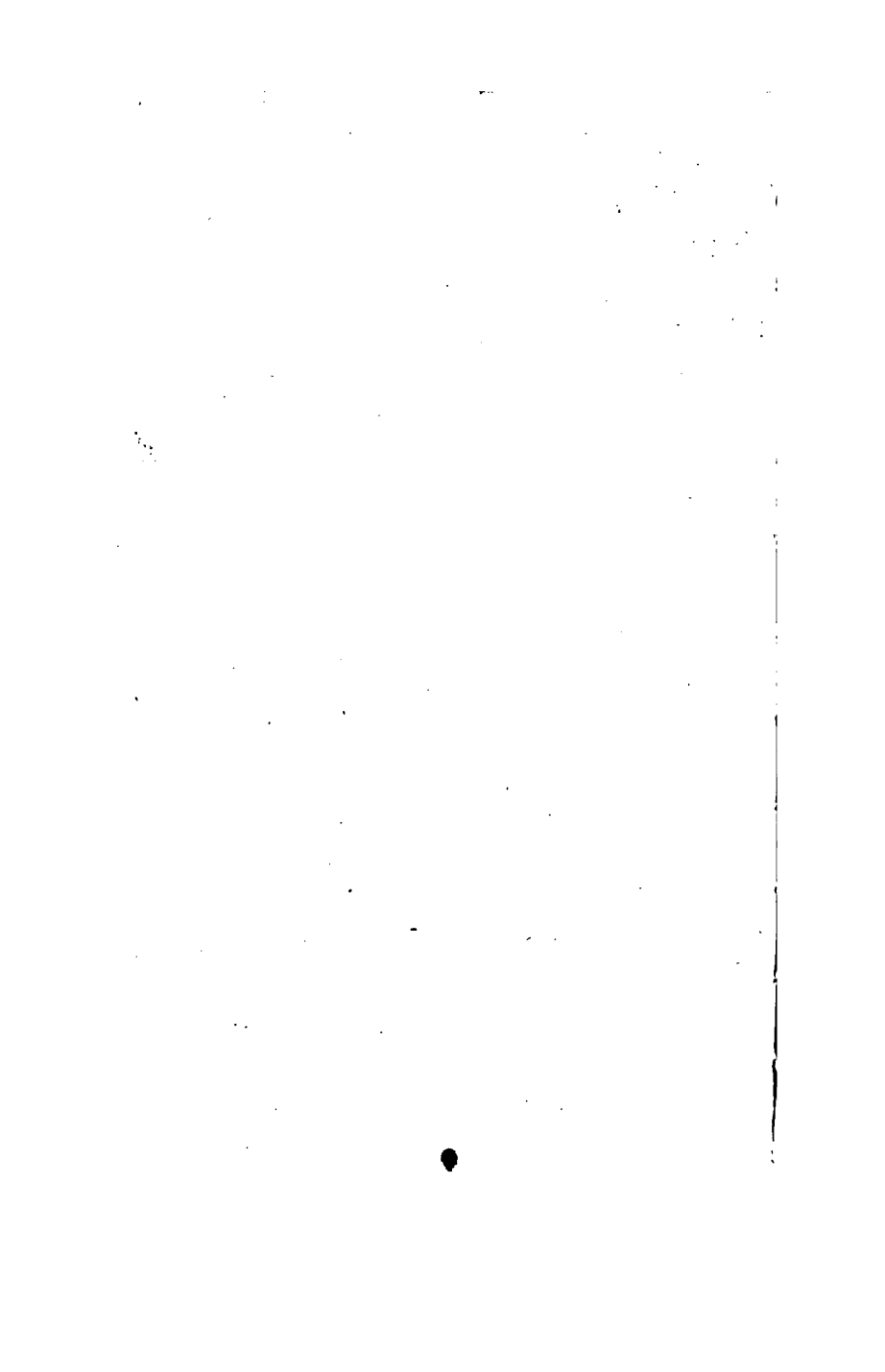
NK6







(Le Grand)  
N° 1



# ŒUVRES

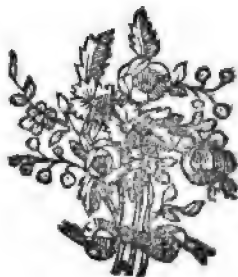
Marc Antoine DE

## LE GRAND, COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée & augmentée.*

TOME III.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & privilège du Roi.*

E. L. P.

302559  
ACCESSION  
TITLE  
P

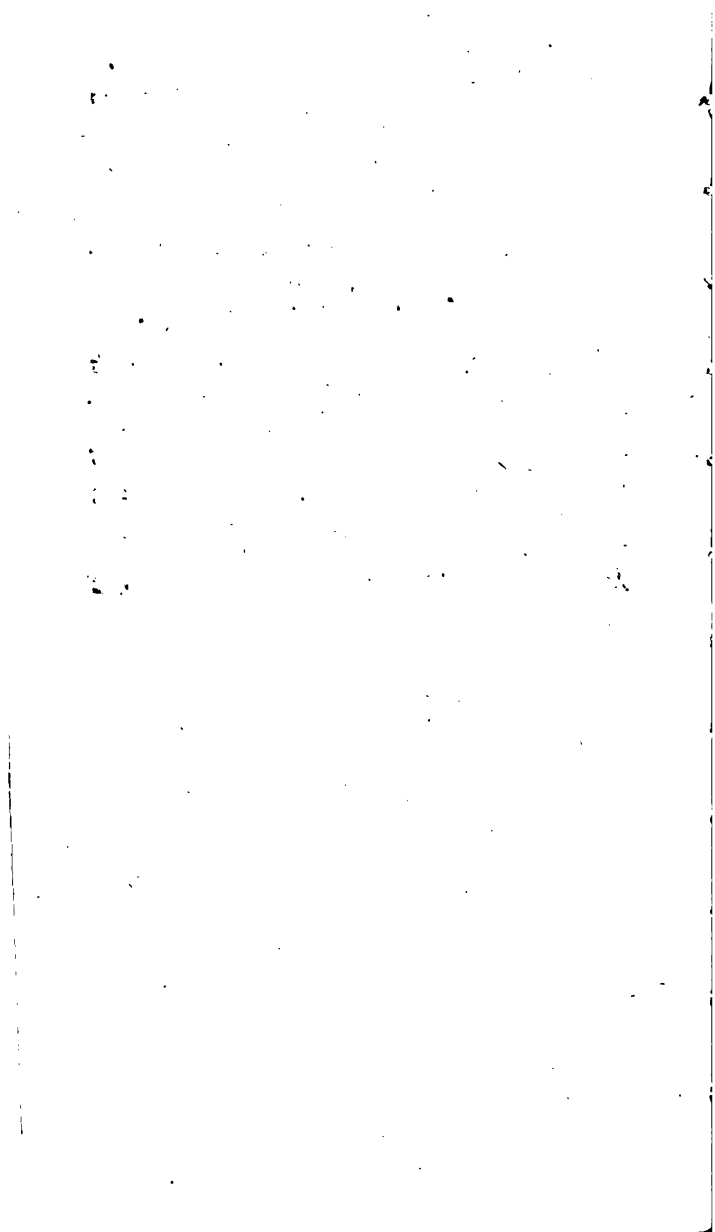


---

# TABLE

*Des Pièces contenues dans ce troisième  
Volume.*

<b>P</b> LUTUS.	Page 1
LE BALLET DES XXIV. HEURES.	67
LE PHILANTHROPE.	225
LE TRIOMPHE DU TEMS.	283
LE MAUVAIS MÉNAGE.	397
AGNÈS DE CHAILLOT.	442



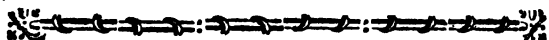
*PLUTUS.*

COMÉDIE,

*Représentée en 1720.*

**Tome III.**

**A**



## A C T E U R S.

**P**LUTUS, *Dieu des richesses.*

LA PAUVRETÉ.

CRÉMILE, *Laboureur.*

MIRTIL, *filz de Crémile.*

PARONOME, *Délateur, amoureux  
de Crisís.*

ZÉNOPHON.

CARION, *Valet de Crémile.*

BIRRENES, *Savetier.*

CISTENES, *Pauvre Athénien.*

CRISIS, *Amante de Mirtil.*

PÉRINICE, *vieille, amoureuse de Mirtil.*

FILINE, *jeune fille d'Athenes.*

TRoupES DE LABOUREURS.

*La Scene est auprès d'Athenes.*



PLUTUS,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

QUE l'on est malheureux de se voir né sans bier,  
Quand on a , Carion , un cœur comme le mien ,  
Un cœur franc , généreux , ennemi des bassesses !  
Ah ! que les Dieux ont mal partagé les richesses !

CARION.

A qui le dites-vous ? Je m'en plains tous les jours :  
J'ai beau les quereller , je pense qu'ils sont sourds ;

A ij



Ou , s'ils ne le font pas, c'est par pure malice  
 Que sous de beaux habits ils font briller le vice,  
 Et sous de vieux haillons soupirer la vertu.  
 Par exemple , voyez comme je suis vêtu.  
 Mais que vous manque-t-il ? La vieille Périnice  
 Vous fait braver du fort la barbare injustice ;  
 Depuis qu'elle vous aime , on la voit, chaque jour,  
 Par présens sur présens signaler son amour :  
 Elle paye assez bien l'intérêt de son âge.  
 Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage !  
 A-t-il lieu de se plaindre ? Et moi, qui vous vauz bien,  
 Je suis couvert de bure & ne possède rien.

## M I R T I L.

Tu n'es pas obligé , dans ta basse fortune ,  
 De louer les défauts d'une vieille importune.

## C A R I O N.

Hé bien ! cédez-la moi , si vous en êtes las ;  
 Je louerai comme il faut ses grotesques appas ,  
 Et gagnerai fort bien mon argent auprès d'elle.

## M I R T I L.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle ,  
 C'est de savoir Crisis , l'objet de tous mes vœux ,  
 Réduite en un état encor plus malheureux :  
 Cependant Paronome en vain la sollicite ,  
 Lui , qui de ses trésors tire tout son mérite :  
 Insensible aux présens qu'il offre chaque jour,  
 Elle préfère à tout les soins de mon amour :

Autant que je le puis , je soulage sa peine  
Des dons que je reçois de l'objet de ma haine ;  
Mais , quelle extrémité ! si , pour la secourir ,  
Je me vois tous les jours contrain de la trahir.

## C A R I O N.

Crémile , votre pere , a toujours l'espérance  
Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence :  
C'est un grand Philosophe ; & , quoique Laboureur ,  
Il en fait plus qu'un autre , & même qu'un Docteur :  
Il se connoît à tout ; & , par l'Astrologie ,  
Il a vu que bien-tôt il changeroit de vie :  
Sur cette confiance , on le voit tous les jours  
Du divin Apollon implorer le secours :  
Au moment que je parle , il offre un sacrifice ,  
Comptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.  
Il a toute la nuit fait des songes heureux ,  
A rêvé qu'il buvoit d'un vin délicieux ,  
Que tous ses créanciers abandonnoient sa porte ,  
Qu'il étoit rajeuni , que sa femme étoit morte.

## M I R T I L.

Croire aux songes ! mon pere ! il a trop de bon sens :  
Ce foible n'appartient qu'à de petites gens.  
Appliqué dès l'enfance à la Philosophie ,  
Il n'a jamais donné dans pareille folie.  
Il en a fait une autre , hélas ! pour mon malheur ,  
C'est d'avoir préféré l'état de Laboureur ,  
Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique.  
Il eût tenu son rang dans notre République :

Né libre , il y pouvoit acquérir de grands biens;  
 Mais il en a toujours méprisé les moyens :  
 Son scrupule m'a mis dans l'état déplorable  
 Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable !  
 Falloit-il ? ... Mais Crisis s'avance vers ces lieux;  
 La crainte & la douleur sont peintes dans ses yeux.

## SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

**M**IRTIL, vous me voyez encor toute troublée;  
 Du plus cruel revers je viens d'être accablée.  
 Ma mere me prétend forcer à vous trahir;  
 De ses biens Paronome a bien su l'éblouir :  
 Elle veut que demain les nœuds de l'hyménée  
 A tout ce que je hais joignent ma destinée ,  
 Et qu'enfin je renonce au plaisir de vous voir.

MIRTIL.

Ah ! qu'entends-je ? Crisis , je suis au désespoir.

CRISIS.

J'ai long-tems combattu ses raisons , ses menaces ;  
 Mais , hélas ! regardant nos communes disgraces ,  
 L'état où je vous vois & l'état où je suis ,  
 Considérant sur-tout que d'éternels ennuis

## COMÉDIE.

7

Notre tendre union feroit bien-tôt suivie ,  
L'un.& l'autre privés des besoins de la vie ;  
Je venois en ces lieux vous ôter tout espoir ,  
Tout-à-fait résolue à ne vous plus revoir :  
Mais, hélas ! je le vois , & , par votre présence ,  
Mes résolutions demeurent sans puissance.

MIRTEL.

Auriez-vous pu former un si cruel projet ?  
Non ; Crisis , non ; jamais il n'eût eu son effet.  
C'est en vain qu'à me fuit vous seriez résolue ,  
Sans cesse votre Amant s'offrant à votre vue....

CRISIS.

Mais quel est votre espoir ? Car, depuis tant de jours  
Que vous nous assistez par d'honnêtes secours ,  
Vous devez à présent être abymé de dettes.  
On connoit vos moyens. Les dons que vous me faites  
Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur.  
Votre pere est connu pour un homme d'honneur ,  
Mais c'est-là tout son bien.

CARION.

Il vit dans l'espérance ,  
Et là-dessus son fils a réglé sa dépense.

CRISIS.

Ah ! Mirtil , que je crains un funeste avenir ,  
Si , malgré nos malheurs , l'Amour fait nous unir !

CARION.

Crisis parle fort juste. Après tout , quand j'y pense ,  
Que feréz-vous tous deux plongés dans l'indigence ?  
Des enfans indigens....

A iv

**P L U T U S**

**M I R T I L.**

L'Amour y pourvoira.

**C A R I O N.**

Oui, c'est bien dit, l'Amour ! il les habillera !  
Et de quoi, s'il vous plaît, s'il est tout nud lui-même ?

**M I R T I L.**

Ah ! ne m'accable point dans ma douleur extrême.  
A posséder Crisis, je borne tout mon bien ;  
Que je sois son époux, le reste ne m'est rien.  
Débarrassés des soins, du fracas de la ville,  
Ensemble nous vivrons dans ce séjour tranquile ;  
Éloignés des flatteurs, comme des envieux,  
Nous mettrons notre sort entre les mains des Dieux.

**C R I S I S.**

J'embrasse avec plaisir cette innocente vie,  
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie.  
Je vais trouver ma mere, embrasser ses genoux,  
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.





## SCÈNE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

**V**OILA qui va fort bien. Mais notre vieille  
Amante  
Fera le Diable à quatre. Ah ! jeunesse imprudente !  
Je veux que dans huit jours nous nous voyions  
sans pain.  
L'Amour vous nourrira ; mais je mourrai de faim.  
J'en ressens par avance un excès de tristesse....  
Mais voici votre pere.



AT

## S C È N E IV.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL;  
CARION.

CRÉMILE.

**A**LÉGRESSE, alégresse.

CARION.

Comment Diable ! le Dieu l'auroit-il écouté

CRÉMILE.

Mon fils...

MIRTIL.

De quelle joie êtes-vous transporté ?

CRÉMILE.

Nos malheurs vont finir , c'est moi qui t'en assure ;  
Par son divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous savez qu'un Oracle est souvent ambigu ;  
Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CRÉMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes ,  
A quelle intention je faisois mes offrandes.  
Ayant vu si souvent enrichir les méchants ,  
Et les gens vertueux la plupart indigens ;

## COMÉDIE.

11

Je demandois au Dieu , si , pour faire fortune ,  
Il me falloit marcher dans la route commune ;  
Si je verrois changer mon malheureux état ,  
En devenant parjure , injuste , scélérat.  
Non , m'a dit Apollon ; fuis tout mauvais exemple,  
Et songe seulement, en sortant de mon Temple ,  
A saisir le premier que tu rencontreras ;  
Ce sera par lui seul que tu t'entichiras.  
Je suis fortis ; voilà la première personne  
Qui s'est offerte à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne !  
Apollon , par ma foi , s'est bien moqué de vous.  
Cet Aveugle pourroit....

MIRTIL.

Ah ! Carion , tout doux.  
Il faut l'interroger.

CARION.

Holà , ho ! Monsieur l'homme ?  
Sans te faire prier , dis-nous comme on te nomme ?

PLUTUS.

Que vous importe ?

CARION.

Ah ! ah ! vous faites l'insolent !  
Parbleu ! nous le saurons tout-à-l'heure , autrement...

A vj

## P L U T U S ,

P L U T U S.

Hé! Messieurs, doucement, point tant de violence.  
Je me nomme Plutus.

C A R I O N.

Tu te moques , je pense.

P L U T U S.

Non , c'est la vérité.

C R É M I L E

Qu'entends-je ? quel bonheur ?

Aurions-nous pu prévoir une telle faveur ?

Mais d'où diantre fors-tu dans un tel équipage ?

C A R I O N.

Il sort apparemment de chez le vieux Harpage ,

Cet avare vilain , l'opprobre des humains ,

Qui, pour épargner l'eau , ne lavoit point ses mains ;

Voilà ce qui le rend &amp; si sale &amp; si honteux.

P L U T U S.

Il m'a tenu long-tems enfermé dans sa cave ;

Mais depuis son trépas j'ai bien fait du chemin.

Son fils m'a détérré , qui m'a mené beau train ;

Il m'a bien fait courir du brelan chez les Belles :

Je ne suis pas pourtant resté long-tems chez elles ;

Un Petit-Maître escroc de leurs mains m'a tiré ,

Ensuite son valet de moi s'est emparé ;

Mais du vol aussi-tôt la Justice éclaircie ,

Du frippen &amp; de moi s'est prudemment saisie ;

Et , suivant la coutume en telle occasion ,

M'a serré dans son Greffe &amp; le drôle en prison.

## COMÉDIE.

C'est-là que j'ai repris une nouvelle crasse ;  
Ah ! le maudit séjour ! la Justice est tenace ,  
Elle ne lâche pas si-tôt ce qu'elle tient.  
On ne sort pas du Greffe ainsi que l'on y vient :  
J'en suis fortis pourtant ; mais on voit , à ma mine ,  
Qu'elle m'a fait passer un peu par l'étamine ;  
Elle ne m'a laissé que la peau sur les os.

CRÉMILE.

Tu ne souffriras pas avec nous tant de maux.

PLUTUS.

N'êtes-vous pas aussi de ces gens de Finances ,  
Qui m'allez employer à de folles dépenses ?

CRÉMILE.

Nous sommes Laboureurs , qui connoissons ton prix ;  
Nos pénibles travaux nous l'ont assez appris ;  
D'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute ,  
Puisqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CRÉMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux ,  
Nous allons implorer la puissance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaisir de recouvrer la vue !  
Je me garderois bien de faire de bévée.  
Je fuirais Délateurs , Usuriers , Partisans ,  
Et je ne verrois plus que des honnêtes gens ;  
Car je n'en ai point vu depuis long-tems.

**PLUTUS,**

**CARION.**

Sans doute

Que tu n'en as point vu , puisque tu ne vois goutte ;  
Et nous , qui voyons clair , c'est difficilement  
Que nous pouvons en faire un vrai discernement.

**CRÉMILE.**

Allons trouver le Dieu qui répand la lumière ;  
Que son divin secours fasse ouvrir ta paupière.

**PLUTUS.**

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.  
De Jupiter sur-tout je crains fort le courroux :  
Le cruel autrefois me frappa de la foudre ;  
A lui déplaire encôr je ne puis me réloudre ;  
Je crains...

**CRÉMILE.**

Ta crainte est vaine , il faut la surmonter.  
Tu peux , quand tu voudras , autant que Jupiter.

**CARION.**

Et même beaucoup plus.

**PLUTUS.**

Faites-le moi connoître.

Serois-je plus puissant que je ne croyois l'être ?

**MIRTILO.**

Jupiter régné au Ciel , tu régnes ici bas.

**PLUTUS.**

Montrez-moi doné comment ; car je ne le crois pas.

**MIRTILO.**

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adresse ,

N'ont que toi pour objet. N'est-ce pas ta richesse  
Qui de tous les mortels allume les desirs ?  
Et que l'on peut nommer la source des plaisirs ?  
Pour l'avoir , on employe & la force & la feinte.

CARION.

Tout le monde ne peut aller jusqu'à Corinthe.  
D'où vient dit-on cela ? C'est que , dans ce Pays,  
Les plaisirs amoureux y sont à trop haut prix ;  
Les Dames , immolant les plaisirs aux richesses ,  
Pour les seuls Financiers réservent leurs caresses ;  
Et jamais , sans Plutus , on n'y peut être admis.

CRÉMILE.

Laissons-là le beau Sexe , & parlons des amis.  
N'est-ce pas tous les jours Plutus qui les achète ?

PLUTUS.

J'achete des amis ? Ah ! la plaisante emplette !  
Les vend-on cher ?

CARION.

Sans doute ; & , preuve de cela ,  
Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là !  
Les riches en ont-ils ?

CARION.

Ma foi , pas davantage ;  
Mais des flatteurs gagés en font le personnage.

## CRÉMILE.

Enfin, pour revenir à ton juste pouvoir,  
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

## MIRTIL.

C'est toi qui fais donner aux plus sots du mérite,  
Et qui fais que Lais aime le laid Therfite.

## CRÉMILE.

Toi qui, sous la couleur d'un zèle spécieux,  
Divises si souvent les Prêtres de nos Dieux.

## CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun se désennuie.  
Et, sans toi, voudroit-on jouer la Comédie?

## PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens ?  
Je n'aurois jamais cru mes attributs si grands ;  
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

## CARION.

On se lasse de tout, d'ambition, de gloire,  
Des vins les plus exquis, des plus savoureux mets,  
De la plus belle femme, & de l'argent, jamais.

## PLUTUS.

Je me rends ; vous fixez mon ame irrésolue.  
Allons, employons tout pour recouvrer la vue.  
Jupiter de son foudre en vain voudra s'armer ;



Sachant ce que je fais , il ne peut m'alarmer.  
Je veux de mes conseils aider votre entreprise.  
Au Temple d'Esculape il faut qu'on me conduise ;  
Il ne refuse rien à son pere Apollon ;  
Vous pourrez demander toute chose en son nom.

## C R É M I L E.

Nous ferons ce qu'il faut , ne t'en mets point  
en peine.  
Toi , mon fils , cependant va chercher dans la  
plaine  
Ce que tu trouveras de pauvres Laboureurs ;  
Qu'ils viennent de mon sort partager les douceurs.  
Je serois peu sensible aux biens qu'un Dieu  
m'envoie ,  
Si mes chers compagnons n'en ressentoient la joie ,



P L U T U S ,

---

S C È N E V .

PLUTUS , CRÉMILE , CARION.

P L U T U S .

**J'**APPROUVE ton bon cœur. Ah ! quel plaisir  
pour moi

De tomber dans les mains d'un homme tel que toi !

C A R I O N .

Également , ma foi , notre ame en est ravie :  
Nous , qui loin des plaisirs avons passé la vie ,  
Nous les goûterons mieux , en étant affamés ,  
Que ceux qui dès l'enfance y sont accoutumés .

C R É M I L E .

Ne perdons point de tems. Déjà la nuit s'avance ;  
Au Temple d'Esculape allons en diligence.



## SCÈNE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETÉ,  
CRÉMILE, CARION.

LA PAUVRETÉ.

**A**RRÊTEZ, arrêtez, ô Mortels insensés !  
Quoi ! de votre malheur vous vous réjouissez !

CARION.

Quelle femme est-ce-là ?

CRÉMILE.

L'on connoît, à sa mine,  
Qu'elle ne quitte pas une bonne cuisine.  
Elle me fait pitié ; ses regards languissans...

CARION.

Oui : mais pourquoi venir insulter les passans ?

LA PAUVRETÉ.

Je suis la Pauvreté.

CARION.

Le Diable vous emporte !  
Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

## LA PAUVRETÉ.

Comment ! Hommes ingrats , après tous mes bienfaits !

CARION.

Ma foi , de votre part , je n'en reçus jamais.

## LA PAUVRETÉ.

( *A Carion.* )

Et qui t'a donc donné cette santé robuste ?

( *A Crémile.* )

A toi , cette franchise , & cette ame si juste ,  
Que Plutus va corrompre au milieu des plaisirs ,  
N'allumant dans vos cœurs que d'infames desirs ?

CARION.

Vos beaux raisonnemens ne me toucheront guere.  
Vous m'avez , jusqu'ici , fait si mauvaise chere ,  
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

## LA PAUVRETÉ.

As-tu lieu de t'en plaindre & d'en être en courroux ?  
Ces joünes si fréquens , cette frugale chere ,  
C'est ce qui t'a donné cette taille légère ,  
Cette vivacité du corps & de l'esprit.

CARION.

Et cette grande soif , & ce grand appétit.

## LA PAUVRETÉ.

Est ce un mauvais présent ?

## COMÉDIE.

21

### CARION.

Non-dà, je le veux croire,  
Lorsque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

### LA PAUVRETÉ.

Considère, insensé, les mignons de Plutus.  
Ils sont tous la plupart goutteux, pesans, ventrus ;  
Rien ne leur fait plaisir, pour en vouloir trop prendre ;  
Ils n'ont point d'appétit, ne daignant pas l'attendre ;  
Ils mangent pour le jour & pour le lendemain.

### PLUTUS.

Fort bien : & tes mignons à toi meurent de faim :  
Ils ont l'air pour couvert, & pour couche la terre ;  
La paille est leur duvet, leur chevet une pierre :  
A peine le sommeil a-t-il fermé leurs yeux,  
Qu'il les ensevelit dans des songes affreux :  
A ces noires vapeurs, qui la nuit les possèdent,  
Les tristes soins du jour dès le matin succèdent ;  
Ils sont à leur chevet à leur crier : debout.  
Se levent-ils : ces soins les poursuivent par-tout ;  
Ils vont de porte en porte exposer leur misère  
A des cœurs de rocher, qu'elle ne touche guere.  
Quelle vie est-ce là ?

### LA PAUVRETÉ.

Celle des fainéans.  
Je ne veux point parler de ces sortes de gens :

Ils méritent leur sort , se rendant inutiles.  
 Je vous parle de ceux qui , se rendant habiles ,  
 Du travail de leurs mains fondent leur revenu ,  
 Et , sans manquer de rien , n'ont rien de superflu.  
 Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'adresse  
 A ce vieillard connu par-tout par sa sagesse,  
 Présent , qu'en sa misère il a reçu de moi ;  
 Pourra-t-il me quitter sans chagrin ?

## C R É M I L E .

Oui , ma foi.

La sagesse avec l'or est-elle incompatible ?  
 Les posséder ensemble , est-ce chose impossible ?  
 Au contraire , Plutus me va faire exercer  
 Une sagesse utile ; & je vais commencer  
 Par donner aux vertus leur juste récompense ;  
 Et je n'en avois pas avec toi la puissance.

## C A R I O N .

Mon Maître a bien raison ; car , dans tous mes  
 travaux ,  
 Il ne m'a jamais pu payer ce que je vauz.

## C R É M I L E .

Je promets désormais.....

## L A P A U V R E T É .

Ah ! malgré tes promesses ,  
 Je te veux bien-tôt voir , ébloui des richesses ,

## COMÉDIE.

23

Comme tous tes pareils, devenir orgueilleux,  
Arrogant, inhumain.

### CRÉMILE.

M'en préservent les Dieux!

### CARION.

Madame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête;  
Et vos discours ne font que nous rompre la tête:  
Retirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien,  
Qu'à faire bien du mal.

### LA PAUVRETÉ.

Je ne fais que du bien.

C'est moi qui vous nourrit, c'est moi qui vous  
habille.

Je suis mere des Arts, l'industrie est ma fille;  
C'est elle qui bâtit ces superbes Palais;  
Sans moi, les Potentats se verroient sans sujets;  
Car enfin, si chacun vivoit dans l'opulence,  
Si tout le monde avoit du bien en abondance,  
Qui voudroit obéir? Qui voudroit travailler?

### CARION.

Oh! pour le coup, finis, c'est assez babiller;  
Laisse-nous promptement aller à notre affaire;  
Et va-t-en, si tu veux, prôner ailleurs misère.

FIN.

**PLUTUS,**

**LA PAUVRETÉ.**

Vous me appellerez peut-être quelque jour.

**CARION.**

Va-t-en au Diable, va, fuis loin, fuis sans retour.

*Fin du premier Acte.*

**A C T E**



---

---

## A C T E II.

---

---

### SCENE PREMIERE.

#### MIRTIŁ, TROUPE DE LABOUREURS.

MIRTIŁ.

**A**LLEZ, chers Compagnons, courez tous  
avec zele

Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.

Plutus va désormais être de nos amis :

Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis,

Nous les partagerons ensemble comme freres,

Comme nous avons fait autrefois nos miseres.



## SCENE II.

M I R T I L *seul.*

**M**AIS nos gens tardent bien ; que veut dire ceci ?

Cette lenteur commence à me mettre en fouci.  
Je ne vois Carion , ni Plutus , ni mon Pere ;  
Au Temple ils ont passé toute la nuit entiere ,  
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour :  
Ils devroient, dès long-tems , être ici de retour.  
Mais voici Carion.



## SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

**H**é bien ? votre priere.....

CARION.

Tout est fait ; &amp; Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair ! depuis quand ?

CARION.

Depuis hier au soir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc si tard me le faire savoir ?

CARION.

C'est qu'à notre sortie on mettoit trop d'obstacle ;  
D'ailleurs nous voulions voir la fuite du miracle.  
Si-tôt qu'il a vu clair, pour coups d'essais premiers,  
Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,  
Pour enrichir un Peintre & deux savans Poètes,  
Un cadet de Paphos & deux sages Grisettes,  
Dont l'honneur pourchassé ne tenoit presque à rien ;  
Un quart-d'heure plus tard, ç'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort bien.

B ij

## C A R I O N .

Vraiment il promet bien de faire d'autres choses ;  
 Et dans peu l'on verra bien des métamorphoses :  
 S'il tient ce qu'il promet , bien-tôt les Officiers  
 Prêteront de l'argent peut-être aux Usuriers.

## M I R T I L .

S'il enrichit les gens qui font de la dépense ,  
 C'est le moyen de voir revenir l'abondance ,  
 Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment  
 On a guéri ce Dieu de son aveuglement,

## C A R I O N .

Au Temple, votre pere, entouré de guirlandes ,  
 A peine a sur l'Autel présenté ses offrandes ,  
 Qu'un horrible serpent, d'une énorme grosseur ,  
 Est venu nous remplir d'une sainte terreur :  
 Il approche, rampant d'un air grave & suprême ;  
 Qui découvre qu'il est Esculape lui-même :  
 Il embrasse Plutus, & d'un doux sifflement  
 Lui fait, en Dieu civil, son petit compliment ;  
 Puis lui léchant les yeux de sa langue divine ,  
 Les décille, les ouvre, enfin les illumine ,  
 Et les rend dans l'instant brillans.... comme le  
 miens.

Le Temple retentit des voix des Citoyens,  
 A ce nouveau miracle un chacun s'intéresse ;  
 Nous entendons des cris de joie & de tristesse ;  
 Les vœux & les soupirs se trouvent partagés ;  
 Les bons sont réjouis, les méchans affligés.

De divers mouvemens se sentant l'ame atteinte,  
Le pauvre a de l'espoir, le riche de la crainte.  
Mais nos flatteurs alors surpris, déconcertés,  
Dans cet événement se trouvent déroutés;  
Ils sont embarrassés où porter la louange,  
Et leur fausse amitié craint de prendre le change:  
Ils restent attentifs au milieu des clameurs,  
Ne sachant où Plutus répandra ses faveurs.  
Tout se déclare enfin; ce Dieu les détermine,  
Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine.  
Les lâches, les ingrats, ne se souvenant plus  
Des biens qu'ils en ont dit, & qu'ils en ont reçus,  
Insultent à leur sort; &, courant aux Poètes,  
Vont encenser leurs noms de riches épithetes;  
Du cadet de Paphos ils vantent la valeur,  
Du Peintre le grand art, des Grisettes l'honneur.  
Que vous dirai-je enfin? Ils font tout le contraire  
De ce qu'une heure avant on leur avoit vu faire.



## S C E N E I V.

CRÉMILE , MIRTIL , CARION.

MIRTIL.

**M**ON pere vient: qu'a-t-il ? il paroît inquiet.

CARION.

Il me semble pourtant qu'il n'en a pas sujet.

CRÉMILE.

Ah ! que je suis lassé de la foule importune  
De ces amis nouveaux qu'enfante la fortune !  
J'ai cru devenir sourd de tous leurs complimens ;  
Ils m'ont estropié de leurs embrassemens.  
Ceux qui me méprisoient au tems de ma misère ,  
Viennent m'offrir leur bien , quand je n'en ai que  
faire.

On me trouve à présent ce que je n'avois pas ;  
Les Auteurs , du bon goût ; les Belles , des appas ;  
Mais de tous ces flatteurs le soin est inutile ,  
Je fais qu'avec mon or je suis toujours Crémile.

MIRTIL.

Mais où Plutus est-il ?

CRÉMILE.

Sortant de ma maison ,  
Où ses mains ont versé des trésors à foison ,  
Dans Athenes il est allé faire sa ronde ,

## COMÉDIE.

31

Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.  
Plaintes, remerciemens vont s'adresser à moi.

MIRTIL.

vous a chargé là d'un très-pénible emploi.

CRÉMILE.

Il faut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires,  
Et que vous me donniez les avis nécessaires....

MIRTIL.

Mon pere , permettez , en cet heureux moment ,  
Que Crisis prenne part à mon contentement :  
Vous savez dès longtems l'amour que j'ai pour elle.

CRÉMILE.

Oui , mon fils ; & j'approuve une flamme si belle :  
Amenez-la chez moi ; que Plutus , dans ce jour ,  
Par un heureux hymen couronne votre amour.

---

## SCENE V.

CRÉMILE , MIRTIL , PÉRINICE ,  
CARION.

CARION, *bas*.

AH ! que vois-je ? Voici votre vieille amoureuse.

MIRTIL, *bas*.

Fuyons.

B iv

C A R I O N , *bas.*

Elle vous voit.

M I R T I L , *bas.*

O rencontre fâcheuse !

P É R I N I C E .

Je vous trouve à la fin , mon cher ; depuis deux  
jours

Je vous attends en vain avec tous les amours ;  
Votre absence m'a fait passer deux nuits entières ,  
Sans pouvoir un moment abaisser les paupieres.  
Ne me trouvez-vous pas chargée ?

C A R I O N .

Horriblement.

Vos cheveux sont blanchis & furieusement.  
Ces deux nuits sur vos traits ont fait bien du ravage.  
Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge.

P É R I N I C E .

D'accord ; mais je n'avois que des attraits naissans ;  
Ils se sont bien formés.

C A R I O N .

Ils en ont eu le tems.

P É R I N I C E .

Vous ne me dites rien , Mirtil ?



## M I R T I L.

Que puis-je dire ?

Hélas !

## P É R I N I C E.

Le pauvre enfant ! je pense qu'il soupire ?  
Mais ce soupir au moins part-il du fond du cœur ?

## C A R I O N.

Oui , je vous en réponds ; & c'est avec douleur  
Qu'il se voit obligé , par une antipathie ,  
A renoncer à vous , & pour toute sa vie.

## P É R I N I C E.

A renoncer à moi ! comment donc , effronté !...

## M I R T I L.

Ne le querellez point , il dit la vérité.

## P É R I N I C E.

Il dit la vérité ! Le traître ! le parjure !  
Approuver de sang-froid une pareille injure !  
L'aurois-je pu prévoir ? après m'avoir cent fois  
Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

## C A R I O N.

C'est qu'il ne croyoit pas , vous voyant surannée ,  
Que vous pourriez aller jusqu'au bout de l'année.  
Sur votre âge il avoit hazardé ses sermens ;  
Pourquoi vous aviser de vivre si longtems ?  
Que n'êtes-vous partie à la chute des feuilles ?

## P É R I N I C E.

Amant ingrat , c'est donc ainsi que tu m'accueilles ,

Après avoir placé mon espoir sur ton cœur ,  
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur ,  
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente ?

C A R I O N .

Ses assiduités en ont payé la rente.  
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre  
Amant :

Mais vous n'en trouverez que difficilement ;  
Ils ne se donneront qu'à haut prix.

P É R I N I C E .

Ah ! Crémile,  
Dont je m'applaudissois de devenir la fille....

C R É M I L E .

Vous , ma fille ! Hé ! si donc ! Malgré mes cheveux  
gris ,

Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils.  
En mariant Mirtil , le bonheur que j'espère ,  
Est de voir ses enfans m'appeller leur grand pere ;  
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.  
Cessez de m'en parler , car il n'en sera rien.

P É R I N I C E .

Comment ! le pere aussi m'outrage & m'assassine !  
Ah ! j'atteste Vénus....

C A R I O N .

Attestez Proserpine,  
Aussi bien vous irez la voir dans peu de jours ;  
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.  
Songez à vous guérir d'une erreur ridicule.

CRÉMILE.

Mais sur-tout vos présens comme j'ai du scrupule,  
Je veux qu'à s'acquitter mon fils soit diligent,  
Et même qu'il vous rende au double votre argent.

PÉRINICE.

Qu'en ai-je affaire, hélas! quand je perds ce que  
j'aime?

CARION.

En moi, vous auriez pu prendre un autre lui-même.  
J'étois à vendre hier: mais, ma foi, dans ce jour,  
Je veux, me voyant riche, acheter à mon tour,  
Et choisir, qui plus est.

PÉRINICE.

Ils sont fous, que je pense.  
D'où vous est donc venue à tous cette opulence?

CARION.

Et ne savez-vous pas que Plutus est à nous,  
Et même qu'il voit clair? D'où, diable, venez-vous?

PÉRINICE.

Comment! Plutus voit clair? il est à vous?

CARION.

Sans doute.

PÉRINICE.

Et c'est donc pour cela qu'on me fait banqueroute?  
Mais je conserve encore un écrit de ta main,  
Et je te ferai bien reconnoître ton seing.

B vj

Je vais faire assembler nos Juges équitables,  
 Le beaux sexe toujours les trouva favorables ;  
 Mais si Plutus, plus fort, fait renverser leurs Loix,  
 Je m'en vais l'aveugler une seconde fois.

---

## SCENE VI.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

**J**E croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'elle.  
 Courons en diligence où mon amour m'appelle.

CRÉMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de tems ;  
 Amenez-moi Crisus au plutôt, je l'attends.

---

## SCENE VII.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

**T**OI, mon cher Carion, demeure avec ton  
 Maître,  
 Aide-moi... Mais déjà je vois quelqu'un paroître.

## SCÈNE VIII.

CRÉMILE, PARONOME,  
CARION.

PARONOME, *à part.*

**C**OMMENT, morbleu ! Plutus se moque-t-il  
des gens ?

Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs !

CRÉMILE, *bas.*

Carion , je me trompe, ou je connois cet homme.

CARION, *bas.*

Je le connois aussi , c'est le fier Paronome,  
Jadis mon camarade, un esclave affranchi,  
Aux dépens du public en deux ans enrichi :  
Le voilà bien puni , lui qui, dans l'opulence ,  
Éclabouffoit le peuple avec tant d'arrogance.

CRÉMILE, *bas.*

Dis-moi , n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION, *bas.*

Oui , c'est lui qui vouloit nous enlever Crisis ;  
Qui croyoit la tenter par de vaines promesses,  
Exposant à ses yeux l'éclat de ses richesses.

## PLUTUS,

PARONOME, *à part.*

Dans l'état où je suis je ne me connois plus.

( *A Carion.* )

Hé! l'ami, fais-tu point où loge ce Plutus?

CARION.

Il est bien Dieu pour vous &amp; moi, Monsieur, je pense.

PARONOME.

Oses-tu bien répondre avec tant d'insolence,  
Et savoir qui je suis?

CRÉMILE.

Vous êtes un pied-plat,

Que Plutus a remis dans son premier état.

PARONOME.

Quoi! traiter de la sorte un homme qui s'applique  
A maintenir les loix de notre République!

CRÉMILE.

Parbleu! la République a bien besoin de toi  
Pour maintenir ses loix! Quel étoit ton emploi?

PARONOME.

J'accusois les méchans.

CRÉMILE.

Et t'oubliois toi-même.

PARONOME.

J'ai ruiné Cléon, Agathos, Blepsidème;  
Leurs trésors mal acquis n'ont été découverts  
Que par moi, leur ami.

CRÉMILE.

Pour en avoir le tiers.

COMÉDIE.

39

On a connu ton cœur en les faisant connoître.  
Si la trahison plaît, on déteste le traître.  
Aussi dans ton malheur aucun ne te plaindra,  
Et de ton désespoir tout le monde rira.

PARONOME.

Quoi! me voir insulter par gens de cette espece!

CRÉMILE.

Invente, si tu peux, quelque tour de souplesse;  
Cherche, pour t'enrichir, quelque nouvel emploi;  
Mais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

C'est maintenant chez nous qu'il vient de se  
répandre;

Nous n'avons désormais qu'à nous baisser & prendre.

PARONOME.

Comment! Plutus auroit enrichi Carion!  
Qu'il m'est doux de trouver dans mon affliction  
Un ami si loyal, si généreux!

CARION.

Le traître!

PARONOME.

Te souviens-tu du tems que, servant même Maître,

CARION.

De quoi t'avises-tu de me le rappeler?  
Tu l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me consoler,  
Mon ami Carion me fait ici bravade,  
Lui, qui fut autrefois mon plus cher camarade!

## C A R I O N .

Je le fus , il est vrai ; mais m'as-tu reconnu ,  
 Lorsque dans l'opulence on te vit parvenu ?  
 Tu m'as traité de fou ; tu m'as fermé ta porte.

## P A R O N O M E .

Je t'ai toujours aimé , dans le fond.

## C A R I O N .

Que m'importe ,  
 Si dans l'occasion tu ne l'as pas fait voir ?  
 A présent que Plutus a comblé mon espoir ,  
 Suivant les mouvemens d'une ame intéressée ,  
 Tu me viens rappeler notre amitié passée.  
 Attends à devenir aussi riche que moi ,  
 Ou bien que je devienne aussi pauvre que toi.  
 Quoi que l'on puisse dire , & quoi que l'on affecte ,  
 Trop d'inégalité rend l'amitié suspecte.  
 Il faut , pour être ami , se voir égaux en bien ,  
 Être riches tous deux , ou tous deux n'avoir rien.

## P A R O N O M E .

Et comment se prouver une amitié sincère ,  
 Si du secours de l'un l'autre n'a point affaire ;  
 Ou si , tous deux réduits à la nécessité ,  
 L'ami , de son ami , ne peut être assisté ?

## C A R I O N .

Il faut attendre alors un coup de la fortune ,  
 Et dans l'occasion se la rendre commune.



## COMÉDIE.

41

Au tems qu'elle a sur toi répandu ses faveurs ,  
Si tu m'en avois fait partager les douceurs ,  
A présent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne ,  
Je te prodiguerois les biens qu'elle me donne :  
Mais ils sont réservés pour des cœurs moins ingrats ,  
Qui du moins me plaignoient , ne me foulageant pas .  
Ainsi que des bienfaits , des mépris on s'acquitte ;  
A m'en bien acquitter ta personne m'excite ;  
J'en ai reçu de toi , ton cœur m'en accabla ;  
C'est une dette aisée à payer ; reçois-la .

P A R O N O M E .

Quoi ! m'entendre traiter ainsi par un esclave ,  
Et voir qu'avec mépris à son tour il me brave !  
Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour ,  
Que ma richesse alloit m'acquérir en ce jour !

C A R I O N .

Crisis ne craindra plus ta visite importune ,  
Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune .

P A R O N O M E .

Ah ! je suis enragé . Mais j'ai bien moins d'ennui  
De mon propre malheur , que du bonheur d'autrui .  
Allons chercher Plutus ; s'il ne veut pas m'entendre ,  
Réduit au désespoir , je n'ai plus qu'à me pendre .

C A R I O N .

Ce sera le plus court .



## SCÈNE IX.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

**L**AISSE-le, Carion ,  
Et ne l'insulte point dans son affliction.  
Du traître cependant on connoit la malice ,  
Il pourroit contre nous seconder Périnice ;  
Mais, pour les prévenir, entrons dans le logis ,  
Et donnons ordre à tout pour l'hymen de mon fils.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

---

SCENE PREMIERE.

CRÉMILE, CARION.

CARION

**M**A foi, c'est trop compter, prenons un peu  
d'haleine :

Nous n'aurions pas fini de toute la semaine.

Songez à dépenser, le tems est précieux.

Nous n'avons jusqu'ici contenté que nos yeux ;

Je me lasse ; & la vue enfin se rassasie ,

Si d'autres sens encor ne font de la partie.

CRÉMILE.

Plutus ne venant point , nous ne saurions quitter.

CARION.

Mais il faudroit du moins un peu nous ajuster.

Si pauvrement vêtus, c'est en vain qu'on raisonne ;

Dans un tel équipage on n'impose à personne.

On passe pour des fots avec beaucoup d'esprit ;

Tandis qu'un fat pour lui fait parler son habit.

## S C E N E   I I .

CRÉMILE, ZÉNOPHON,  
CARION.

ZÉNOPHON.

**E**NSEIGNEZ-MOI Plutus, que je lui rende grace ;  
Par lui mon triste sort vient de changer de face ,  
Il me vient d'enrichir.

CRÉMILE.

N'est-ce pas Zénophon ,  
Dans toutes nos Cités connu pour un frippon ?  
Oui , c'est lui. Quoi ! Plutus t'a mis dans l'opulence ,  
Et, loin de te punir, ce Dieu te récompense !

ZÉNOPHON.

Ne le condamnez point, il fait bien ce qu'il fait,

CARION.

N'es-tu pas un frippon ?

ZÉNOPHON.

Je le fus en effet :  
Mais Plutus a connu qu'à ma seule misère  
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vu faire.

CARION.

Ne cherche point d'excuse.

# COMÉDIE.

## ZÉNOPHON.

Ah ! si vous m'écoutez

Vous même vous pourrez approuver ses bontés.

Je suis arrivé nud sur cette masse immense ,

Que cent peuples divers tenoient en leur puissance.

L'âge où , ne connoissant ni les biens ni les maux ,

L'homme est fort au-dessous des moindres animaux ,

Je ne le compte point ; & je passe à cet âge

Où la raison des sens fait maîtriser l'usage.

Lorsque je l'eus atteint , je sentis mon malheur :

Je vis que chaque terre avoit son possesseur ;

Que tous mes devanciers , ayant fait leur partage ,

A leurs seuls descendans laissoient leur héritage.

Je quittai mon pays , en accusant les Dieux

De n'avoir pas rendu tout égal en ces lieux.

Je fus longtems errant sur la terre & sur l'onde ,

Et trouvai même chose aux quatre coins du monde.

Tout étoit occupé dans ce vaste Univers.

Les montagnes, les bois, les plus affreux déserts ,

Pour être inhabités, ne manquoient point de maître :

C'est en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être :

Je rencontrai partout de rigoureuses loix ,

Qui des peres aux fils perpétuoient les droits.

Que faire ? Il falloit vivre , ou mourir de misère.

Mourir, est un parti que l'on ne choisit guere ;

Je choisis donc celui d'aller contre les loix ,

Que des gens au-dessus dictèrent autrefois ;

Et, pour y parvenir , j'usai de l'industrie ,

Que les gens scrupuleux appellent fourberie.  
 Je fus duper les sots , & leur ravir les biens.  
 Que leurs ayeux , peut-être , avoient ravis aux miens.

C R É M I L E.

Fort bien ! C'étoit donc là votre Philosophie ?  
 Elle est assez nouvelle.

C A R I O N.

Et pourtant bien suivie.  
 Mais souvent on se trompe aux argumens qu'on fait ;  
 Et la conclusion mene droit au gibet.

C R É M I L E.

Il falloit demander , bien plutôt que de prendre.

Z É N O P H O N.

A la pitié des gens j'aurois eu beau m'attendre.

C R É M I L E.

Il falloit travailler , exercer tes talens.  
 Il est tant d'arts divers , de métiers différens.

Z É N O P H O N.

Exercer mes talens ? Est-ce donc sans finance  
 Que votre République en donne la licence ?  
 Ma foi , l'on a beau dire , on ne fait rien de rien ,  
 Qu'à ce subtil métier que je faisois si bien :  
 On l'exerce sans frais , soi-même on s'autorise.

C A R I O N.

Oui , l'on n'a pas besoin d'acheter de maîtrise.  
 Il en coûte pourtant des craintes , des remords ,  
 Et l'esprit fait courir de grands risques au corps :

COMÉDIE.

47

Cette profession , sans cesse poursuivie....

CRÉMILE.

Et l'honneur, que l'on doit chérir plus que la vie,  
Le comptois-tu pour rien ?

CARION.

Il le laissoit à part ,  
Étant , pour en avoir , aussi venu trop tard :  
Déjà ses devanciers en avoient fait partage ;  
Il n'a pas envié beaucoup cet héritage.

CRÉMILE.

Mais ces biens, dont Plutus vient de vous enrichir,  
Si quelqu'un à présent venoit vous les ravir,  
Comment le pourriez-vous supporter ?

ZÉNOPHON.

Je confesse

Que j'en ressentirois une extrême tristesse ;  
J'en mourrois de douleur.

CRÉMILE.

Et pourquoi donc, méchant,  
Faire aux autres un mal que tu conçois si grand ?  
Car , dans les mouvemens où l'amour-propre  
entraîne ,  
Le plaisir d'acquérir n'égale pas la peine  
Que l'on a quand on perd.

ZÉNOPHON.

D'accord. Mais confessons  
Qu'il faut avoir du bien pour goûter vos raisons.  
Maintenant , que je suis possesseur d'une somme  
Avec laquelle il est aisé d'être honnête homme ,

Je vais l'être, & montrer que la nécessité  
 A tout ce que j'ai fait m'a jusqu'ici porté.  
 Bien plus, je vais aider de toute ma puissance  
 Ceux que je connoîtrai dans l'extrême indigence;  
 Sachant que le besoin ne connoît point de loi,  
 Je veux les empêcher de faire comme moi;  
 Et, d'une indigne vie effaçant la mémoire,  
 Je prétends que Plutus en ait toute la gloire:  
 En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus  
 Que s'il récompensoit les plus rares vertus.

---

### S C E N E   I I I .

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

**S**ELON ses intérêts toujours on argumente.  
 Cet homme, ayant des biens par-delà son attente,  
 Va trouver désormais des raisons pour prouver  
 La justice des loix à les lui conserver.  
 Mais que nous veut cet autre?



SCENE



## SCÈNE IV.

CRÉMILE, CARION ,  
BIRRENNES.

CARION.

**H**é ! c'est Maître Birennès,  
Ce gaillard Savetier si connu dans Athenes.

CRÉMILE.

Je l'ai vu jusqu'ici , content d'un petit gain ,  
S'embarrasser fort peu des soins du lendemain.  
Mais qu'a-t-il aujourd'hui ? je pense qu'il soupire.

BIRRENNES.

Hélas ! mes chers amis , il n'est plus tems de rire ;  
Me voilà riche enfin , adieu tous mes plaisirs.

CRÉMILE.

Quoi ! l'or, qui des mortels fait les plus chers desirs ,  
N'a pas rempli les tiens ! qu'est-ce qui t'inquiete ?

BIRRENNES.

Douce tranquillité , que mon cœur vous regrette !

CARION.

Cesse de lamenter , & dis-nous tes chagrins.

BIRRENNES.

Depuis que j'ai du bien , à toute heure je crains.

*Tome III.*

C

Mon trésor a déjà changé dix fois de place ;  
Je l'avois cette nuit caché dans ma paillasse ,  
Les chardons sont plus doux que ce duvet maudit ;  
Je n'ai jamais couché dans un si mauvais lit.  
Au moindre bruit, j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte ;  
Que , pour m'assassiner , on entroit à main forte.  
Ah ! que Plutus m'a fait un présent dangereux !  
Lorsque je n'avois rien , j'étois bien plus heureux.  
Sans prendre d'intérêt à votre République ,  
Tous les matins, tranquille, assis dans ma boutique ,  
Le tire-pied en main , aussi gai qu'un Pinson ,  
Je sifflais ma Linotte , ou chantois ma chanson.  
A mon petit travail bornant ma destinée ,  
Je m'enivrais le soir du gain de ma journée ;  
Et, me couchant sans peur, me levois sans chagrin.  
Mais, depuis que Plutus a changé mon destin ,  
Des soucis inconnus me dévorent sans cesse ;  
Ses faveurs ont changé mes plaisirs en tristesse.  
Les trésors m'ont ravi celui de la santé :  
Je n'ai mangé , ni bu , ni dormi, ni chanté.  
Depuis hier je rêve , & je me désespère :  
Mon argent m'importune, & je ne fais qu'en faire.  
Je voudrois dépenser , garder , prêter , donner ;  
Et je tremble toujours à me déterminer.  
Mille projets divers me roulent dans la tête ,  
Et je vois à la fin que je suis une bête.  
Le garder , c'est me rendre esclave malheureux ;  
Le dépenser , me mettre en bute aux envieux :

Le prêter, c'est me faire un ennemi sans doute :  
Le donner , un ingrat. Ma foi , je n'y vois goutte.  
Il vaut mieux que Plutus le reprenne à l'instant.  
Dans mon premier état je vivrai plus content.

CRÉMILE.

As-tu perdu l'esprit de tenir ce langage ?  
C'est que du bien encor tu ne fais pas l'usage ;  
Pour connoître son prix , commence à t'en servir ;  
Guéris-toi de la peur de te le voir ravir ;  
Songe à le dépenser , sans t'en rendre l'esclave.

CARION.

De vins délicieux remplis d'abord ta cave.

BIRRENES.

Fort bien ! vous me prenez par mon faible déjà.

CARION.

Achete des habits.

BIRRENES.

Pourquoi donc ? Celui-là

Est encore tout neuf.

CARION.

Fais habiller ta femme.

BIRRENES.

Je n'ai garde. La peste ! Elle seroit la Dame ;  
Et quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

CARION.

Cessant de déplorer son état malheureux ,  
Vous vivriez ensemble en union parfaite.  
Tu fais , quand une femme a ce qu'elle souhaite ,

C ij

Quelle est toujours docile & ne gronde jamais.

B I R R E N E S .

Le tout est de pouvoir contenter ses souhaits.

C A R I O N .

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

B I R R E N E S .

Oui ; mais je n'aurai plus le plaisir de la battre ,

Non plus qu'elle celui de toujours quereller :

Nous nous ennuirions trop , à vous en bien parler ,

C A R I O N .

Comment ! avec ta femme user de bastonnade ?

B I R R E N E S .

Si j'y manquois un jour , elle feroit malade ;

C'est la paix du ménage.

C R É M I L E .

Ah ! que nous dis-tu là ?

Je ne te croyois pas capable de cela.

Maintenant que Plutus t'a donné des richesses ,

Il faut changer tes coups en de tendres caresses ,

B I R R E N E S .

Je garderai ses dons , puisque vous le voulez ;

Mais changer ma manière , en vain vous m'en parlez .

Ton conseil , Carion , est le meilleur à croire .

Acheter bien du vin , & tout mon saoul en boire .

Allons , vaille que vaille , enivrons-nous toujours ;

Contre tous mes chagrins c'est un puissant secours ,

Pour accorder Plutus à ma façon de vivre ,

Bacchus m'inspirera quel conseil je dois suivre ,

---

S C E N E V.  
CRÉMILE , CARION.

CARION.

CET homme parle juste ; & je fais bien des gens  
Qui ne raisonnent pas avec tant de bon sens.

---

S C E N E VI.  
CRÉMILE , CARION , CISTENES.

CRÉMILE.

V OICI quelqu'un encor. Quoi ! c'est vous , cher  
Cistenes ,

Qu'on a vu jusqu'ici le plus pauvre d'Athènes !  
Plutus a-t-il sur vous répandu ses bienfaits ?  
Il n'aura pas eu peine à combler vos souhaits ;  
Puisque , s'il m'en souvient , vous n'aviez d'autre  
envie ,

Que d'avoir seulement les besoins de la vie.  
Dans un petit réduit vivre commodément,  
C'est à quoi vous borniez votre contentement.  
Mais je ne vous vois pas une ame assez contente,  
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.

CISTENES.

Il a fait plus , il m'a donné cent mille francs.

C iij

**PLUTUS,**

**CRÉMILE.**

Hé bien ! voilà de quoi marier vos enfans ,  
Acheter ou bâtir une maison commode ,  
Vous donner des habits , des meubles à la mode ,  
Et vivre heureusement le reste de vos jours.

**CISTENES.**

Nélas !

**CRÉMILE.**

Comment, hélas ! vous vous plaindrez toujours  
De votre affliction que faut-il que je croie ?

**CISTENES.**

Comment puis-je goûter une parfaite joie ,  
Si, lorsque je reçois ce présent de Plutus ,  
Il donne à mon voisin un million & plus ?

**CARION.**

En voici bien d'un autre !

**CRÉMILE.**

O Ciel ! quelle foiblesse !

Quoi ! c'est de-là que vient votre sombre tristesse ?  
Ah ! craignez que Plutus , en vous voyant ingrat ,  
Bien-tôt ne vous remette en votre triste état.  
Au lieu de lui marquer votre reconnoissance ,  
De vous avoir tiré d'une affreuse indigence....

**CISTENES.**

Je ne suis point ingrat de ses soins obligeans :  
Mais enfin sa faveur s'étend sur trop de gens ;  
Et ma reconnoissance , en ce cas dégagée ,  
Ainsi que ses bienfaits , doit être partagée.  
Il l'auroit toute entière , ainsi que tous mes vœux ,

S'il me retiroit seul d'un état malheureux.  
 Mais, quand à Philémon je vois par préférence  
 Qu'il donne un million, quelle reconnoissance  
 Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs ?  
 Philémon, comme moi, n'a pas nombre d'enfans ;  
 C'étoit assez pour lui d'avoir le nécessaire ;  
 D'une si grande somme il n'avoit point affaire ;  
 Qu'en fera-t-il ? A quoi va-t-il la dépenser ?

C R É M I L E.

Et de quoi votre esprit va-t-il s'embarraffer ?  
 Peut-être mieux que vous il en va faire usage.

C I S T E N E S.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage ?  
 O Ciel ! quelle injustice !

C R É M I L E.

Et le méritez-vous,

Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez  
 jaloux ?

Songez que vous étiez dans l'extrême misère,  
 Que mille y sont encore, & qui, sans vous déplaire,  
 Valent autant que vous. Si vous vous obstinez  
 A lever vos regards sur les plus fortunés,  
 Si vous vous attachez à leur porter envie,  
 Toujours dans les souhaits vous passerez la vie ;  
 Vous vous plaindrez toujours. Cistenes, croyez-moi,  
 Il faut, pour vivre heureux, voir au-dessous de soi.

C I S T E N E S.

Un million ! ô Ciel ! si j'avois cette somme,  
 Je l'emploierois bien mieux que ne fera cet homme.

C iv

Ah ! que j'acheterois de terres , de Palais !  
 Que j'aurois de bijoux , de chevaux , de valets !  
 Je braverois Damon , Clidamas , Théopilles ;  
 Aux premiers de l'État je marierois mes filles.

C A R I O N.

Et vous vous plaindriez peut-être , avec cela ,  
 De ne pouvoir aller encore par-delà.

C R É M I L E.

C'est ainsi que toujours l'homme est insatiable ,  
 Et que dans l'abondance il se rend misérable.

## S C E N E   V I I .

PLUTUS *en habit brillant* , CRÉMILE ;  
 CARION , CISTENES.

C R É M I L E.

**M**AIS j'apperçois Plutus.

PLUTUS *clair-voyant* , à Cistenes.

Je viens de t'écouter ;

Et veux sur tes desirs enfin te contenter.

Va , cesse d'envier le bonheur de perfonnes ;

Tu veux un million , hé bien ! je te le donne.

C I S T E N E S.

Ah ! que sur vos Autels je vais brûler d'encens ,

Grand Dieu ! rien n'est égal au plaisir que je sens.



CARION.

Les Dieux veulent souvent que l'on les importune.  
Il n'est que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

Dans la prochaine rue, au sortir de ces lieux,  
Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

Que de grâces, Plutus, n'ai-je point à vous rendre!

CRÉMILE.

Vous voilà plus content que vous n'osiez prétendre.  
Allez, vivez heureux; & n'oubliez jamais  
Les faveurs de Plutus & ses rares bienfaits.

CISTENES.

Un million vaut bien la peine qu'on y pense.  
Mon bonheur aujourd'hui passe mon espérance.  
Cependant, entre nous, je serois plus heureux,  
Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.



## SCENE VIII.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE

**V**OILA comme jamais l'homme ne se contenté.  
S'il en avoit eu deux, il en voudroit quarante.

CARION.

Il n'est pas seul : on voit bien des gens aujourd'hui,  
Au milieu des trésors se plaindre comme lui ;  
Ils n'ont jamais assez : par d'indignes foiblesses.  
Sans cesse tourmentés de la soif des richesses,  
Si j'avois, disent-ils, saisi l'heureux instant,  
Au lieu d'un million j'aurois deux fois autant ;  
Sans cesse regrettant cet instant favorable,  
Ils sont plus affligés que le plus misérable ;  
Et contre la fortune on les voit s'indigner,  
Comprant avoir perdu ce qu'ils n'ont pu gagner.

PLUTUS.

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préférence  
Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puissance ;  
Car je suis assiégé de mille & mille gens.  
J'ai, depuis ce matin, respiré tant d'encens,  
Qu'entre nous, foi de Dieu, j'en ai mal à la tête.  
Je ne me suis trouvé jamais à telle fête.

Depuis que je vois clair , que mes yeux sont lassés  
 De lire les placets qui me sont adressés !  
 Ce ne sont que Sonnets ; ce ne sont qu'Épigrammes,  
 Acrostiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes.  
 L'un va faire sa cour à tous mes Favoris ,  
 L'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis :  
 Celui-ci , me croyant sensible à la tendresse ,  
 Employe auprès de moi sa Femme ou sa Maîtresse ;  
 Cet autre , dont l'orgueil n'avoit jamais fléchi ,  
 Va jusqu'à la bassesse afin d'être enrichi.  
 Comment répondre à tout ? Ma foi , j'ose vous dire  
 Que , tout Dieu que je suis , je n'y saurois suffire.

C A R I O N.

Il faudroit être Diable.

## S C E N E IX.

PLUTUS , CRÉMILE , CARION ,  
 FILINE.

PLUTUS.

**O**N vient. Dans un moment  
 Je ramène en ces lieux Crisis & son Amant.

( A Carion. )

Vous , sachez ce que veut cette petite fille.

( Il sort. )

Cvj



## COMÉDIE.

Enfin j'ai tant prié , qu'il a fait mon affaire.

CARION.

Ce qu'il vous a donné monte donc assez haut  
Pour avoir un époux ?

FILINE.

Et quatre , s'il le faut.

Que Plutus à propos me tire d'esclavage !  
C'en étoit fait , s'il eût différé davantage ,  
Au Temple de Pallas on alloit me cloîtrer ;  
Malgré ma répugnance , il y falloit entrer.  
Au Temple de Pallas ! jugez quelle disgrâce !  
Si c'eût été celui de Vénus , encor passe.

CARION.

Oui , vous avez raison , le service est plus doux.

FILINE.

Enfin , quoi qu'il en soit , j'aime mieux un époux ,  
Et je viens pour cela.

CRÉMILE.

La chose est difficile.

Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

Et c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus ,  
Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CRÉMILE.

Cela ne se peut pas , donnez-vous patience.

FILINE.

On disoit que Plutus avoit tant de puissance.

## CARION.

Il rajeunit les vieux , il embellit les laids ;  
 Il donne de l'esprit à qui n'en eut jamais ;  
 Aux plus disgraciés il donne l'art de plaire :  
 Mais ce que vous voulez , c'est au Tems à le faire ;  
 Vous parler autrement , ce seroit vous tromper.

## FILINE.

Et ne pourroit-il pas du moins m'émanciper ?

## CARION.

C'est à faire à l'Amour ; il a seul l'avantage  
 De pouvoir vous donner une dispense d'âge.

## FILINE.

Que je suis malheureuse ! attendre encor cinq ans !  
 Mais je puis d'ici-là m'assurer des Amans ;  
 Car ils sont tant courus , dans le tems où nous  
 sommes ,

Que je crains qu'il ne vienne une disette d'hommes.

## CARION.

Vous pouvez prendre date en cette occasion ,  
 Et vous en assurer avec précaution.

## FILINE.

Avec précaution ? Comment faut-il s'y prendre ?

## CARION.

Par certains airs penchés , un regard doux & tendre ,  
 Une mine enjouée , un sourire amoureux ,  
 Quelques petits soupirs à demi languoureux ,  
 Qui fassent présumer que , quand vous aurez l'âge ,  
 Vous en vaudrez une autre , & même davantage.

## COMÉDIE.

FILINE.

S'il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs,  
J'y suis Grecque, & j'en fais plus que tous les  
Docteurs.

CARION.

Vous savez minauder & jouer des prunelles?

FILINE.

Mon miroir, s'il parloit, vous en diroit de belles;  
Car je n'ai jusqu'ici minaudé qu'avec lui,  
Le tout pour badiner. Mais sachant aujourd'hui  
Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage,  
Ah! je vous promets bien d'en faire un bon usage.  
Paraissez, soupirans, jeunes, vieux, beaux & laids.  
Paraissez; je vous tiens déjà dans mes filets.  
Et vous, qui d'amoureux traînez troupe nombreuse,  
Grandes filles, venez me traiter de morveuse;  
Mes yeux vous feront voir, lançant leurs premiers  
coups,

Que j'irai dans la suite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aisément.

FILINE, à Carion.

Voyez ce regard tendre,  
Ce soupir, ce sourire; hé bien! sais-je l'entreprendre?

CARION.

Ah! vous m'attendrissez, ma foi, j'en tiens déjà.

FILINE.

Hé! fit donc; ce n'est rien encore que cela.

## PLUTUS

CARION.

Je n'ai jamais vu d'yeux perçans comme les vôtres.

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres.  
 Je vais, pour commencer, à ma sœur, dans ce jour,  
 Enlever tous les cœurs qui grossissoient sa cour;  
 Et, par-là, faire voir à toutes les aînées,  
*Que l'amour n'attend pas le nombre des années.*

CRÉMILE.

Fort bien.

## SCENE XI.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL,  
 CRISIS, CARION.

CRÉMILE.

**M**Ais Plutus vient; il amene mon fils,  
 Et la jeune beauté dont son cœur est épris.

CRISIS.

Nous venons rendre grace au grand Dieu des  
 richesses,

D'avoir sur deux Amans répandu ses largesses.

MIRTIL.

Quelle reconnoissance égalera jamais  
 L'excès de ses faveurs, le prix de ses bienfaits?

PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoi que l'on ait pu faire,  
 Ne nous sommes unis d'une amitié sincère;



**C O M É D I E.**

**65**

Jusqu'ici son pouvoir a su braver le mien,  
Et j'ai souvent aussi diminué le sien ;  
Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vous  
plaître :

Amans, ne craignez plus d'avoir le sort contraire ;  
Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour ,  
Quand vous avez pour vous & Plutus & l'Amour.  
Périnice à présent, de mes bienfaits comblée,  
D'avoir perdu Mirtil se trouve consolée ;  
Et Paronome , à qui j'ai rendu tout son bien ,  
Sur le cœur de Crisis aussi ne prétend rien.  
Que l'on ne parle ici que de réjouissance.  
Heureux Athéniens , vivez dans l'abondance.  
Mes plus ardents souhaits , les plus doux de mes  
vœux ,  
Sont de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

*Fin du troisieme & dernier Acte.*

---

## DIVERTISSEMENT.

### DUO. N<sup>o</sup>. I.

**S**ANS le secours de la Finance,  
 L'Amour languit dans les souhaits :  
 Si Plutus ne dore ses traits ,  
 Ils sont souvent sans puissance.  
 Insensibles Beautés triompha-t-on jamais  
 De vos fiers attraits ,  
 Sans le secours de la Finance.

### AIR. N<sup>o</sup>. II.

Lorsque l'Hymen avec l'Amour  
 Prend des actions sur la place ,  
 Elles montent le premier jour ,  
 Et le second changent de face.  
 L'hymen , à ce marché nouveau ,  
 Ne trouve pas longtems son compte ;  
 Tandis qu'il garde le Bureau ,  
 Souvent l'Amour ailleurs escompte.

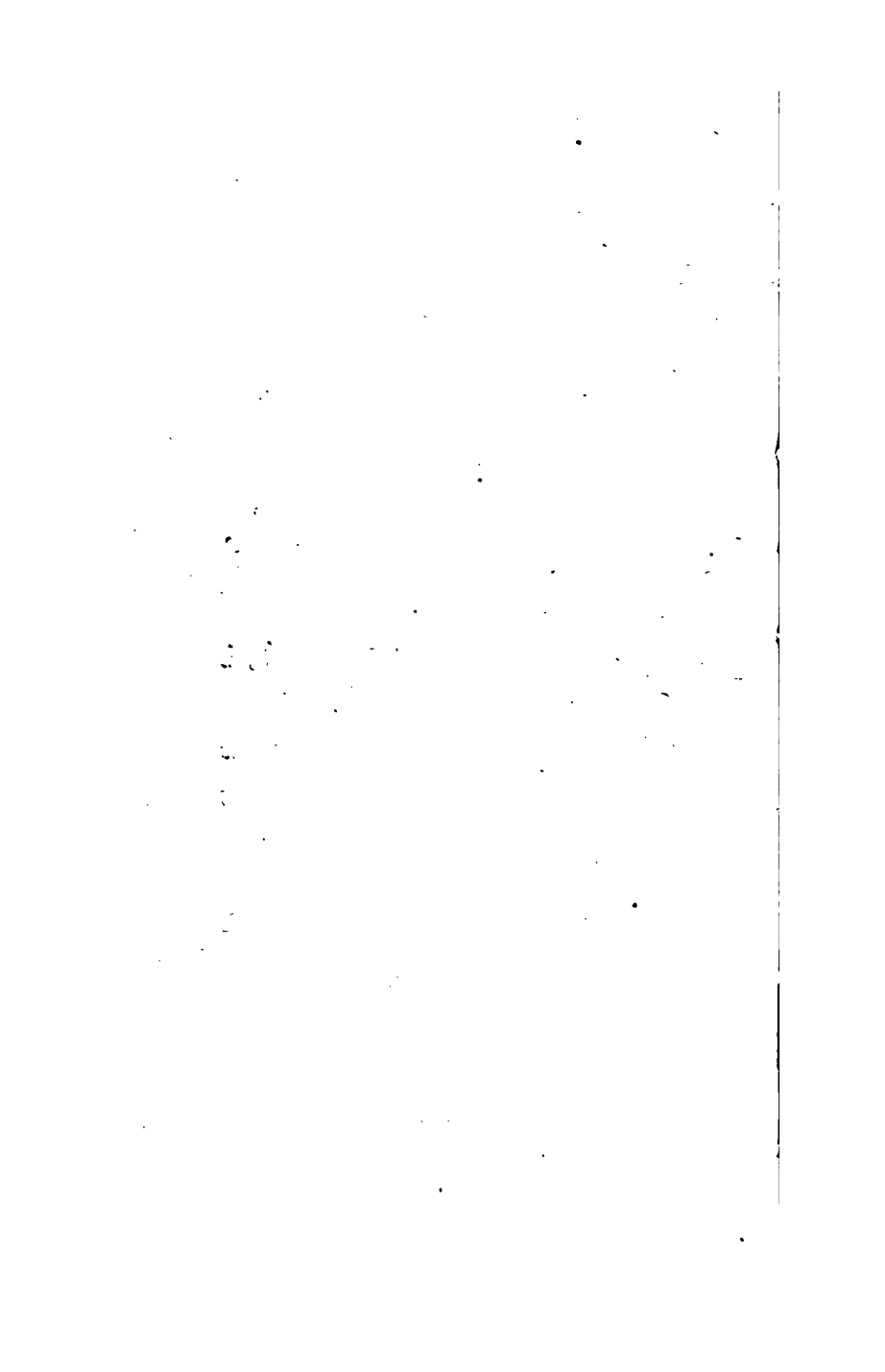
*Nota. Ce Divertissement , qui n'est point dans les  
 éditions des Œuvres de le Grand , se trouve dans le  
 Recueil manuscrit des Divertissemens de la Comédie  
 Française.*

F I N.

**LE BALLET**  
**DES**  
**XXIV HEURES,**  
**AMBIGU-COMIQUE.**

Représenté devant SA MAJESTÉ, à  
Chantilly, le 5 Novembre 1722;

*Par l'Académie Royale de Musique & les  
Comédiens François & Italiens.*




---

---

## P R É F A C E.

**C**E Ballet a été ordonné, inventé, composé, appris & représenté en moins de trois semaines ; & , quoique l'exécution dépendit de plus de deux cents personnes de différens talens , elle a été des plus régulières. Cette espece d'*Ambigu-Comique* a fort réjoui le Roi & toute sa Cour ; & c'est sur-tout ce qu'avoit recommandé à l'Auteur le Prince Magnifique qui a donné ce Divertissement à SA MAJESTÉ.



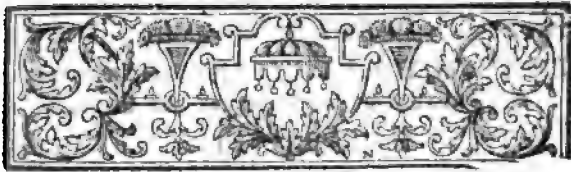
# ACTEURS

## DU PROLOGUE.

<b>M</b> ARS,	le S <sup>r</sup> THEVENART.
LA PAIX,	M <sup>le</sup> ANTIER.
MINERVE,	M <sup>lle</sup> MESNIER.
UN PLAISIR,	le S <sup>r</sup> TRIBOU.
UN CORYPHÉE,	le S <sup>r</sup> DUN.

TROUPE DE JEUX, ET DE PLAISIRS,  
DE DRYADES, DE SYLVAINS  
ET DE NYMPHES DES EAUX.

LES SIEURS,	MESDEMOISELLES,
MANCIENNE.	ANTIER, <i>cadette.</i>
DUCHEŒNE.	JULIE.
RENIER.	DU COUDRAY.
GRENET.	CATIN.
DESHAYES.	SOURIS, <i>cadette.</i>
LE MYRE, <i>l'aîné.</i>	MILON.
LE MYRE, <i>le cadet.</i>	
CORBIE.	



# PROLOGUE.

Le Théâtre représente le lieu le plus agréable  
de CHANTILLY.

---

## UN CORYPHÉE.

N<sup>o</sup>. I.

**D**RYADES & Sylvains, sortez de vos Forêts;  
Nymphes des Eaux, quittez le sein de l'Onde,  
Venez ; à ces augustes traits  
Connoissez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.

Que de majesté ! que de graces !

Son regard enchaîne les cœurs ;

Doux Plaisirs, volez, sur ses traces ;

De son nouvel Empire annoncez les douceurs.

## PROLOGUE.

TROUPE DE PLAISIRS, DE SYLVAINS,  
DE DRYADES ET DE NYMPHES DES EAUX.

## UN PLAISIR.

## N°. LI.

On en goûte déjà les heureuses prémices ;  
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux ;  
De son Peuple il est les délices ;  
Quel regne sera plus heureux ?

## LE CORYPHÉE.

## N°. III.

Fortunés Habitans de ces belles retraites,  
Célébrez ce jour glorieux ;  
Il honore à jamais ces lieux.  
Par vos chants, & sur vos Musettes,  
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux ;  
Cet hommage est aux Rois ce qu'est l'encens aux  
Dieux.

CHŒUR DE SYLVAINS ET DE DRYADES.

Fortunés Habitans, &c.

## MARS.

## N°. IV.

Hé quoi ! sans m'appeller, on fait ici des Fêtes ?  
Mars a-t-il pu le soupçonner ?  
Dans les jeux de Louis, ainsi qu'en ses conquêtes,  
Je dois seul ordonner.

Taisez-



## PROLOGUE.

73

Taisez-vous, timides musettes ,  
Vous amollissez mes Concerts ;  
Éclatez, bruyantes trompettes ,  
De vos sons remplissez les Aïrs.

### Nº. V.

Venez , brillez de tous vos charmes ,  
Honneurs , Gloire promise aux célèbres exploits ;  
Non , non , ce n'est qu'au bruit des armes  
A frapper l'oreille des Rois.

Mais que prétend la Paix ? Faut-il qu'elle ravisse....

## LA PAIX.

### Nº. VI.

Fille du Ciel, mere de la Justice ,  
Je la suis aussi des Plaisirs ;  
De leurs doux chants que l'écho retentisse ;  
Quelque gloire que Mars aux Héros garantisse ,  
Je dois être toujours l'objet de leurs desirs.

Fille du Ciel, mere de la Justice ,  
Je la suis aussi des Plaisirs.

### Nº. VII.

Que toujours ces heureux climats ,  
Des Jeux , des Ris soient les asyles ;  
Que , toujours à ma voix dociles ,  
Ils y répandent leurs appas.

*Tome III.*

*D*

MINERVE.

N<sup>o</sup>. VIII.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquille France ;  
De ce Héros naissant respectez les États.  
Les Vertus , les Talens ont guidé son enfance ;  
Si des voisins jaloux irritent sa puissance ,  
Un laurier à la main la Gloire le devance ;  
Vous serez trop heureux de marcher sur ses pas.

CHŒUR DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS , &c.  
Fortunés Habitans , &c.

LE CORYPHÉE.

Pour les plaisirs d'un Roi , dont les vertus aimables  
Nous assurent des jours heureux ,  
Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos Jeux  
HEURES , partagez-vous en momens agréables.

*Fin du Prologue.*

LE  
*B A L L E T*  
DES  
XXIV HEURES.

---

# B A L L E T.

*Ce Ballet est divisé en quatre Parties.*

PREMIERE PARTIE,    LA NUIT.  
SECONDE PARTIE,    LA MATINÉE.  
TROISIEME PARTIE,    L'APRÈS-DINÉ,  
QUATRIEME PARTIE,    LA SOIRÉE.

---

*Le Prologue est de Monsieur D. L. F.*

*L'idée du Ballet, les Paroles qui se chantent & les diverses petites Comédies & Scenes détachées qui se représentent par les Comédiens François & Italiens, sont du Sieur LE GRAND, Comédien du Roi.*

*La Musique est de la composition du Sieur AUBERT, Intendant de la Musique de S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.*

*Les Entrées sont du Sieur BLONDY,*

---

# LE BALLET

DES

## XXIV HEURES,

### AMBIGU-COMIQUE.

*Le Théâtre représente la ville de Paris.*

---

#### PREMIERE PARTIE.

#### LA NUIT.

*La Nuit parolt sur son Char. Minuit sonne ; on entend un  
carillon de toutes les cloches de Paris.*

#### L'HEURE DE MINUIT. N<sup>o</sup>. I.

**A**U doux son

De mon carillon ,

Lorsque tout sommeille ,

L'Amour se réveille

Au doux son

De mon carillon.

Je n'endors que l'Amant barbon ;

Le jeune a la puce à l'oreille ,

Au doux son

De mon carillon.

D iij

---

PREMIERE ENTRÉE.

SIX HEURES DE LA NUIT,

Tenant une cloche d'une main & un marteau  
de l'autre, sonnent à plusieurs reprises.

MESDEMOISELLES

CORAIL,	LE MAIRE,
LA FERRIERE,	DE LASTRE,
DUVAL,	DE REY.

---

SECONDE ENTRÉE.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER,

Mademoiselle PETIT.

*ARLEQUIN vient pour donner une Sérénade à sa Maitresse.*



S C E N E S  
D E S  
*COMÉDIES.*

Div

---

## A C T E U R S.

**L**A NUIT,      Pantalon.

Monfieur RONDIN,  
    *Marchand*,      Le S<sup>r</sup> la Thorilliere.

Madame RONDIN,  
    *fa Femme*,      M<sup>lle</sup> Du Fresne.

COURTAUT, le S <sup>r</sup> de	}	<i>Garçons de Boutique.</i>
la Thorilliere, fils,		
DE LAUNE, le S <sup>r</sup>		

    Fontenay .

ARLEQUIN,

TRIVELIN.





---

S C E N E S  
 DES  
 C O M É D I E S.

---

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *chante & adresse*  
*ces paroles à la Nuit.*

DÉESSE des Chauves-souris,  
 Redoublez vos voiles sombres;  
 Par le secours de vos ombres:  
 La Nuit tous chats sont gris.

( *Après qu'il a chanté, il parle.* )

C'est ce qui me fait espérer que ma Maitresse  
 me pourra prendre, dans l'obscurité, pour Narcisse,  
 ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.



De

## SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

**H**é bien ! m'amenes-tu des Musiciens pour ma Sérénade ? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantassent quelque chose de bouffon ?

TRIVELIN.

Ils feront ici dans un moment : mais je t'avertis qu'ils veulent être payés d'avance.

ARLEQUIN.

Ils sont bien impertinens ! Cela rompt toutes les mesures que j'avois prises.

TRIVELIN.

Et quelles mesures ?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner ?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien ! mon ami , quand on n'a rien , il ne faut pas être amoureux , & encore moins se mêler de vouloir donner des Sérénades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin , prends pitié de mon amour , & donne-moi un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN,

Oh ! ma foi , conseille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé ! attends un moment , je me vais conseiller.  
( *A part.* ) Oui ; non : fort bien ; fort mal : si-  
fait ; nenni.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

ARLEQUIN.

C'est que le Conseil est partagé.

TRIVELIN..

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Hé bien ! qu'est-ce que tu as enfin délibéré ?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire ; mais au moins je te prie de  
garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien ; & dis-moi seulement ce que ton  
Conseil a imaginé pour trouver de l'argent.

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton Conseil est fort bon ; mais les fonds me manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu , à deux heures après minuit !

TRIVELIN.

Hé ! mais c'est le moyen de ne pas être refusé. J'entrevois une espèce de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas ; quand il nous verra deux , cela l'engagera à faire les choses de meilleure grace.



SCENE III.

M. RONDIN *ivre*, ARLEQUIN,  
TRIVELIN.

M. RONDIN.

**P**ARBLEU! je ne connois plus rien à Paris. C'est  
se moquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure  
qu'il est ; j'ai eu beau faire du bruit à la grille ,  
personne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de  
retourner sur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Bon ! il est *ivre*, voilà bien ton affaire.

M. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vu bâtir que l'on fait à présent ;  
il m'a fallu venir jusqu'ici toujours en sautant , &  
j'ai pensé vingt fois me casser le cou.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes  
pour des poutres. Allons , parle-lui donc ?

ARLEQUIN, *bas.*

Comment s'y prend - on pour emprunter de  
l'argent à un homme que l'on ne connoit point ?

TRIVELIN, *bas.*

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Ga-  
ronne. Il faut lui parler honnêtement.

LE BALLET

ARLEQUIN, *bas.*

Bien honnêtement ?

TRIVELIN, *bas.*

Oui.

ARLEQUIN, *donnant un coup de sa batte  
sur l'épaule de Rondin,*

Qui va là ?

M. RONDIN.

Christophe Rondin, Marchand Drapier de la  
rue saint Honoré, à l'enfeigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

'Ah ! Monsieur Rondin, je suis votre serviteur.

M. RONDIN.

'Ah ! ah ! est-ce toi, Courtaut ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

M. RONDIN.

Où est de Laune ?

TRIVELIN.

Me voici, Monsieur. (*bas à Arlequin.*) Courtaut !  
de Laune ! il nous prend pour ses garçons de  
boutique apparemment.

M. RONDIN.

'Pourquoi n'avez-vous point de lumiere, vous  
autres ?

TRIVELIN,

'Monsieur, elle s'est usée en vous attendant.

DES XXIV HEURES.

37

M. RONDIN.

Ma femme est-elle couchée?

ARLEQUIN.

Oh ! il y a long-tems.

M. RONDIN.

Qu'on me donne un siege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un siege à Monsieur.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Un siege dans la rue ?

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Ne vois-tu pas, sot que tu es, qu'il croit être dans sa chambre ? Profitons de l'occasion.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Oui ; mais où lui trouver un siege ?

TRIVELIN.

J'en vais servir.

(*Trivelin se met à terre.*)

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur, asseyez-vous.

(*Il l'assied sur le dos de Trivelin.*)

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Morbleu ! il pese comme tous les diables.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Laisse-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus léger.

M. RONDIN, *assis sur Trivelin.*

Parbleu ! mes amis, c'est un grand plaisir de boire , quand on ne s'en sent pas.

TRIVELIN.

Oui ; & je crois que vous ne vous souvenez pas seulement d'avoir bu.

M. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN, *lui ôte son chapeau & sa perruque ;  
& lui met son petit chapeau sur la tête.*

Le voilà.

M. RONDIN, *en étendant sa main , rencontre le  
visage de Trivelin.*

Qu'est-ce que tu fais donc-là sous ma chaise ?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot-de-chambre.

M. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons , qu'on me déshabille promptement , que je me couche.

ARLEQUIN, *lui fouille dans sa poche.*

Cela sera bien-tôt fait

( *Arlequin lui ôte son manteau , & le met à terre ; il  
lui ôte son habit , & le met sur son corps , ayant  
quitté le sien.* )

M. RONDIN.

Que fais-tu donc là ?



DES XXIV HEURES.

89

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches , Monsieur , suivant la  
Délibération de mon Conseil.

M. RONDIN.

Prends garde à ma montre.

ARLEQUIN, *mettant la montre dans sa poche.*  
Elle est en sûreté.

M. RONDIN *se leve.*

Qu'on me donne ma robe-de chambre.

ARLEQUIN, *lui mettant son habit d'Arlequin.*  
La voilà , Monsieur.

M. RONDIN.

Hé ! que diable , elle est bien courte ! c'est le  
manteau de lit de Madame Rondin. Allons , qu'on  
me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous déshabiller.

M. RONDIN.

Non, non, je veux me lever demain , du matin ;  
je n'aime pas à garder le lit , moi.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira ; vous n'avez qu'à  
vous coucher.

( *Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la rue.* )

M. RONDIN , *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui ? il est bien  
dur.



## LE BALLET

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battu.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon , c'est que les puces ne vous incommoderont pas.

M. RONDIN.

Il me semble que je sens bien du vent.

ARLEQUIN.

On va vous tirer les rideaux.

*( Contrefaisant le bruit que font les rideaux. )*

Cric , cric , cric.

TRIVELIN , *de l'autre côté.*

Cric , cric , cric. Ho ça , Monsieur , vous voilà bien couché ; nous vous souhaitons une bonne nuit.

*( Trivelin met le manteau de Monsieur Rondin sur ses épaules , & l'emporte. )*

ARLEQUIN , *bas.*

Allons trouver nos Musiciens : nous avons maintenant de quoi payer la Sérénade.



---

SCENE IV.

M. RONDIN *seul.*

**Q**U'on ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

---

SCENE V.

M. RONDIN *couché*, Madame RONDIN,  
COURTAUT, DE LAUNE.

Madame RONDIN.

**I**L y a long-tems qu'il me semble entendre la voix de mon mari, me serois-je trompée ? Qu'en dites-vous, de Laune ?

DE LAUNE.

Je crois l'avoir entendue aussi. J'ai envie d'aller au-devant de lui.

Madame RONDIN.

Jé crois que vous n'è ferez pas mal.

## LE BALLET

DE LAUNE, *tombant par-dessus*  
M. Rondin.

Ouf ! Que diantre ai-je là rencontré ?

Madame RONDIN.  
Que vois-je ? c'est mon mari lui-même.

M. RONDIN.  
Allons, Madame Rondin, venez vous coucher.

Madame RONDIN.  
Je ne me trompe point. Hé ! d'où venez vous dans un tel équipage ? Venez-vous de courir le Carême-prenant ? Qu'avez-vous fait de vos habits ?

M. RONDIN.  
Demandez à Courtaut & à de Laune ; ce sont eux qui m'ont déshabillé.

DE LAUNE.  
Vous vous moquez, Monsieur ; nous ne vous avons point vu depuis hier matin.

Madame RONDIN.  
Ah ! mon mari est volé.

M. RONDIN.  
Moi volé ! je me suis couché de trop bonne heure pour cela.

Madame RONDIN.  
Miséricorde ! il est ivre mort ; à peine peut-il parler.

DES XXIV HEURES.

93

M. RONDIN.

Moi ivre ! vous en avez menti , Madame Rondin ; c'est une pituite qui m'est tombée dans la gorge.

Madame RONDIN.

Ah ! malheureuse que je suis ! Relevons-le au plus vite , mes enfans , & le mettons dans son lit. Il nous apprendra demain la mauvaise rencontre qu'il a pu faire.

---

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN,

*& les Acteurs de la Scene précédente,*

DE LAUNE.

AH ! Madame , voilà des drôles qui passent , qui ont , je crois , les habits de Monsieur sur le corps.

Madame RONDIN.

Et tôt courez après. Au voleur , au voleur ; au guet , au guet.

DE LAUNE.

Ah ! frippons , nous vous tenons,

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites , Messieurs ;  
nous ne sommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne sommes que des gens à bonnes fortunes , qui venons donner une Sérénade.

Madame RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari ;  
& son manteau.

ARLEQUIN.

Paix , taisez-vous , c'est pour n'être pas reconnus.

DE LAUNE.

Oh ! parbleu , Messieurs , vous les rendrez.

ARLEQUIN , TRIVELIN , Madame  
RONDIN & ses GARÇONS crient  
*tous ensemble.*

Au guet , au guet ; au voleur , au voleur.



## SCENE VII.

*Les Acteurs précédens , LA NUIT.*

*LA NUIT , sur son Char.*

**O**UEL diable de charivari est-ce que tout ceci ?  
Qui sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos  
d'une si belle nuit ?

TRIVELIN.

Ah ! Madame la Nuit ! vous êtes la Déesse des  
Larrons ! prêtez-nous votre secours.

LA NUIT.

Si je descends là-bas, je t'apprendrai...

*( Elle dégringole de son Char. )*

ARLEQUIN.

Parbleu ! Madame la Nuit a pensé se casser le  
cou.

LA NUIT.

Que le diable vous emporte ! vous m'avez ré-  
veillée en sursaut. Voilà mes chevaux partis ; il  
faudra que je m'en retourne à pied , comme une  
guinguette qui vient de souper en ville.

ARLEQUIN.

Attendez , Madame , je vais vous reconduire.

## TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.

( *Arlequin se débarrasse de leurs mains , & les  
chasse tous à coups de batte. )*

---

---

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

**B**ON: nous en voilà défaits. Commençons notre  
Sérénade.



TROISIEME



TROISIEME ENTRÉE.

POLICHINELLE, Le Sieur DUMOULIN *second.*

ARLEQUIN, Le Sieur DUMOULIN *trois.*

T R I O.

ARLEQUIN, Le Sieur MANCIENNE.

POLICHINELLE, Le Sieur TRIBOU.

SCARAMOUCHE, Le Sieur D U N.

**T**RIOMPHEZ, charmante Brune;  
Vos yeux friands  
Sont plus plus brillans,  
Que la Nuit sans clair de Lune.

SCARAMOUCHE.

A la Déesse des hiboux  
On ne voudra plus rendre hommage;  
Et les plus amoureux matoux,  
Dans leur tendre langage,  
Ne diront qu'à vous  
Miaous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Miaous, miaous, miaous.

## QUATRIEME ENTRÉE.

**D**Es Oublieux , qui se retiroient , rencontrent des Crieurs d'eau-de-vie. Après s'être fait des présens réciproques de leurs marchandises , ils se réjouissent de leur rencontre. Pendant qu'ils dansent , un Suisse mange leurs oublies & boit leur eau-de-vie : ils s'en apperçoivent & courent reprendre leurs corbillons & leurs paniers , & sont chassés par le Suisse.

## OUBLIEUX.

Les Sieurs JAVILLIERS ET MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.

Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

## CINQUIEME ENTRÉE.

**LE SUISSE** ivre avant le jour , qui finit  
la premiere Partie.

UN SUISSE.

Le Sieur ANTHONY.



---

---

SECONDE PARTIE.

LA MATINÉE.

L'AURORE *paroît sur son Char,*

Mademoiselle DUPRÉ.

**L**A Nuit a fait place à l'Aurore.  
Le Soleil qui me fuit , vient embellir ces lieux;  
A son divin aspect mille fleurs vont éclore,  
Que tout l'Univers adore  
Le plus puissant des Dieux.



E ij

302559

---

**PREMIERE ENTRÉE,**

*D'ARTISANS & Gens de toutes sortes de  
Métiers, qui s'assemblent pour travailler  
dès le point du jour.*

**CHŒUR D'ARTISANS** *qui chantent  
en travaillant.*

**B***RAVES* Guerriers,  
Travaillez pour la gloire:  
Nous n'envions point vos lauriers:  
Dans nos métiers  
Nous ne travaillons que pour boire.

**A R T I S A N S.**

Les Sieurs **MANCIENNE, DUCHESNE,  
RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES,  
DUN, LEMIRE l'aîné, LEMIRE cadet,  
CORBIE.**

**FEMMES D'ARTISANS.**

Mesdemoiselles **MINIER, ANTIER cadette  
JULIE, DUCOUDRAI, CATIN,  
SOURIS cadette, MILON.**

---

SECONDE ENTRÉE,

DE MARÉCHAUX.

Le Sieur DUMOULIN *quatrième*, seul.  
Les Sieurs BLONDI ET MARCEL.

---

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX SAVETIERS,

Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

DEUX SAVETIÈRES,

Mademoiselles LA FERRIÈRE ET DELASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS,

Le petit JAVILIER ET Mademoiselle PETIT.

---

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MARINIER,

Le Sieur LAVAL.

UNE MARINIÈRE.

Mademoiselle CORAIL.

---

**CINQUIEME ENTRÉE.****UN BOULANGER.**

Le Sieur MILON.

**UNE BOULANGERE.**

Mademoiselle REY.

*UN SAVETIER chante en travaillant dans sa  
Boutique , & fait siffler sa Linotte.*

**LE SAVETIER.**

Le Sieur MANCIENNE.

**S**I-tôt que le coq chante ,  
Je chante aussi.

Du tems passé je n'ai point de souci ,  
De l'avenir point d'épouvante :

Le seul présent me contente ,  
J'en jouis.

Quand le chagrin me tourmente ,  
Je le fuis ;

Quand le plaisir se présente ,  
Je le fuis.



SIXIEME ENTRÉE.  
TOUS LES ARTISANS  
ENSEMBLE.

LE POINT DU JOUR,

-Mademoiselle ANTIER.

**A**STRE naissant, brillez, commencez votre  
cours,

Embrasez tous les cœurs de vos feux adorables ;

Brillez, puissiez-vous toujours

Répandre en ces climats vos rayons favorables.

Brillez, puissiez-vous toujours

Nous donner de beaux jours.



---

---

LE LEVER  
*DU SOLEIL.*

---

---

SEPTIEME ENTRÉE,  
DES HEURES DU JOUR.





L' H E U R E  
D E  
L' A U D I E N C E ,  
*SCENES COMIQUES.*

E y



## A C T E U R S.

**L** E JUGE, Le Sieur de la Thorilliere.

**LES CONSEILLERS**, les Sieurs  
le Grand, Dangeville, la Thorilliere *le fils*,  
Panralon, le Docteur, Scapin,  
Mario, Paquetti.

**L'ACCUSÉ**, Arlequin.

**UN EXEMPT**, Le Sieur Fontenay.

**AMBOISE**, *Berger*  
*forcier, ami d'ARLE-*

**QUIN**,

Le Sieur Moligni.

**TRIVELIN.**

---

*L' H E U R E*  
 D E  
*L' A U D I E N C E ,*  
*SCENES COMIQUES.*

---

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

**C**OMME le tems coule ! Il est déjà dix heures au Soleil , c'est justement l'heure de l'Audience ; & l'on va , comme je te l'ai dit , juger incessamment Arlequin , ton ancien camarade , que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Justice est bien pressée. Et quel crime a-t-il donc commis ?

TRIVELIN.

Hélas ! ce n'est qu'une bagatelle. Il a trouvé cette nuit une bourse & une montre dans la poche d'un

E vj

Marchand ; & il a levé un manteau & un habit sur le corps dudit Marchand , au lieu de le lever dans sa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire ! ce n'est tout au plus qu'une méprise.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaisant crime !

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t'il commis qu'à demi ; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adresse de me sauver.

AMBOISE.

A quelque prix que ce soit , j'espère tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah ! mon cher Amboise , je fais que rien ne t'est impossible, & que tu es le plus fameux Enchanteur & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter ; car les Juges s'assemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Hé ! qui sont ces Juges ?

TRIVELIN.

Oh ! les plus sérieux , les plus sévères & les plus rébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE.

Laisse-moi faire , je les rendrai bientôt gogue-

nards. Je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audience.

TRIVELIN.

Et que produira cet enchantement ?

AMBOISE.

Personne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des demangeaisons de chanter.

TRIVELIN.

Cela fera assez nouveau, d'entendre juger un procès criminel en musique.

AMBOISE.

Ce n'est pas tout. Quand la Sentence sera prononcée, je viendrai avec ma musette enchantée, qui fait plus de bruit que trente instrumens à la fois ; & qui produira sur eux un effet assez bouffon. Il est vrai que ceux qui auront la tête plus forte que les autres céderont plus tard aux charmes de ma musette ; mais, ils auront beau faire, aucun n'y pourra résister.

TRIVELIN.

Je les entends ; jette promptement ton sort.

AMBOISE, *après avoir fait quelques tours de sa baguette.*

Voilà qui est fait. Éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiète de rien.



## SCENE II.

LE JUGE, CINQ CONSEILLERS  
*parlans , trois autres CONSEILLERS.*

*( Ils entrent & prennent leurs places. )*

LE JUGE.

**M**ESSIEURS, nous avons ici une affaire très-délicate à juger , & qui ne demandoit pas moins que des Juges vénérables comme nous. On vous a suffisamment rapporté l'affaire ; & , si vous le souhaitez, tout de nouveau on vous la rapportera.

UN CONSEILLER *chante.*

Tout comme il vous plaira ,

Larira ,

Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez ?

II. CONSEILLER *chante.*

Allons gai , d'un air gai :

Allons gai , d'un air gai.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

## DES XXIV HEURES.

III.

### III. CONSEILLER *chante.*

A la façon de Barbari, mon ami.

#### LE JUGE.

Cela est nouveau.

### IV. CONSEILLER *chante.*

Oh, oh, oh, tourlouribo.

Oh, oh, oh, tourlouribo.

#### LE JUGE.

Cela ne s'est jamais vu.

### V. CONSEILLER *chante.*

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

#### LE JUGE.

Oh ! assurément, vous vous êtes tous enivrés à la  
Buvette. Comment ! est-ce que c'est ici le procès de  
l'A, E, I, O, U ? Qu'on fasse entrer l'Accusé,  
celui-là n'aura pas envie de dire des chansons.



## SCENE III.

LES JUGES *assemblés*, ARLEQUIN.ARLEQUIN *entre en chantant.***A**LLONS, allons, allons à la Guinguette, allons.

LE JUGE.

Ah! ah! en voici bien d'un autre! Quoi! malheureux, tu chantes; & tu seras peut-être pendu dans un quart d'heure!

ARLEQUIN.

Quand je serai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN,

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc?

LE JUGE.

Nous sommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi! je vous ai cru des Comédiens.

LE JUGE.

Comment! insolent, prendre des Juges vénérables comme nous pour des Comédiens?



ARLEQUIN.

Je vous demande pardon , Monseigneur ; je croyois vous avoir vu jouer à la Comédie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment ! tu continues tes bouffonneries !

ARLEQUIN.

Ah ! bouffon vous-même ; je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaissant.

ARLEQUIN.

Parbleu ! dans votre genre vous êtes aussi plaissant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Réponds. N'as-tu pas volé cette nuit la montre , la bourse , le manteau , & l'habit d'un Marchand ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monseigneur , ce Marchand-là est un ivrogne ; il me les a donnés , & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les a rendus , parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

Hé bien ! il faut donc faire pendre le Guet.

## LE JUGE.

Allons, Messieurs, aux opinions.

## CHOEUR DES CONSEILLERS.

Nos avis se trouvent d'accord,  
Et chacun de nous opine à la mort.

## LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chienne de musique ! vous me ferez à la fin perdre ma gravité : mais silence, je vais prononcer. (*Il touffe, il crache, & fait un prélude pour chanter.*) Hem, hem, hem, que veut dire ceci ? je me sens des dispositions à chanter .... Résistons à ce charme. » Sentence de mort en faveur de .... mais, ma foi ! je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je crois que je serai contraint de prononcer la Sentence en bémol. Tâchons cependant de ne pas donner dans ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de tems-en-tems, il lui prend des envies de chanter, auxquelles il résiste jusqu'au dernier vers qu'il est contraint de dire en musique.*)

## SENTENCE.

- » Pour réparation des faits
- » Mentionnés dans le Procès,

DES XXIV HEURES.

115

- » Notre Tribunal favorable,
- » Voulant faire grace au coupable ,
- » L'a condamné, tout d'une voix...
- » D'être pendu pour la première fois.

ARLEQUIN.

Et, si j'y retourne, vous m'enverrez aux Galères.

LE JUGE.

C'est à toi à être plus sage à l'avenir.

---

S C E N E IV.

UN EXEMPT, LES JUGES,  
AMBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

**A** H ! Messieurs, nous vous amenons ici un Berger qui se vante d'avoir jetté le sort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah ! quelle insolence ! il faut qu'il soit aussi pendu.

I. CONSEILLER.

C'est mon avis.

II. CONSEILLER.

C'est aussi le mien.

## III. CONSEILLER.

J'opine du bonnet.

ARLEQUIN, *sur la Sellette, à Amboise.*

'Ah! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie! Je serois mort de chagrin d'avoir été pendu tout seul.

AMBOISE, *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le ferons ni l'un ni l'autre, & je vais leur servir un plat de mon métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prépare tout pour leur supplice.

AMBOISE,

Hé! Messieurs, doucement; accordez-moi du moins, avant de mourir, la consolation de jouer encore une fois de ma chere Musette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE, *à Arlequin.*

Ah! voilà ce que je souhaitois. Laisse-moi faire, je vais bien les réjouir.

(*Il joue de sa Musette un air lugubre.*)

ARLEQUIN.

Hé que diable! tu disois que tu les allois réjouir, & ta Musette les endort comme la plus belle cause.

DES XXIV HEURES. 117

AMBOISE.

Donne-toi patience.

(Il continue de jouer de sa Musette, & joue un air plus gai. Deux Conseillers se levent, & se mettent à danser, ensuite deux autres, à la fin tous ensemble, jusqu'au Juge, qui ne peut résister au charme de la Musette, qui va toujours par gradation. Ils se prennent tous par les mains, & dansent en rond ; Arlequin, au milieu, danse aussi, & à la fin les chasse tous avec sa batte. Ce qui finit la seconde Partie.)



---

---

**TROISIEME PARTIE.****L'APRÈS-DINÉ.****L'HEURE DE MIDI,****Mademoiselle JULIE.**

**A**MANS cohtens,  
Soyez constans ;  
Ne changez jamais de demeure  
Êtes-vous bien : tenez-vous-y ;  
Et n'allez point chercher midi  
A quatorze heures.



PREMIERE ENTRÉE.  
DE CUISINIER ET DE PATISSIER.

LES SIEURS  
JAVILLIER, DUVAL,  
DESHAYES, MALTERE,  
GUERET, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE,

Le Sieur THEVENART,

QUAND midi sonne,  
Les Gascons ne sont pas au lit;  
Son carillon leur donne  
De l'appétit.  
A l'odeur de la cuisine,  
Ils vont piquer les bons repas;  
Et leur devise n'est pas :  
Qui dort, dine.

L'HEURE DU JEU.

Mademoiselle MISNIER,

Autour d'une table ronde  
Je rassemble sans choix

116 . LE BALLET, &c.

Le Prince & le Bourgeois ;  
Quand l'un me rit , l'autre me gronde :  
On ne peut pas , tout-à-la fois ,  
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMÉDIE.

*Les Comédiens François représentent une petite  
Comédie , qui a pour titre : LES PANIERS , dont  
l'action commence à cinq heures.*



LES



**LES PANIERS,**  
**COMÉDIE.**

***Tome III.***

**E**



## A C T E U R S.

**M**ADAME DE PRÉFANÉ, M<sup>lle</sup> Dubreuil.

ISABELLE, *sa niece*, M<sup>lle</sup> Dangeville.

VALERE, *Amant d'Isabelle*, Le S<sup>r</sup> Dufresne.

SOTTINOT, *amoureux*

*d'Isabelle*,

Le S<sup>r</sup> Dangeville.

DORINETTE, *filleule*

*de Madame de Préfané*,

M<sup>lle</sup> le Grand.

MERLIN, *Valet de Valere*, Le S<sup>r</sup> de Moligny.

GUILLAUME, *Portier de*

*Madame de Préfané*,

Le S<sup>r</sup> le Grand.

PIQUEROSSE, *Cocher de*

*Madame de Préfané*,

Le S<sup>r</sup> de Fontenay.

Mesdames { VERTUGADIN, M<sup>lle</sup> Dufresne,  
FRICFRAC, M<sup>lle</sup> la Motte,

*Marchandes de Paniers*

FRISEMOUCHE, }

LA FAMINE, }

*Laquais de Madame  
de Préfané.*



# LES PANIERS,

## COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.

**E**NFIN nous voilà donc dans la maison où l'on tient l'aimable Isabelle renfermée. Que veut dire ceci ? nous ne trouvons personne à qui pouvoir parler.

MERLIN.

Il est pourtant déjà cinq heures, & c'est aujourd'hui jour de Concert.

VALERE.

Je ne vois aucuns préparatifs pour cela.

F ij

M E R L I N.

Bon ! des préparatifs ! Savez-vous de quoi sont composés les Concerts qui se donnent ici toutes les semaines ? D'un violon ou d'une flûte , avec une basse de viole , & une voix ou deux ; on n'y chante le plus souvent que des Vaudevilles : Madame de Préfané a pourtant la folie d'y inviter des personnes du premier rang.

V A L E R E.

Je lui passerois toutes ses extravagances , si elle ne traitoit pas sa niece si cruellement.

M E R L I N.

Elle a ses raisons ; elle voudroit la contraindre , par ses mauvais traitemens , à retourner pour toujours dans son Couvent , afin de jouir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

V A L E R E.

Je veux , à quelque prix que ce soit , tirer Isabelle des mains de cette vieille folle.

M E R L I N.

Il n'est qu'un moyen ; c'est de feindre de l'aimer , comme nous l'avons concerté.

V A L E R E.

Mais cette femme , quelque ridicule qu'on me la peigne , pourra-t-elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puisse être si éperdument amoureux d'elle ? Oh ! je n'aurai jamais le front de lui vanter sa beauté. Je louerai , si l'on veut , son esprit ; ses belles manieres , sa magnificence .....

MERLIN.

Sa magnificence! oh! parbleu, c'est pour le coup qu'elle pourroit s'apercevoir que vous vous moquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vu l'Equipage de Madame de Préfané?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh! il faut vous en faire le détail. Son Carrosse est une espece de brouette, & son Cocher est un vrai Fiacre; elle a deux galopins pour Laquais, qui ne font pas trente ans à eux deux; mais, en revanche, les deux chevaux en font bien soixante.

VALERE.

Fort bien!

MERLIN.

Un soir, il lui arriva une plaisante aventure. Ses galopins lui avoient donné son congé; & , étant obligée de rendre une visite, & ne pouvant trouver de domestiques, elle habilla, en leur place, deux bottes de foin qu'elle fit lier derriere son Carrosse.

VALERE.

Quel conte!

MERLIN.

Ce n'est point un conte, c'est la vérité; & l'on ne se seroit jamais aperçu de la supercherie, si elle n'avoit sur le champ intenté un procès à un Charrier, dont les chevaux avoient mangé un de ses laquais.

V A L E R E.

Et n'a-t-elle point de femme auprès d'elle?

M E R L I N.

Elle n'a que sa filleule , âgée de douze ou treize ans , qui lui sert de femme-de-chambre , parce qu'aucune fille raisonnable ne veut entrer à son service ; elle change presque tous les jours de domestiques , & ne les habille que tous les trois ans.

V A L E R E.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

M E R L I N.

Elle en a plus qu'on ne sauroit se l'imaginer : elle ne parle jamais d'elle-même qu'en se faisant la révérence , & veut que ses gens ne lui parlent qu'à la troisième personne ; chaque fois qu'ils y manquent , ils sont à l'amende d'une certaine somme ; ainsi , plus on reste à son service , & plus on lui redoit en la quittant.

V A L E R E.

Voilà une belle manière de payer des gages ! Mais j'entends du bruit , & quelqu'un vient à nous.



SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

MERLIN.

C'Est cette petite fille dont je vous parlois , la filleule de Madame de Préfané.

DORINETTE.

Demandez-vous ici quelqu'un , Messieurs ?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Préfané.

DORINETTE.

Elle n'est pas au logis , Messieurs. Est-ce quelque chose qu'on lui puisse dire ? J'ai l'honneur d'être sa femme-de-chambre.

MERLIN.

Monsieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore ?

MERLIN.

Qu'il est passionnément amoureux d'elle.

DORINETTE *rit*.

Ah , ah , ah.

VALERE.

Vous riez ! Est-ce que cela n'est pas possible ?

DORINETTE.

Non. Madame pourroit aisément se le persuader ,

Fiv

car elle s'imaginé qu'on ne sauroit la voir sans l'aimer : mais , pour moi , je n'en crois rien.

MERLIN.

Et Pourquoi ?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'est pas aimable. Allons, allons , avouez moi la dette : je suis bonne Princesse ; il y a quelqu'autre chose qui vous amene ici.

VALERE, *bas à Merlin.*

Merlin , lui avouerons-nous ?

MERLIN, *bas.*

Pourquoi non , puisqu'elle est si bonne Princesse ?

DORINETTE.

Hé bien ! qu'est-ce ? vous ne dites plus rien ; à quoi rêvez-vous ?

VALERE.

Je songe qu'il n'y a que dix louis dans ma bourse , & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire crédit du reste.

MERLIN.

La petite fripponne entend à demi-mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter ?

DORINETTE.

Oui-dà : j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloit jamais refuser son étrenne. Mais je me ferois conscience de recevoir votre argent pour vous servir au-



près de Madame de Préfané ; & je vous le rends , si ce n'est pas sa niece Isabelle à qui vous en voulez.

VALERE.

C'est elle-même que j'adore.

DORINETTE.

Et vous connoît-elle ?

VALERE.

Je ne fais si elle me reconnoîtroit ; elle ne m'a vu qu'une seule fois avec ma sœur.

DORINETTE.

Quoi ! seriez-vous ce Valere dont elle m'a si souvent parlé , le frere de sa bonne amie ?

VALERE.

C'est moi-même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos ; car , un jour plus tard , un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE.

Un autre Amant ?

DORINETTE.

Oui , un Benêt d'Avocat , qui , depuis huit jours , lui fait des signes de sa fenêtre ; il avoit résolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'enlever ? la peste !

VALERE.

Et l'aime-t-elle ?

Fv

## DORINETTE.

Pas trop ; cependant elle auroit consenti à tout , pour se tirer de l'esclavage où elle est. Mais j'entends quelqu'un ; c'est justement lui , cachez-vous , qu'il ne vous voye : je l'aurai bien-tôt renvoyé.

---

## SCENE III.

DORINETTE , *seule.*

**M** Ais , avant que de le congédier , tâchons d'en tirer quelques plumes.

---

## SCENE IV.

SOTTINOT , DORINETTE.

DORINETTE.

**A** H ! c'est vous , Monsieur Sottinot ; que venez vous donc faire ici à présent ? Madame va rentrer , je vous en avertis ; & , si elle vous trouvoit dans sa maison seul avec moi , je serois perdue.

SOTTINOT.

Je n'ai qu'un mot à te dire , ma chere Dorinette

J'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Isabelle.

DORINETTE.

Et comment ?

SOTTINOT.

Madame Vertugadin , sa marchande de Paniers , se charge de cette affaire ; je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE.

Et comment prétend-t-elle faire ?

SOTTINOT.

Ne t'en mets pas en peine ; songe seulement à avertir Isabelle.

DORINETTE.

C'est ce que j'ai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT.

Pourquoi ?

DORINETTE.

C'est que je suis payée pour servir un autre que vous.

SOTTINOT.

Mais tu sais que je t'ai payé le premier , & que tu me dois....

DORINETTE.

Oh ! ce que je vous dois est une vieille dette , cela s'oublie aisément ; je viens de toucher de l'argent frais.

SOTTINOT.

Oh ! parbleu , je n'en serai pas la dupe ; en voilà encore du plus frais.

DORINETTE.

Voilà ce qui s'appelle entendre ses intérêts.

SOTTINOT.

Oh dame ! je ne suis pas un niais.

DORINETTE.

La peste !

SOTTINOT.

Et , dis-moi , mon Rival est-il plus beau que moi , plus gracieux ?

DORINETTE.

Ah ! que nenni. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans , ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune sot sans expérience ? Je m'imagine cela.

DORINETTE.

Oui , & même fort timide.

SOTTINOT.

Fi ! cela ne vaut rien. Je suis entreprenant , moi. A-t-il de l'esprit ?

DORINETTE.

Je ne fais pas ; il parle fort peu.

SOTTINOT.

Ah ! pour moi , je parle toujours ; & , quand je devrois dire une sottise , je ne saurois me taire auprès des femmes ; je les éblouis de mon caquet

DORINETTE.

C'est l'entendre.

SOTTINOT.

Oh! pour cela , je compte fort sur mon esprit ; il me vient de tems en tems de petits dictons les plus jolis du monde.

DORINETTE.

Je ne m'étois pas encore apperçue de cela.

SOTTINOT.

C'est que tu-es encore trop jeune pour t'y connoître ; mais ordinairement je ne dis pas un mot, que ceux à qui je parle ne me rient au nez.

DORINETTE.

Vous réjouirez donc bien Isabelle ?

SOTTINOT.

Je l'espère. Mais je vais trouver Madame Vertugadin , qui m'attend. Adieu ; tu auras bientôt de mes nouvelles..



## SCENE V.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

VALERE.

Nous avons tout entendu. Quel peut être son dessein ?

DORINETTE.

Je ne fais.

MERLIN.

Je pense le deviner ; & je le préviendrai sur ma parole. Nous avons aussi une Marchande de Panniers dans notre manche , Madame Fricfrac ; je vais lui donner les ordres nécessaires pour ce que je projette.

DORINETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre première idée ; & revenez ici , quand ma Maîtresse sera de retour : faites-en bien le passionné ; j'avertirai Isabelle de prendre pour elle toutes les protestations d'amour que vous ferez à sa tante.

MERLIN.

Laisse-nous faire , je seconderai Monsieur. Mais je vais auparavant trouver Madame Fricfrac.



## SCENE VI.

DORINETTE, *seule.*

**I**L me paroît que c'est un assez bon métier que celui d'intrigante ; je ne m'étonne pas si tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

## SCENE VII.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE, *à part.*

**M**AIS voici le valet du Fermier de notre Terre de Préfané, que Madame a fait venir pour garder sa maison. (*Haut.*) Ah ! c'est vous Guillaume.

GUILLAUME.

Oui. Madame m'a mandé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je viens savoir pourquoi elle me chasse.

DORINETTE.

Ah ! que vous êtes sot, Maître Guillaume ! Quand

Madame parle de vous mettre à la porte, c'est qu'elle veut vous faire son Portier.

GUILLAUME.

Ah ! bon pour cela.

DORINETTE.

Auras-tu bien assez d'esprit pour être Portier ?

GUILLAUME.

Assez d'esprit pour être Portier ? morgué ! j'en ai seulement plus qu'il n'en faut pour être Suisse.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre chose ; c'est qu'avec Madame, depuis un tems, il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment ! est-ce qu'elle a changé de langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire ?

DORINETTE.

Ah ! que nenni.

GUILLAUME.

Morgué ! les femmes de Paris sont bien changeantes ; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quasiment rien reconnu ; je ne parle pas des visages, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut ; mais, morgué ! celles qui étoient blondes, sont devenues brunes ; celles qui avoient de grands cheveux, n'ont plus que des têtes de barbet ; celles qui avoient des clochers sur leurs



têtes , sont racourcies d'un pied & demi ; & celles qui étoient menues comme des fuseaux , sont à présent grosses comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu ? il faut suivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs , qu'elles mettent sur leurs têtes & qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce sont des baignolets.

GUILLAUME.

Cela est drôle. Mais revenons à notre affaire. Qu'est-ce que c'est que ce langage dont vous me parlez ?

DORINETTE.

C'est du françois ; mais c'est qu'il se parle d'une manière toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué ! expliquez-vous.

DORINETTE.

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire comprendre cela. Sais-tu ce que c'est qu'une première , une seconde & une troisième personne ?

GUILLAUME.

Parguenne ! j'entends cela , comme un & deux sont trois.

LE BALLET

DORINETTE.

La premiere personne c'est moi , la seconde c'est toi , la troisieme c'est un autre.

GUILLAUME.

Et qu'est-il cet autre ?

DORINETTE.

Pierre, ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah ! j'entends ; Pierre ou Jacques , vous & moi , cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement , c'est qu'il ne faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos ?

DORINETTE.

Ce n'est pas cela. Il faut leur parler comme s'ils n'y étoient pas : je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle....

GUILLAUME.

Ah ! j'entends ; je ferai comme si je n'y étois pas.

DORINETTE.

Hé non ! butord : tu viendras , & tu ne lui diras pas : que voulez-vous , Madame ? mais : que veut Madame ?

GUILLAUME.

Ce sera donc à vous que je demanderai cela ?

DORINETTE.

Hé non ! à elle-même.

**DES XXIV HEURES. 139**

**GUILLAUME.**

Je lui demanderai à elle-même, que veut Madame? hé! morgué, il n'y a pas de raison à cela.

**DORINETTE.**

C'est le langage d'à présent, à ce que dit Madame; on a beau lui représenter que cette manière de parler ne regarde que les personnes du premier rang, elle veut que l'on s'en serve à son égard, & sur-tout ses gens.

**GUILLAUME.**

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira.

**DORINETTE.**

Tu comprends donc bien ce que je te veux dire?

**GUILLAUME.**

Oh! qu'ouï. Madame veut-elle ceci? Madame veut-elle cela? Que veut Madame?

**DORINETTE.**

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point entendu son Carrosse; éloigne-toi; je te présenterai quand il en fera tems.



## SCENE VIII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,  
FRISEMOUCHE, LA FAMINE  
*portant la queue de Madame de Préfané.*

Madame DE PRÉFANÉ.

**E**N vérité, cela est bien cruel, qu'il faille qu'une personne comme moi s'en revienne à pied, ayant équipage.

DORINETTE.

Qu'est-il donc arrivé à Madame ?

Madame DE PRÉFANÉ.

J'étois allée, comme tu fais, lever des étoffes pour habiller mon monde. .

DORINETTE.

Oui, chez les Marchands Privilégiés suivans la Cour.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai jamais été si houspillée ; celui-ci me tiroit d'un côté, celui-là d'un autre. Nous avons ce qu'il faut à Madame. Madame n'a-t-elle besoin de rien du nôtre. Ah ! les incommodes gens avec leurs civilités ridicules !

DES XXIV HEURES.

141

DORINETTE.

Hé bien? Madame a-t-elle fait emplette à la fin?

Madame DE PRÉFANÉ.

Oh! pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroissent pas seulement avoir été retournés.

DORINETTE.

Et de quoi se plaint donc Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

Quand je suis allée pour retrouver mon Carrosse où je l'avois laissé, il n'y étoit plus, & je suis revenue à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

Cela est chagrinant.

---

SCENE IX.

MADAME DE PRÉFANÉ, DORINETTE,  
PIQUEROSSE, LES DEUX  
LAQUAIS.

MADAME DE PRÉFANÉ.

**H**É bien ! Piquerosse, où étiez-vous donc fourré? Est-ce que mes chevaux ont pris le mors-aux-dents?

PIQUEROSSE.

Hélas ! les pauvres chevaux de Madame sont

trop pacifiques pour cela; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus souvent qu'à se coucher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Pourquoi n'êtes-vous donc pas resté où je vous avois placé?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien aussi; mais quatre Messieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment! prendre mon équipage pour un Fiacre! n'en pouvoient-ils pas bien voir la différence?

PIQUEROSSE.

La différence!

DORINETTE.

Sans doute; le Carrosse de Madame n'a point de Numero.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils auront bien fatigué mes chevaux?

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce sont les chevaux de Madame qui les ont fatigués, & de telle sorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied, malgré la pluie; ils sont descendus du Carrosse en jurant & pestant, & donnant cent fois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenait.

DES XXIV HEURES. 143

MADAME DE PRÉFANÉ.

Je suis au désespoir de cette aventure. Mais que faites-vous donc-là, vous autres ?

(Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans sa queue, & s'en essuient la bouche.)

FRISEMOUCHE.

Nous dînons, Madame.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Comment ! vous dînez ! En vérité je vous le conseille, de faire servir ma queue de nappes !

LA FAMINE.

Il est plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

Ces coquins-là ne sauroient comprendre que quand on ne dîne point, on en soupe mieux.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Oh ! je vois bien qu'il faudra que je fasse bientôt maison neuve. Cocher, allez donner du son & de l'eau à vos chevaux, pour les rafraîchir.

PIQUEROSSE, en s'en allant.

Oui, car ils sont diablement échauffés.



## SCENE X.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,  
LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

**F**RISEMOUCHE, allez au plus vite chez ma Marchande de Paniers, qu'elle m'en apporte de toutes façons, & sur-tout de la dernière mode. Et vous, la Famine, allez attendre mes ordres dans l'anti-chambre.

## SCENE XI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ,  
DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

**Q**UE veut-on ?

DORINETTE.

C'est le Portier que Madame a fait venir de sa Terre.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! Maître Guillaume, aurez-vous assez d'intelligence



d'intelligence pour garder ma porte , pour connoître ceux à qui il faut l'ouvrir & ceux à qui il faudra la fermer ?

GUILLAUME. •

Oui , la porte de Madame peut s'assurer qu'elle sera toujours ouverte ou fermée , selon les ordres que Monsieur Guillaume en recevra de Madame.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Comment donc ! où Guillaume a-t-il appris en si peu de tems le langage de la Cour ?

DORINETTE.

Madame , je lui ai déjà donné quelques leçons.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Je vous recommande , au moins , de ne laisser jamais entrer qui que ce soit , sans me venir demander auparavant : Madame est-elle visible ? & de ne laisser sortir personne , sans ma permission , sur-tout ma Niece ; je vous la configne , entendez-vous ?

GUILLAUME.

La consignation de Madame est toute entendue par la seconde personne de Monsieur Guillaume ; cela vaut fait.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Allez donc prendre votre poste , & commencer à exercer votre charge.



---

**SCENE XII.**

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

**E**T vous, Dorinette, allez ouvrir à Isabelle,  
& dites-lui qu'elle se rende ici.

---

**SCENE XIII.**

Madame DE PRÉFANÉ, *seule.*

**M**ALGRÉ ma précaution, je crains fort que quelque godelureau ne trouve l'occasion de lui parler en particulier, & ne lui fasse ouvrir les yeux sur les grands biens dont elle est héritière, & dont j'ai joui jusqu'à présent.



SCÈNE XIV.

MADAME DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE.

ISABELLE.

**H**É bien ! Madame, avez-vous résolu de me tenir longtems dans l'état où je suis ?

MADAME DE PRÉFANÉ.

Comment donc ! dans quel état ? que vous manque-t-il ? N'êtes-vous pas logée , nourrie & vêtue comme moi-même ? & y a-t-il mode nouvelle dont je ne vous fasse aussi-tôt part ?

ISABELLE.

Hé ! que m'importe d'être habillée à la mode, si personne ne le voit ?

MADAME DE PRÉFANÉ.

Vous vous plaisez à vous-même ; n'est-ce pas assez ?

ISABELLE.

Non, Madame : je vous avoue que je voudrois bien plaire à quelqu'autre.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! vous me plaisez à moi.

ISABELLE.

Oh ! je suis bien sûre que non : si je vous plaisois , vous ne cherchiez qu'à me plaire de même.

Gij

## SCENE XV.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

**O**N demande à voir Madame.  
Madame DE PRÉFANÉ.  
Qui ?

GUILLAUME.

Un Laquais, qui vient de la part de son Maître.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et quel est son Maître ?

GUILLAUME.

Il dit que c'est un beau Cavalier, dont le cœur est  
embarrassé de la beauté des attraits des yeux de  
Madame ; je ne sais, morgué ! comme il m'a fagoté  
tout cela,

Madame DE PRÉFANÉ,

Faites entrer.



SCENE XVI.

MADAME DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE.

MADAME DE PRÉFANÉ.

**C**'Est apparemment ce jeune homme qui me  
fit l'autre jour tant de mines à l'Opéra.

---

SCENE XVII.

MADAME DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE, MERLIN.

MADAME DE PRÉFANÉ.

**A**PPROCHEZ, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel!

MADAME DE PRÉFANÉ.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Ah! Madame, laissez-moi respirer; vos appas  
m'étouffent. Je ne m'étonne pas s'ils font extrava-

Gij

guer mon Maître, puisque moi, chétif mortel du premier aspect, ils m'ont pensé faire évanouir.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Comment, mon ami ! tu me trouves donc de ton goût ?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, si ma raison me laissoit aller la bride sur le cou, je crois, Dieu me le pardonne, que je serois capable de vous manquer de respect, & de vous faire une déclaration amoureuse. Cela mériteroit cent coups d'étrivières, je le fais ; mais j'aimerois mieux les souffrir que de me taire.

MADAME DE PRÉFANÉ.

J'admire comment l'Amour étend son empire jusques sur la moindre créature. Et quel est ton Maître, mon ami ?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE, *à part.*

Valere ! Qu'entends-je ?

MERLIN.

C'est le plus joli homme de France ; & vous allez avoir bien des rivaux, Madame.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Et d'où lui est venu cet amour pour moi ?

MERLIN.

Pour vous avoir vue une seule fois, Madame.

Vous vous promeniez aux Tuileries , où tout le monde s'assembloit autour de vous pour vous admirer ; il traversa la foule , & fut curieux d'admirer comme les autres : mais , hélas ! il fut bien payé de sa curiosité. Depuis ce moment , votre nom est tellement gravé dans son cœur , qu'il est devenu le refrain de tout ce qu'il dit ; il place partout sa charmante Madame de Préfané , il la compare à tout. Ce diamant brille comme Madame de Préfané ; ces tableaux ont le coloris de Madame de Préfané ; si Madame de Préfané étoit là ; si Madame de Préfané étoit ici ; hé ! Palefrenier , donne de l'avoine à Madame de Préfané ; dis-je , à mes chevaux.

## DORINETTE.

Voilà des distractions qui font bien de l'honneur à Madame !

MADAME DE PRÉFANÉ.

Elles marquent un cœur vraiment épris.



## SCENE XVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE, MERLIN,  
GUILLAUME.

GUILLAUME.

**M**ONSIEUR Valere demande Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Valere ? qu'il entre.

## SCENE XIX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

**E**T vite, Dorinette, de la poudre, du rouge,  
des mouches, & en quantité.

*(Elle se met des mouches, du rouge & de la  
poudre en confusion.)*

MERLIN, l'arrêtant.

Eh ! doucement, Madame ; ayez pitié de mon  
Maître : n'augmentez pas tant vos attraits. Sur-  
tout, ôtez cette grande mouche assassine qui le  
fera expirer à vos pieds.



S C E N E X X.

MADAME DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
VALERE, DORINETTE,  
MERLIN.

ISABELLE, *bas.*

AH! que vois-je, Dorinette? c'est le même dont je t'ai si souvent parlé.

DORINETTE, *bas à Isabelle.*

N'en témoignez rien; prenez pour vous tout ce qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témérité à moi, Madame, pour vous avoir vue une seule fois, d'oser vous aimer! Je fais plus, je me présente devant vous pour vous en faire l'aveu: mais, Madame, pardonnez cette hardiesse à l'excès de mon amour; il m'étoit impossible de vivre plus long-tems dans l'état cruel où vos regards m'ont réduit.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Une pareille déclaration ne m'est pas nouvelle; & c'est assez le style ordinaire de ceux que mes regards ont une fois blessés.

VALERE.

Ah! je me suis attendu aussi à avoir bien des

rivaux à combattre , & bien des difficultés à surmonter.

Madame DE PRÉFANÉ.

On tâchera de vous les applanir.

V A L E R E.

Quoi ! je pourrois espérer de posséder un jour une aussi charmante personne ? Merlin, que dis-tu de ses yeux ?

M E R L I N.

Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas ; ils m'en ont déjà donné pour mon compte.

V A L E R E.

Ce teint ?

M E R L I N.

C'est une peinture.

V A L E R E.

Ne trouves-tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre ?...

M E R L I N.

Que voulez-vous dire avec votre lustre ? elle en a plus de douze.

V A L E R E.

Vous ne me dites rien , adorable personne ?

Madame DE PRÉFANÉ , *soupirant*.

Hélas !

I S A B E L L E.

Je crois , Monsieur , que ma Tante est fort sensible à l'ardeur que vous lui témoignez , & qu'une personne de votre mérite...

DES XXIV HEURES. #55

MADAME DE PRÉFANÉ.

De quoi vous mêlez-vous ? Je vous trouve fort plaisante de venir ici interrompre mes soupirs.

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaisir d'expliquer à Monsieur vos sentimens.

MADAME DE PRÉFANÉ

Et qui vous les a dits ?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même ; & si Monsieur m'aimoit ...

MADAME DE PRÉFANÉ.

Taisez-vous.

MERLIN.

Madame a raison ; & ce n'est pas à une novice comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'amour. Passez de ce côté , & laissez-les seuls ; les amans aiment le tête-à-tête.

VALERE

Non , non ; je suis bien-aise que tout le monde soit témoin de mes transports amoureux.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Mais il me semble que vous regardez ma Niece avec bien de l'attention ; vous me dites les choses du monde les plus passionnées , & à peine vos regards tombent-ils sur moi.

MERLIN.

Ce sont ces distractions ordinaires , dont je vous parlois toute-à-l'heure , & dont votre présence devroit pourtant le guérir.

MADAME DE PRÉFANÉ.

L'absence de ma Niece l'en guérira mieux.  
( *à Isabelle.* ) Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh ! pour le coup , Madame , c'est ce que Monsieur ne souffrira pas ; il vaut mieux qu'il remette sa visite à une autre fois , que de déranger rien ici. ( *Bas , à Valere.* ) Croyez-moi , sortons.

MADAME DE PRÉFANÉ, *à Isabelle.*

Hé bien ! voulez-vous rentrer dans votre chambre ?

MERLIN.

Non , Madame ; mon Maître sait trop bien vivre. ( *Bas à Valere.* ) Madame Fricfrac nous attend.

VALERE.

Sortons , puisqu'il le faut ; une autrefois je prendrai mieux mon tems.

MADAME DE PRÉFANÉ.

Ah ! Valere , que faites vous ? demeurez.

MERLIN.

Non , Madame , il sortira : vos yeux ont assez versé de poison dans son cœur pour aujourd'hui ; pour peu que la dose fût augmentée , il en creveroit & moi aussi. Adieu , Madame.



## S C E N E X X I.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

**A** H ! impertinente ! c'est vous qui êtes cause de son éloignement.

ISABELLE.

u Moi, Madame ?

Madame DE PRÉFANÉ.

Je vous trouve bien hardie d'oser lever les yeux sur mes conquêtes. Oh ! vous retournerez dans le Couvent , & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame , pourquoi vous obstinez-vous tant à vouloir que je sois Religieuse , lorsque vous êtes dans le dessein de vous marier pour la seconde fois ?

Madame DE PRÉFANÉ.

C'est que je veux congédier le nombre des soupirans qui m'accablent , & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE.

Si c'est-là votre intention, Madame , un Couvent vous conviendrait mieux qu'à moi.

Madame DE PRÉFANÉ.

Vous êtes aujourd'hui bien raisonneuse.

DORINETTE.

C'est ce qu'il me semble.

## SCENE XXII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

**O**N demande si la vue de Madame est visible.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins ! tu veux dire de Paniers ?

GUILLAUME.

Eh ! paniers & mannequins, n'est-ce pas la même chose ?

Madame DE PRÉFANÉ.

Faites entrer.



SCENE XXIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE,  
DORINETTE, Madame FRICFRAC,  
VALERE ET MERLIN *cachés*  
*sous des paniers.*

Madame DE PRÉFANÉ.

**A** H ! ah ! que vois-je ? Ce n'est pas-là ma Marchande ordinaire.

Madame FRICFRAC.

Je n'ai pas cet honneur, Madame ; mais j'espère que, quand mes Paniers auront eu une fois l'avantage de vous servir, vous ne voudrez pas en user d'autres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui vous a envoyée ici ?

Madame FRICFRAC.

Une Comtesse de vos amies, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

La Comtesse de Pincemaille apparemment ? Ah ! c'est une connoisseuse en Paniers ; je lui suis bien obligée. Comment vous appelez-vous ?

Madame FRICFRAC.

La Veuve Fricfrac, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je me sers ordinairement de Madame Vertugadin ; mais, si vos Paniers me plaisent mieux que les siens, je vous préférerai à elle.

Madame FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux , Madame ? la Vertugadin se fournit chez moi : je suis la bonne faiseuse , au moins ; vous les aurez de la première main.

Madame DE PRÉFANÉ.

Voyons-les.

Madame FRICFRAC.

En voilà trois de la dernière mode , & à bon marché ; dix francs la pièce.

Madame DE PRÉFANÉ.

Dix francs la pièce ? je les prends tous trois. Passez dans mon cabinet , je vais vous compter de l'argent. Dorinette , venez m'aider à essayer un de ces Paniers.

Madame FRICFRAC.

Madame , je crois que celui-ci ira à merveille sous l'habit que vous avez.

Madame DE PRÉFANÉ.

Tandis que je vais l'essayer , Isabelle , voyez de ces deux celui qui vous ira le mieux : je ne veux rien acheter , que je ne vous en fasse part , comme vous voyez.





SCENE XXIV.

ISABELLE, VALERE ET MERLIN  
*cachés sous des Paniers.*

ISABELLE.

**A** H ! malheureuse Isabelle, où te vois-tu réduite ? Est-il possible que Valere ne trouvera pas le moyen de me tirer de l'esclavage où je suis ? Mais essayons un de ces Paniers, pour complaire à ma Tante.

*(Valere sort d'un des Paniers.)*

ISABELLE.

Ah Ciel !

VALERE.

Ne craignez rien, charmante Isabelle, & pardonnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre ; je viens vous enlever de votre prison.

ISABELLE.

Ah ! laissez-moi revenir de ma frayeur, avant que de vous parler.

VALERE.

Pourrez-vous consentir, Madame, que je vous délivre de la tyrannie où l'on vous fait languir depuis si long-tems ?

ISABELLE.

Ah ! ne faites point d'éclat dans cette maison.

VALERE.

Ce n'est pas mon dessein ; & je ne veux vous en faire sortir que par stratagème , pourvu que vous y consentiez.

ISABELLE.

A quoi ne consentirois-je pas , pour m'arracher à la cruelle persécution de ma Tante ? Mais la voici , cachez-vous au plus vite.

(*Valere rentre sous le Panier.*)

## SCENE XXV.

Madame DE PRÉFANÉ *avec un panier du dernier ridicule* , ISABELLE ,  
DORINETTE , Madame FRICFRAC ,  
VALERE ET MERLIN *cachés sous des Paniers.*

Madame DE PRÉFANÉ.

**H**é bien ! ma Niece , comment me trouvez-vous ?

ISABELLE.

Madame , je ne fais pas les modes .

Madame DE PRÉFANÉ.

Ce Panier me doit aller à merveille. Avez-vous essayé le vôtre ?

ISABELLE.

Non pas encore, Madame ; mais je crois que celui-ci (*montrant le Panier où est Valere.*) me conviendrait assez : il y aura pourtant quelque petite cérémonie à y faire auparavant.

Madame FRICFRAC.

Oh ! je comprends aisément ce qu'il y manque ; & j'aurai bientôt accommodé tout cela.

SCENE XXVI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANE ;  
ISABELLE, DORINETTE,  
Madame FRICFRAC, VALERE  
ET MERLIN *cachés sous des paniers.*

GUILLAUME.

**M**ORGUÉ ! je crois qu'il pleut ici des Paniers ; voilà encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

Ah ! tout est perdu.

Madame DE PRÉFANÉ.

C'est Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.



---

**SCENE XXVII.**

Madame DE PRÉFANÉ , ISABELLE ,  
DORINETTE, Madame FRICFRAC,  
VALERE ET MERLIN *cachés*  
*sous des paniers.*

DORINETTE.

**S**I Madame m'en vouloit croire , elle la ren-  
verroit pour être venue trop-tard.

Madame DE PRÉFANÉ.

La vue ne nous en coûtera rien.

---

**SCENE XXVIII.**

Madame DE PRÉFANÉ , ISABELLE ,  
DORINETTE, Madame FRICFRAC ,  
Madame VERTUGADIN ; VALERE ,  
MERLIN ET SOTTINOT *cachés*  
*sous des paniers.*

Madame VERTUGADIN.

**C**OMMENT donc, Madame ! j'apprends en arri-  
vant que vous m'avez changée !

**DES XXIV HEURES.** 163

**Madame DE PRÉFANÉ.**

J'en suis fâchée , Madame Vertugadin ; mais , après tout , vous êtes trop chère.

**Madame VERTUGADIN.**

La bonne marchandise ne se peut trop vendre , Madame. Est-ce-là un des Paniers de Madame Fricfrac ?

**Madame FRICFRAC.**

Oui ; qu'en voulez-vous dire ? cela ne va-t-il pas à merveille à Madame ?

**Madame VERTUGADIN.**

Oui ; Madame a de l'air d'une porteuſe d'eau ; j'en prends la compagnie à témoin.

**DORINETTE.**

Elle a plutôt de l'air d'une Dame Gigogne ; mais c'est la grande mode à préſent.

**Madame DE PRÉFANÉ.**

Et toi , Guillaume , qu'en diſ-tu ?

**GUILLAUME.**

Hé ! mais je trouve cela fort bien , excepté que Madame reſſemble comme cela à un pain-de-sucre.

**Madame VERTUGADIN.**

Madame , eſſayez un des miens , je vous prie.

**Madame DE PRÉFANÉ.**

Où ſont-ils ?

**Madame VERTUGADIN.**

Les voilà rangés ſur la droite : regardez ; d'un ſeul coup-d'œil vous en voyez la différence.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils me paroissent assez galamment faits ; mais vous ne savez pas que Madame me donne les siens à dix francs piece.

Madame VERTUGADIN.

Ah ! s'il ne tient qu'à cela , je vous les donnerai au même prix ; je suis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE.

Oh ! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac que les vôtres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! accommodez-vous.

Madame FRICFRAC.

Tandis que Madame va essayer ceux de Madame Vertugadin , passez dans cette autre chambre , je vais vous essayer les miens.

( Madame Fricfrac sort avec Isabelle , & emporte le Panier où est Valere , & un autre où il n'y a rien. )



SCENE XXIX.

SOTTINOT, MERLIN, *chacun*  
*sous un panier.*

SOTTINOT, *sortant la tête de son Panier.*

**Q**UELLE fantaisie à Isabelle de choisir plutôt les Paniers de cette autre Marchande, que ceux de Madame Vertugadin ! Je crains bien de m'être embarqué ici mal à propos.

MERLIN, *sortant la tête de son Panier.*

Bon soir, Camarade Panier

SOTTINOT.

Ah ! que vois-je ? je suis trahi.

MERLIN.

Vous êtes bien impertinent, Monsieur le mannequin, d'aller sur nos brisées !

SOTTINOT.

Comment donc ! sur vos brisées ! C'est moi qui ai trouvé cette invention, & vous me l'avez dérobée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur l'Avocat, vous êtes pris pour dupe ; & dans ce moment, Valere, mon Maître, enlève Isabelle.

SOTTINOT.

Hé! morbleu, cela ne fera pas; & j'aime mieux que tout soit découvert, que de souffrir qu'on m'enleve ma Maitresse à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire est déjà faite.

SOTTINOT.

Ah! traître, il faut que je m'en venge sur toi.

MERLIN.

Doucement, Monsieur l'Avocat; avec moi vous perdrez votre cause.

( Ils se battent. )

SOTTINOT.

Ah! morbleu; mon rabat est déchiré.



SCENE



---

SCENE XXX.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,  
Madame VERTUGADIN, SOTTINOT,  
MERLIN.

• Madame DE PRÉFANÉ.

**M**ISÉRICORDE! qu'est-ce que c'est que tout ceci?

DORINETTE.

Ce sont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont pris querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Madame DE PRÉFANÉ.

Au secours, au secours! Guillaume, Guillaume!



## SCENE XXXI.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,  
Madame VERTUGADIN,  
GUILLAUME, SOTTINOT,  
MERLIN.

GUILLAUME.

**C**OMMENT, morgué ! voilà deux Paniers qui se battent ici , tandis que les deux autres de là-bas se caressent , & s'en vont gais comme des pinsons.

Madame DE PRÉFANÉ.

Que veux-tu dire ?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Marchande remportoit , n'ont pas plutôt été hors de la porte , qu'ils se sont mis à courir comme tous les diables ; ils sont montés dans un Carrosse qui les attendoit ; & puis , fouette , Cocher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah ! malheureux ! ce sera ma Niece qu'on aura enlevée ; ne te l'avois-je pas consignée ?

GUILLAUME.

Oui ; mais vous ne m'aviez pas consigné des paniers.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allons , un Commissaire. ( Guillaume sort.)

## SCENE XXXII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,  
Madame VERTUGADIN,  
SOTTINOT, MERLIN.

MERLIN.

**N**E vous alarmez point, Madame : Valere, mon Maître, est un galant homme, il en usera bien avec vous, & vous laissera jouir en paix des biens d'Isabelle.

SOTTINOT.

Madame, si vous voulez, j'entreprendrai cette affaire, & la poursuivrai en mon nom.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai que faire de vos poursuites dans le tems que je connois que vous étiez ici pour le même dessein. Je vois que mon plus court est de gagner l'amitié de ce Valere ; j'aime mieux lui donner ma Niece que de plaider.

DORINETTE.

Ma foi, Madame ne sauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monsieur l'Avocat, vous voilà sot comme un panier.

SOTTINOT.

Cela est vrai.

H ij

---

**SCENE XXXIII & dernière.**

**GUILLAUME , Madame DE  
PRÉFANÉ, DORINETTE ,**

**GUILLAUME.**

**V**OILA des Menétriers qui viennent pour com-  
mencer le Concert de Madame.

**Madame DE PRÉFANÉ.**

Qu'ils entrent , & qu'ils commencent au plutôt.  
La Musique pourra seule dissiper le chagrin que m'a  
donné ce coup, dont je suis encore toute étourdie.

( On entend un assemblage d'instrumens concertés  
ridiculement. )



---

**DIVERTISSEMENT.****DEUX MARCHANDES DE MODES****CHANTENT ENSEMBLE.**

**I**l faut qu'à la mode  
Chacun s'accommode;  
Le fou l'introduit,  
Le sage la suit.

**I. MARCHANDE.**

Le Vertugadin, ridicule  
Dans nos jeunes ans,  
Se porte à présent sans scrupule,  
Comme au bon vieux tems.

**ENSEMBLE.**

Il faut qu'à la mode  
Chacun s'accommode;  
Le fou l'introduit,  
Le sage la suit.

**II. MARCHANDE.**

Parures antiques,  
Qui de nos critiques  
Sentites les traits,  
Vous pourrez désormais  
Encor dans nos boutiques  
Etaler vos attraits.

Hijj

## ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode, &c.

## I. MARCHANDE.

Tous les affiquets

Et Colifichets

Qu'aujourd'hui l'on admire

A la Foire , au Palais ,

Dans deux jours feront rire ,

Et de la satire

Seront les objets.

## ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode, &c.



## VAUDEVILLE.

N<sup>o</sup>. I I.

**J**E ne ferai point d'autre Amant ,  
Que Tircis n'ait d'autre Maitresse ;  
Mais je suivrai son changement ,  
S'il trahit jamais ma tendresse.  
Qu'il en aime deux à la fois ,  
Je ne ferai pas incommode ;  
Pour un amant j'en prendrai trois ;  
Il faut suivre la mode.

Iris, coëffée en chien barbet ,  
Cessera bientôt de me plaire ;  
Quand elle met son Bagnolet ,  
Elle ressemble à sa grand'mere.  
Lorsqu'en Amant sensé je veux  
Blâmer cette étrange methode ,  
Elle répond , faisant des nœuds .  
Il faut suivre la mode.

Depuis un tems le Magistrat  
Met , d'une galante maniere ,  
En pretintaille son rabat ,  
Son castor à la cavaliere.

Nos Juges, jusques aux barbons,  
Ne veulent point sentir le Code ;  
Et nous disent, pour leurs raisons :  
Il faut suivre la mode.

La vieille Aminte, au teint usé,  
A fait récrépir son visage ;  
A l'ombre d'un tignon frisé,  
Elle croit nous cacher son âge.  
Cette folle, avec son Panier,  
A l'air du Colosse de Rhode ;  
Et dit, pour se justifier :  
Il faut suivre la mode.

Autrefois, de ses blonds cheveux  
Célimene faisoit parure ;  
Mais, à présent, elle est bien mieux,  
Ayant mis bas sa chevelure.  
De cent mille brimborions  
Sa tête aujourd'hui s'accommode ;  
Peut-on se passer de pompons ?  
Il faut suivre la mode.

#### GUILLAUME.

De Manant, me voilà Portier ;  
Si de même toujours j'avance,  
Je serai bientôt Financier :  
Morgué, que je ferai bombance !



Au fond d'un biau Carrosse assis,  
Je ferai comme une Pagode ;  
J'oublierai mes meilleurs amis :  
Il faut suivre la mode.

Un Procureur , notre voisin ,  
Jaloux de sa femme à la rage ,  
Se voyoit sans bois & sans vin ,  
Et tout manquoit dans son ménage.  
A la fin , réduit aux abois ,  
Il s'est rendu mari commode ;  
Il a du vin , il a du bois ;  
Il faut fuivre la mode.



---

**SECONDE ENTRÉE.****THALIE,****Mademoiselle PREVOST.**

---

**TROISIEME ENTRÉE.**

*Des PETITS-MAÎTRES & des CLERCS DE  
PROCUREURS sifflent THALIE & la contraignent  
d'abandonner la Scène.*



QUATRIEME ENTRÉE.

*Les SIFFLEURS se réjouissent d'avoir troublé le Spectacle.*

PETITS-MAISTRES,

Les Sieurs MARCEL, LAVAL & DUPRÉ.

CLERCS DE PROCUREURS,

Les Sieurs DUMOULIN l'aîné, MION, DUMIRAIL.

---

CINQUIEME ENTRÉE.

*Les SIFFLEURS sont chassés par les SAILLIES  
HEUREUSES & les FOLIES AGRÉABLES,  
qui ramènent THALIE sur la Scène.*

FOLIES AGRÉABLES,

Mesdemoiselles DUVAL, DE REY, LA FERRIERE,  
DE LASTRE, TIBERT & ROLAND.



---

QUATRIEME PARTIE.  
LA SOIRÉE.  
LA MUSE ITALIENNE.

Le Sieur THEVENART.

**J**E vous amene ici la Troupe Italienne ;  
Elle veut , à son tour ,  
Paroître sur la Scene  
Dans ce charmant séjour.  
Muse Françoisse , sans ombrage ,  
Souffrez-moi , dans ce jour ,  
Parler votre langage ;  
Et que chacun de nous partage  
La gloire d'amuser une si belle Cour.  
On aime en tout le changement.  
Aux chagrins le mélange  
Apporte du soulagement :  
Et le plaisir devient tourment.  
A qui jamais n'en change.

---

*Les Comédiens Italiens représentent une petite Comédie  
Françoisse , qui a pour titre : LES BROUILLERIES OU LE  
RENDEZ-VOUS. NOCTURNE , dont l'action commence à  
l'entrée de la nuit.*

LES  
**BROUILLERIES**  
OU  
LE RENDEZ-VOUS  
NOCTURNE,  
COMÉDIE.

---

## A C T E U R S.

**P**ANTALON, *Oncle de Lélïo.*

**LÉLIO**, *Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.*

**COURTAUDIN**, *Père de Silvia.*

**SILVIA**, *Fille de Courtaudin.*

**SPINETTE**, *Suivante de Silvia.*

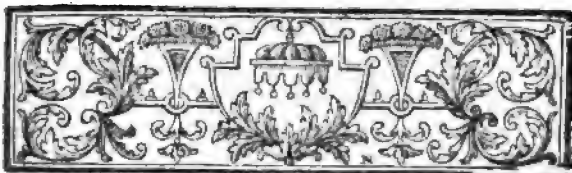
**ARLEQUIN**, *Valet de Lélïo.*

**SCAPIN**, *autre Valet de Lélïo.*

**TRIVELIN**, *Valet de Pantalon.*

**JASMIN**, *Laquais de Courtaudin.*





LES  
*BROUILLERIES,*  
ou  
LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE:  
*COMÉDIE.*

---

SCENE PREMIERE.  
ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

**J**E viens d'entendre sonner six heures, & l'on ne voit déjà plus goutte. Pantalón, notre Maître, fera bientôt ici pour conclure le mariage de son Neveu Lélío avec Silvia, fille de Monsieur Courtaudin le Greffier: si ce mariage se fait, le maraud de Scapin, qui a conduit cette intrigue, va épouser en même tems Spinette que nous aimons, & nous

allons la perdre pour jamais : il faut , mon cher Arlequin , empêcher cela. Voyons qui réussira le mieux de nous deux : travaillons , chacun de notre côté , à rompre le mariage de Lélïo , pour rompre celui de Scapin ; & , quand nous ne serons plus que nous deux à disputer Spinette , nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entreprends déjà de brouiller Pantalon & Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN.

Et moi , Lélïo & Silvia.

TRIVELIN.

Va donc employer tous les moyens d'y réussir.

## SCENE II.

TRIVELIN, *seul.*

**V**Oici déjà Pantalon ; commençons.





SCENE III.

PANTALON, TRIVELIN;  
UN LAQUAIS, *portant un flambeau.*

PANTALON.

**H**É bien ! Trivelin , as-tu vu Monsieur Courtaudin ?

TRIVELIN.

Non , Monsieur.

PANTALON.

Comment ! tu ne l'as pas encore préparé à ma venue ?

TRIVELIN.

Non ; & je vous attends ici , pour vous préparer à votre sortie.

PANTALON.

Que veux-tu dire ?

TRIVELIN.

Que Monsieur Courtaudin veut vous duper , & qu'il n'est pas si riche que vous pensez.

PANTALON.

Comment donc ! & tous ses parens dont il a hérité depuis peu ?

TRIVELIN.

Tous ses parens sont morts fort gueux.

TRIVELIN *soupire.*

Ouf.

SPINETTE.

Quoi ! tu soupirez encore ? je vais te planter là.

TRIVELIN.

Ce n'est pas mon amour qui me fait soupirer à présent ; c'est celui de Léo.

SPINETTE.

Comment ?

TRIVELIN.

Pantalon , son Oncle , ne veut plus qu'il épouse Silvia ; & il vient de lui défendre de jamais mettre le pied ici.

SPINETTE.

Et pourquoi ?

TRIVELIN.

Parce qu'il a fait réflexion que tout le monde se moqueroit de lui , s'il souffroit que son Neveu épousât la fille d'un Greffier.

SPINETTE.

Peste soit du vieux fou ! Voilà une réflexion bien impertinente.

TRIVELIN..

Quoi qu'il en soit, Léo ne verra plus Silvia ; & par conséquent , Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE.

Ah ! Silvia en mourra de déplaisir.

TRIVELIN.

Et je crois Léo déjà mort.

SPINETTE.

Pour moi, j'en ai le cœur si ferré, qu'à peine puis-je respirer.

TRIVELIN.

Et moi j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE.

Ah ! je n'en puis plus.

TRIVELIN.

Allons, courage, ma chère Spinette ; tâche de t'évanouir, cela te soulagera.

SPINETTE.

Cette pauvre enfant, qui s'attendoit à se voir unie à la seule personne qu'elle ait aimée jusqu'à présent !

TRIVELIN.

Ce malheureux Amant, qui va perdre pour jamais une Maîtresse si chérie ! Hier encore, si tu t'en souviens, il lui prenoit les mains, & les baisoit si tendrement.

( *Il baise les mains de Spinette.* )

SPINETTE.

Hélas !

TRIVELIN, *se jetant à ses genoux.*

Il se jettoit à ses genoux, & les embrassoit avec tant d'ardeur.

SPINETTE, *s'attendrissant.*

Ah ! cela me fend le cœur.

TRIVELIN, *se relevant.*

Puis se relevant avec transport, & marquant

dans son geste plus d'amour que de retenue , il ne se connoissoit plus , & sa témérité ....

( Il veut l'embrasser. )

SPINETTE.

Lui attirâ un soufflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon histoire.

SPINETTE.

Mets-le en apostille.

TRIVELIN.

Ah ! cruelle !

## SCENE VI.

M. COURTAUDIN, SILVIA;  
SPINETTE, TRIVELIN,  
JASMIN avec un flambeau à la main,  
*qu'il met sur une table ou sur un guéridon.*

SPINETTE.

**T**AIS-TOI, & apprends à mon Maître toutes ces belles nouvelles.

M. COURTAUDIN.

Ah ! te voilà , Trivelin ? Hé bien ! le bon-homme Pantalon se rendra-t-il ici pour souper , comme il me l'a promis ?

TRIVELIN.

Ah! Monsieur Courtaudin , depuis un moment le bon-homme Pantalon est devenu le plus méchant diable qu'on puisse trouver parmi tous les bons-hommes.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SPINETTE.

Cela veut dire que ce vieux fou a changé de sentiment, sur les réflexions qu'il a faites que son Neveu seroit déshonoré d'épouser la fille d'un Greffier.

M. COURTAUDIN.

Comment , morbleu ! je le veux voir l'épée à la main.

TRIVELIN *rit.*

Ah , ah , ah. Un Greffier l'épée à la main !

M. COURTAUDIN.

Vous êtes bien impertinent de rire , mon ami ; savez-vous que je suis au poil & à la plume ? Mépriser un Greffier ! Je suis dans une telle colère , que je ne me connois pas.

SILVIA.

Mon Pere , ne vous fâchez point ; Lélío ne peut pas mais de l'extravagance de son Oncle.

M. COURTAUDIN.

Je me moque de cela ; & je ne veux de ma vie entendre parler ni de l'un ni de l'autre , que pour m'en venger. Je vais , de ce pas , contremander la Fête & le Bal que j'avois fait préparer pour ce soir, & renvoyer le Notaire.

## SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE,  
TRIVELIN.

SILVIA.

**A**H ! mon cher Trivelin , cours , je te prie ,  
dire à Lélío que , pour tant de difficultés , il ne  
se rebute pas ; qu'il soit toujours sûr de mon cœur ; &  
que , bien loin d'obéir à son Oncle , il vienne tout-  
à-l'heure me parler ; entends-tu ?

TRIVELIN.

Oui , Mademoiselle. ( *à part.* ) Allons bien plutôt  
instruire Arlequin de ce que j'ai déjà fait , & l'ame-  
ner ici jouer son rôle à son tour.



SCENE

## SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

**A** H! je suis au désespoir!

SPINETTE.

Je ne suis pas moins désespérée que vous ; car, si vous n'épousez point Lelio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA.

Quel contretems!

SPINETTE.

Oh ! il faut absolument que le Diable s'en mêle.

SILVIA.

Mais crois-tu que Lelio obéisse tranquillement à son Oncle ?

SPINETTE.

Hélas ! que fait-on ? Il a tant de ménagemens à garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA.

Quoi ! je ne le reverrois plus ?

SPINETTE.

J'en tremble.



## SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN,  
ARLEQUIN.

SPINETTE.

**M**AIS nous allons savoir à quoi nous en tenir ;  
voici Trivelin de retour , & même Arlequin.

SILVIA.

Hé bien , Trivelin ?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lelio , & l'ai voulu amener  
ici , comme vous le souhaitez.

SILVIA.

Hé bien ?

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entends-je ?

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons ?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes grâces de  
son Oncle , pour vos beaux yeux ; qu'il trouveroit  
assez d'autres femmes , sans vous ; & que vous n'a-  
viez qu'à prendre votre parti , comme il alloit  
prendre le sien.



SILVIA.

O Ciel ! est-il possible ?

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'est bien pis. Non content d'approuver son Maître : va, Arlequin, m'a-t-il dit ; je t'abandonne cette guenon de Spinette , fais-en comme des choux de ton jardin ; je te cède tous les droits que j'avois sur elle.

SPINETTE.

Ah ! le double chien ! allons, Madame , soutenons l'honneur de notre sexe , & méprisons qui nous méprise. Je ne songe déjà plus à Scapin.

TRIVELIN.

C'est bien dit cela.

SILVIA.

Ah ! Spinette , il me faudra plus de tems pour oublier Léo. Rentrons dans ma chambre , que j'y pleure en liberté la perte d'un Amant si chéri.



## SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *riant.*

**A**H, ah, ah. Tout cela est drôle. Ma foi, c'est un plaisir de mentir, quand on a affaire à des personnes aussi crédules.

## SCENE XI.

LÉLIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

**M**AIS voici Lélios ; je te laisse avec lui : emploie tout pour l'empêcher de se justifier sur ce que nous venons de dire à Silvia ; s'il lui parle ; tout est perdu.

ARLEQUIN, *bas.*

Laisse-moi faire.



SCENE XII.  
LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, *d part.*

**M**ON Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia ; mais cette défense m'a donné des aîles pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'est vous , Monsieur : que venez-vous donc chercher dans cette maison ?

LÉLIO.

J'y viens assurer Silvia que , malgré les ordres de mon Oncle , je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raison qu'il avoit de vous défendre de la voir ?

LÉLIO.

Non ; il ne m'a point voulu donner d'explication là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LÉLIO.

Bon ! quel conte ! Je devois l'épouser ce soir.

ARLEQUIN.

Il n'importe ; moi qui vous parle , j'ai vu.

I iij

L É L I O.

Et qu'as-tu vu ?

ARLEQUIN , *lui montrant la porte de la  
chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore ; une espee de Petit-Maitre  
dont est-elle amoureuse à la folie ; ne le voyez-vous  
pas ?

L É L I O.

Où ?

ARLEQUIN.

Et là , à l'entrée de la porte de sa chambre.

L É L I O.

Moi ? non , je ne vois rien.

ARLEQUIN.

Vous avez donc la berlue. Il y a un quart-d'heure  
qu'il fait le pied de grue , en attendant que le pere  
rentre dans son cabinet.

L É L I O.

Parbleu ! je ne vois rien ; & je ne saurois croire  
ce que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre , je vais entrer dans la  
chambre pour l'obliger à se retirer.



SCENE XIII.

LÉLIO, *seul.*

**J**E ne puis croire ce qu'il vient de me dire.

---

SCENE XIV.

ARLEQUIN, LÉLIO.

( *Arlequin paroît , vêtu en Petit-Maitre d'un côté, & en Arlequin de l'autre ; de sorte que Lélio ne le voit que du côté où il paroît en Petit-Maitre ; il traverse ainsi le Théâtre.* )

LÉLIO.

**M**ais que vois-je ? Il n'est que trop vrai.



## SCENE XV.

LÉLIO, *seul.*

**A** H! perfide Silvia! O Ciel! Qui l'auroit jamais pu croire?

## SCENE XVI.

LÉLIO, ARLEQUIN *revenant en Arlequin.*

ARLEQUIN.

**H** É bien, Monsieur, l'avez-vous vu?

LÉLIO.

Hélas! que trop pour mon malheur. Mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Hé! tenez; le voilà qui vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LÉLIO.

Par où donc? je ne l'ai point vu.

ARLEQUIN.

C'est que vous songiez à autre chose.

LÉLIO.

Je voudrois bien entendre leurs conversations.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire ; je vais tâcher d'attirer Silvia ici ; il ne manquera pas de la suivre , & vous pourrez contenter votre curiosité. Mais cachez-vous bien.

LÉLIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Et, sur-tout, ne faites point d'éclat, en cas que quelque chose vous chagrine.

LÉLIO.

Je n'ai garde ; Silvia est chez elle , & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de son Pere.

---

## SCENE XVII.

LÉLIO, *seul.*

**N**ON, ingrate Silvia ; quelques sujets que vous me donniez de me plaindre , je n'en ferai retomber la vengeance que sur moi.



## SCENE XVIII.

LÉLIO, SILVIA, ARLEQUIN.

( *Arlequin est au milieu du Théâtre , habillé en Arlequin du côté de Silvia , & en Petit-Maître du côté de Lélío.* )

LÉLIO, *à part.*

**M**AS voici la perfide, & mon rival avec elle.

SILVIA.

Oui, voilà qui est fini : mon parti est pris, & je ne songe plus à Lélío.

LÉLIO, *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'assure que je veux le haïr, autant que je l'ai aimé.

LÉLIO, *à part.*

*Je t'assure !* Qu'entends-je ? Elle tutoie mon rival : hélas ! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA.

Tiens, voilà la bague que Lélío me donna hier ; je ne veux rien avoir qui vienne de lui.



L É L I O , *d part.*

Quoi ! lui donner ma bague ! ah ! c'en est trop.

S I L V I A.

Voilà aussi routes ses lettres.

L É L I O , *d part*

Sacrifier mes lettres à mon rival ! ah ! ce coup est assommant.

S I L V I A.

Tu ne donteras plus, après cela, que je ne sois entièrement guérie de Lelio.

L É L I O , *d part.*

Il faut absolument que cet homme soit un sot, il ne lui répond rien. Mais la plupart des femmes ne regardent point aujourd'hui les hommes du côté de l'esprit.

S I L V I A.

Adieu, va-t'en. Si mon Père te trouvoit ici, il pourroit soupçonner quelque chose qui ne seroit pas à mon honneur.



## SCENE XIX.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

**A**H! c'en est trop; ma colere ne peut plus se contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

*(Lélio met l'épée à la main, & poursuit Arlequin, le voyant toujours vêtu en Petit-Maitre : Arlequin se retourne promptement, montrant à Lélio l'habit d'Arlequin.)*

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, que faites-vous?

LÉLIO.

Laisse-moi.

ARLEQUIN.

Ce n'est point là ce que vous aviez promis.

LÉLIO.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN.

Ah! ma foi, courez après.



SCENE XX.

ARLEQUIN, *seul.*

**L'**AMOUR & la jalousie donnent bien de l'esprit.

---

SCENE XXI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à part.*

**M**ais voici Scapin ; il faut aussi lui donner son reste.

SCAPIN.

Quel diable de tintamarre est-ce que tout ceci ?  
Je viens de rencontrer Lélío qui court comme  
un fou l'épée à la main, & personne ne fuit devant  
lui.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

Il fuit ? il fuit donc devant son ombre, car  
personne ne le poursuit.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait  
fuir les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel est-il ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'est un joli homme ; mais il n'en est pas moins méchant.

SCAPIN

Et où est-il ?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & il assomme tous ceux qui se présentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi , qui n'en veux qu'à Spinette ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'est bien pis ; il est encore plus jaloux de Spinette , que de Silvia ; il ne veut pas qu'elle parle à personne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ses raisons ?

ARLEQUIN.

Il ne parle point ; il ne répond qu'à coups de bâton.

SCAPIN.

Oh ! pour moi , il faut pourtant que je parle à Spinette ; elle m'a donné un rendez-vous pour ce soir dans cette salle

ARLEQUIN.

Dans cette salle ?

SCAPIN.

Dans cette salle même ; & le signal pour la faire descendre , c'est que je tousserai trois fois.

DES XXIV HEURES.

207

ARLEQUIN, *d part.*

Je suis bien-aïse de savoir cela... (*d Scapin.*)  
Crois-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

A cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

Oh ! je me moque de cela.

(*Arlequin suit Scapin & passe promptement devant lui , se montrant en Petit-Maitre , & le frappe : il fait plusieurs lazzi , se retournant tantôt en Petit-Maitre , & tantôt en Arlequin ; frappant tantôt Scapin , & tantôt faisant semblant de se mettre entre deux.*)

SCAPIN.

Haie, haie !

ARLEQUIN.

Hé bien ! je t'en avois averti : tu ne m'as pas voulu croire. Prends garde , le voilà qui revient à la charge. Hé ! Monsieur , épargnez ce malheureux.

SCAPIN.

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haie, haie , haie !

ARLEQUIN.

Tu vois bien qu'il n'entend point raison.

SCAPIN.

Mais , Monsieur... à l'aide , à l'aide ; au secours.  
(*Il se sauve.*)

## SCENE XXII.

ARLEQUIN, TRIVELIN *un  
manteau sur le nez.*

TRIVELIN.

**E**ST-CE là comme tu congédies ton monde ?

ARLEQUIN.

Tu vois. Mais que veux-tu faire de ce manteau ?

TRIVELIN.

Je l'avois pris pour jouer un tour à Scapin ; mais ,  
puisque tu l'as si bien éconduit , je crois que je n'en  
aurai pas besoin.

ARLEQUIN, *rit.*

Ah , ah , ah. Je vais bien te faire rire.

TRIVELIN, *rit.*

Ah , ah , ah.

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc ?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé ! tu ne sais pas encore ce que c'est.

TRIVELIN.

Il n'importe ; j'en ris d'avance , pour n'en être  
pas la dupe.

ARLEQUIN.

Comment ?

TRIVELIN.

C'est que j'y suis tous les jours attrapé. Mille gens viennent vous dire ; je vais bien vous faire rire , & souvent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

Oh ! je te tiendrai parole. Apprends que Spinette avoit donné un rendez-vous pour ce soir à Scapin.

TRIVELIN.

Hé bien ! par exemple , cela ne me fait point rire du tout. Et où étoit ce rendez-vous ? Pour quelle heure ?

ARLEQUIN.

Pour huit heures , & dans cette Salle ; il devoit tousser trois fois , pour signal.

TRIVELIN,

Il n'est pas encore huit heures. Ah ! qu'il me vienne une bonne idée pour lui jouer d'un tour !

ARLEQUIN.

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVELIN.

Quelle est-elle ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi , non plus.

TRIVELIN.

Hé bien ! garde ton secret , je garderai le mien ;  
aussi-bien , maintenant que Lélío & Scapin sont  
bannis de cette maison , nous devons travailler ,  
chacun pour notre compte , auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'est bien dit , & je romps dès à présent la société.  
Adieu.

## SCENE XXIII.

TRIVELIN, *seul*.

**A** H ! trop heureux Trivelin ! un de tes rivaux  
a servi à te délivrer de l'autre , & tes affaires ne  
sauroient mieux aller. Je vais me trouver au rendez-  
vous à la place de Scapin , & peut-être....





SCENE XXIV.

PANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN , *bas.*

**M**AIS que vient faire ici Pantalon à l'heure qu'il est ? que le diable l'emporte ! il me va faire manquer mon coup.

PANTALON , *à part.*

Je viens voir si mon Neveu , malgré ma défense.,

*(haut.)*

'Ah ! c'est toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN.

'Ah ! Monsieur , vous venez bien mal-à-propos.

PANTALON.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

Scapin a rendez-vous ici avec Spinette ; apparemment pour renouer l'intelligence de Lelio avec Silvia , que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

Ce coquin !

TRIVELIN.

Et je voulois dans l'obscurité tromper Spinette , en déguisant ma voix & passant pour Scapin.

PANTALON.

Hé bien ! je ne suis point ici de trop , & je serai

ravi d'entendre votre conversation : j'aime les intrigues amoureuses, cela me rappelle mon jeune âge.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, vous allez tout gâter ; vous ne pourrez vous empêcher de tousser ou de cracher.

PANTALON.

Ne crains rien.

TRIVELIN, *lui donnant son manteau.*

Puisque vous le voulez, Monsieur, ayez donc la bonté de me garder cela.

PANTALON.

Comment ! est-ce que tu me prends ici pour un homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN.

Bon ! il s'agit bien maintenant de cette délicatesse ; personne ne vous verra, je vais éteindre la lumière.

PANTALON.

Parbleu ! je joue ici un plaisant personnage !

TRIVELIN.

Nous ne sommes pas loin de l'heure du rendez-vous, & je me souviens du signal. Toussons trois fois. Hem, hem, hem.



## SCENE XXV.

ARLEQUIN *en femme*, TRIVELIN,  
PANTALON.

ARLEQUIN, *à part.*

**J**E doute que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour attraper Scapin. Je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN.

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN, *contrefaisant la voix de Spinette.*

Est-ce toi, mon cher Scapin ?

TRIVELIN, *contrefaisant la voix de Scapin.*

Est-ce toi, mon adorable Spinette ?

ARLEQUIN.

Hélas ! oui, c'est moi-même, que la pudeur & la crainte ont enrouée d'une manière qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN.

Pour moi je déguise ma voix du mieux qu'il m'est possible, pour n'être point reconnu. Que dis-tu de ce maraud de Trivelin ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'est un coquin à pendre.

PANTALON, *riant.*

Ah, ah, ah.

TRIVELIN, *à part.*

Ah! la masque! (*Haut.*) Et Arlequin, c'est un gourmand, un poltron.

ARLEQUIN.

Cela est vrai : il est pourtant assez joli homme d'ailleurs ; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN.

Mais est-il bien vrai que tu m'aimes tant que tu dis ?

ARLEQUIN.

A la rage, à la fureur, ou le Diable m'emporte.

TRIVELIN.

Oserois-je, ma chère Spinette, prendre un baiser sur ta belle bouche ?

ARLEQUIN.

Ah ! tu fais bien, mon cher Scapin, que tous mes attraits sont à ton service.

TRIVELIN, *à part.*

Ah l'effrontée ! mais profitons de son erreur. (*Il embrasse Arlequin.*) Que Diable veut dire cela ? Spinette sent le fromage !

ARLEQUIN.

C'est que j'en ai mangé. Oh ! pour cela, je me munis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en bonne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur est agréable !

DES XXIV HEURES. 215

ARLEQUIN.

Et je bois toujours un demi-fétier d'eau-de-vie ; sans cela , je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur.

TRIVELIN.

Je ne savois pas que Spinette bût de l'eau-de-vie , & mangeât du fromage.

ARLEQUIN.

C'est ce frippon d'Arlequin qui m'a mise dans ce goût-là.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

ARLEQUIN

Qu'as-tu donc , mon fils ? Est-ce que ton bonheur t'endort ? Il faut que je te réveille par mes caresses ; & que , par mille petits soufflets....

TRIVELIN.

La peste ! ses caresses sont diablement rudes !

ARLEQUIN.

Il faut que je morde cette oreille appétissante.

TRIVELIN.

Ah ! j'ai l'oreille emportée. Ce n'est pas absolument là Spinette , fuyons.

ARLEQUIN.

Non , s'il vous plaît ; vous ne vous en irez pas , & l'on ne met pas ainsi l'honneur d'une fille en frais , pour se moquer d'elle.



## SCENE XXVI.

M. COURTAUDIN, SILVIA,  
SPINETTE, ARLEQUIN *en femme*,  
TRIVELIN, PANTALON, UN  
LAQUAIS *portant de la lumière*.

TRIVELIN.

AH ! j'enrage ; voilà de la lumière.

ARLEQUIN.

Au secours , au voleur , au suborneur.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans  
ma maison ?

TRIVELIN.

Que vois-je ? c'est Arlequin !

ARLEQUIN.

Hé quoi ! c'est Trivelin !

M. COURTAUDIN.

Arlequin en femme ; Trivelin tout effrayé ; qu'est-  
ce que cela signifie.

TRIVELIN.

C'est que nous avons fait tous les deux un qui-  
pro-quo.

M.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce encore que cette figure hétéroclite que je vois là-derrière ?

TRIVELIN.

C'est mon porte-manteau.

M. COURTAUDIN.

Comment ! c'est Pantalon ! Vous êtes bien hardi, Monsieur , de venir chez moi , vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers !

PANTALON.

Qui vous a dit cela ?

M. COURTAUDIN.

C'est Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous méprise point , Monsieur ; & je n'ai rompu le mariage , que parce que j'ai appris que tous vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

M. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela ?

PANTALON.

C'est Trivelin.



---

**SCENE XXVII & dernière.**

PANTALON, M. COURTAUDIN,  
SILVIA, SPINETTE, LÉLIO,  
SCAPIN, ARLEQUIN *en femme*,  
TRIVELIN.

LÉLIO.

**J**E reviens ici , pour savoir si mon rival ....  
Mais que vois-je ?

SILVIA.

Vous avez bonne grace , Monsieur , de nous  
venir encore braver , après tous les discours mé-  
prisans que vous avez tenus de moi !

LÉLIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

C'est Trivelin.

LÉLIO.

Il est vrai qu'en apprenant que j'avois un ri-  
val...

SILVIA.

Qui vous a dit cela ?

LÉLIO.

C'est Arlequin.



SPINETTE, à Scapin.

Et toi , traître , comment justifieras-tu ton procédé avec moi , & le mépris que tu as fait de mon amour ?

SCAPIN.

Qui t'a dit cela ?

SPINETTE.

C'est Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est Trivelin , c'est Arlequin ; vous verrez que nous aurons tout fait.

LÉLIO.

Quoi ! n'avez-vous pas sacrifié mes lettres à mon rival ?

SILVIA.

Moi ! je ne les ai données qu'à Arlequin , avec votre diamant , pour vous les rendre.

LÉLIO.

Je commence à m'apercevoir que vous êtes deux fourbes fieffés.

TRIVELIN.

Cela est vrai ; nous ne vous avons dit à tous que des faussetés.

SILVIA.

Ah ! malheureux , pourquoi nous désespérer de la sorte ?

TRIVELIN.

Pour troubler le bonheur de Scapin , & empêcher qu'il n'épousât Spinette que nous aimons tous deux.

LÉLIO.

Marauds, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON.

Monsieur, je suis fâché.....

M. COURTAUDIN.

Monsieur, je suis au désespoir.....

SPINETTE.

Messieurs, croyez-moi, vous direz tout cela là-dedans ; il suffit que voilà tout d'accord. Léo épouse Silvia, & Scapin épouse Spinette. Voyez le petit Divertissement que mon Maître a fait préparer : le Bal commencera ensuite ; après quoi, nous ferons *médianoche*.

F I N.

*DIVERTISSEMENT.*

N<sup>o</sup>. III.

**D**ANS l'amoureuse chaîne  
Il faut des rivaux envieux :  
Sans inquiétude & sans peine ,  
Amans , vous seriez moins heureux.

Un bonheur sans alarmes  
N'est pas le bonheur le plus doux ;  
Il perd de ses charmes ,  
Si d'autres n'en sont jaloux.



## E N T R É E.

## V A U D E V I L L E.

## N°. IV.

**T**ROP amoureux d'une Maitresse,  
Qu'elle soit fidelle ou traîtresse,  
Je ne vois rien:  
Ce qu'elle fait, ce qu'elle pense,  
Quand je suis dans l'indifférence,  
Je le vois bien.

Qu'un vieux soupirant à lunettes  
S'amuse à me conter fornettes,  
Je n'entends rien:  
Mais qu'un jeune galant soupire,  
Qu'il me regarde sans rien dire,  
Je l'entends bien.

Des faveurs que, dans ma jeunesse,  
L'Amour me prodiguoit sans cesse,  
Je ne sens rien;  
Ce qu'il m'a laissé de funeste,  
Rhumatisme, goutte & le reste,  
Je le sens bien.

DES XXIV HEURES. 225

A porter une rude chaîne ,  
A languir près d'une inhumaine ,

Je n'entends rien :

Trop de résistance m'étonne ;  
Mais quand l'heure du Berger sonne ,  
Je l'entends bien.

Quand on cesse d'être inhumaine ,  
Un Amant rompt bien-tôt sa chaîne ;

On ne tient rien :

Mais lorsque l'on a l'art de feindre ,  
Et qu'on le réduit à se plaindre ,  
On le tient bien.

Qu'à coups redoublés l'on m'éveille ;  
Pour mes créanciers je sommeille ,

Je n'entends rien ;

Quand c'est de l'argent qu'on m'apporte ,  
Pour peu que l'on gratte à ma porte ,  
— Je l'entends bien.

*Fin du Divertissement.*

## L'HEURE DU BAL.

*Entrée de tous les Masques.*

UN ESPAGNOL,	Le Sieur Blondi <i>seul.</i>
HOMME DE COUR,	Le Sieur Dumoulin 4 <sup>e</sup> .
DAME DE COUR,	Mademoiselle Prevost.
UN ESPAGNOL,	Le Sieur Marcel.
UNE ESPAGNOLETTE,	Mademoiselle Menès.
UN POLICHINELLE,	Le Sieur Dumoulin.
UNE DAME GIGOGNE,	Le Sieur Dupré.
UN PETIT POLICHINELLE,	Le petit Javillier.
UNE PETITE GIGOGNE,	Mademoiselle Petit.
UN MATELOT,	Le Sieur Laval.
UNE MATELOTTE.	Mademoiselle Corail.
UN SCARAMOUCHE,	Le Sieur Dezais.
UNE SCARAMOUCLETTE,	Mademoiselle Delastre.
UN PIERROT,	Le Sieur Pierret.
UNE PIERRETTE,	Mademoiselle de Rey.

## ENTRÉE GÉNÉRALE.

*Qui finit , à minuit , la quatrieme & derniere  
partie du Ballet des Vingt-quatre Heures.*

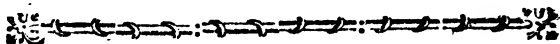
F I N.

LE  
PHILANTHROPE,

OU

L'AMI  
DE TOUT LE MONDE;  
COMÉDIE,

Représentée en 1724.



## ACTEURS.

**P**HILANDRE, *Ami de tout le monde.*  
DURAMINTE, *Femme de Philandre.*  
HORTENSE, *Fille de Philandre & de Duraminte.*  
LISIMON, *Amant d'Hortense.*  
CLARINE, *Suivante de Duraminte.*  
L'ÉTRILLE, *Cocher de Philandre.*  
FASTIDAS, *Prodigue.*  
FORMICIN, *Avare.*  
RONDIN, *Sincere à contre-tems.*  
DOUILLET, *Oïff.*  
JASMIN, *Laquais de Philandre.*  
Plusieurs LAQUAIS de Fastidas, *Personnages muets.*

---

## ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.

UN PRODIGE. UN AVARE. UN JOUEUR. UN  
INDISCRET. UN FLATTEUR. UN AMOUREUX DE  
LUI-MESME. UN IVROGNE; & plusieurs autres Per-  
sonnages de divers caractères chantans & dansans.

*La Scene est à Paris, dans la maison de Philandre.*





L E  
PHILANTHROPE,  
O U  
L'AMI DE TOUT LE MONDE;  
C O M É D I E.

---

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

**E**N vérité, Monsieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas mise plutôt dans vos intérêts ; je vous aurois conseillé de ne pas tant différer à demander Hortense en mariage.

Kvj

LISIMON.

Que veux-tu , ma chere Clarine ! ce n'est que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoître ; son pere a toujours , depuis , été à la campagne , & j'attendois son retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortense devoit bien vous avertir que sa mere étoit la maîtresse , & que son pere ne suivoit que ses volontés.

LISIMON.

Comme nous n'avons pu encore nous voir qu'en secret & rarement , les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre chose qu'à lui parler de mon amour ; & , depuis quatre jours que je n'ai pu jouir de cet avantage , je suis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'est apparemment ce qui vous a obligés , aujourd'hui , Hortense & vous , de vous adresser à moi : vous en aviez besoin , entre nous ; car , depuis quatre jours , les choses ont bien changé de face. Hortense , qui n'avoit qu'un bien médiocre , a tout d'un coup reçu une augmentation de dot de cent mille écus , de la part d'un oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déjà entendu parler.

CLARINE.

Oui ; mais vous ne savez pas que , sur cette nouvelle , il se présente aujourd'hui des épouseurs en foule ; & qu'il ne vous sera plus aussi aisé , à présent , d'obtenir Hortense , que lorsque vous étiez plus riche qu'elle.

LISIMON.

Mais , Clarine , on m'a assuré que Philandre , son pere , arrivoit ce matin de la campagne : si je prévenois mes rivaux , en m'offrant à lui à son arrivée ?

CLARINE.

Et de quoi cela avanceroit-il ? Il vous accepteroit d'abord pour gendre , comme il feroit cent autres qui se présenteroient. Oh ! je vais bien que vous ne connoissiez pas le caractère de mon Maître. Sa philosophie , ou plutôt sa folie , est de vouloir ne se chagriner de rien , & d'éviter toutes les occasions de chagriner les autres ; & ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

Ce n'est pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE.

Oui , s'il n'outroit pas les choses ; & si , dans la crainte qu'il a de déplaire aux hommes , il excusoit pas souvent en eux des défauts , & même des vices , condamnés par toute la terre : car enfin , son trop d'indulgence ne laisse pas de lui donner un

grand ridicule dans le monde. Mais le plaisant qu'il y a, c'est que nous lui voyons, en même tems, approuver deux excès contraires : ce qui fait dire à bien des gens que c'est une espece de fou, qui, par ses paradoxes continuels, semble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

L I S I M O N.

Mais si on lui faisoit un véritable affront, le souffriroit-il tranquillement ?

C L A R I N E.

Je pense bien que non ; & je le crois sensible au point d'honneur autant qu'un autre : mais il ne le place pas où la plupart des gens le veulent placer. Par exemple ; un jour, sa femme, voulant pousser sa patience à bout, feignit d'en aimer un autre, & s'efforça de lui donner les plus cruels soupçons de sa vertu : elle me détacha vers lui, pour savoir de quelle maniere il prenoit la chose. Comme je m'efforçois, de mon côté, de lui persuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunés, & qu'il devoit venger son honneur outragé, il me répondit tranquillement qu'il ne se sentoit pas d'humeur à se chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait ; & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête-homme à avoir une femme infidelle, qu'une montre qui n'iroit pas juste.

L I S I M O N.

C'est prendre assez bien les choses.

## COMÉDIE.

237

### CLARINE.

Bon ! il poussa l'extravagance bien plus loin. Voyant que je le plaînois, il me soutint qu'en ces occasions les galans étoient plus à plaindre que les maris ; que les soins & les peines qu'ils se donnoient pour ravir le bien d'autrui, prouvoient que ce bien-là leur manquoit pour être heureux ; & que les maris , au contraire , avoient souvent de trop de ce que les autres n'avoient pas assez.

### LISIMON.

Tu me donnes-là une plaissante idée de son caractère. Mais parle-moi d'Hortense. Crois-tu que son changement de fortune n'aura pas changé ses sentimens pour moi ?

### CLARINE.

Oh ! pour cela non , je vous assure ; & lorsque ce matin elle m'a parlé de vous pour la première fois, c'étoit avec toutes les marques d'estime & de tendresse. ....



SCENE II.

HORTENSE., CLARINE., LISIMON.

CLARINE.

**M**ais la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.

HORTENSE.

Ah ! Lisimon, quel plaisir pour moi de vous trouver ici ! Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'est arrivé depuis que je vous ai vu.

LISIMON.

Ah ! Madame, appelez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorsqu'elle me fait naître un nombre de rivaux des plus redoutables ?

HORTENSE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur ?

LISIMON.

Oui ; mais, si j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtresse de votre main ; & , d'ailleurs, je perds le plaisir que je concevois de vous sacrifier le peu de bien que je possède , & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage , à moi , qui ne souhaitois cette fortune considérable que pour vous en faire part !

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux sentimens du monde ; mais venons au fait. Je ne conseille pas à Monsieur de vous demander en mariage, que tous ses rivaux n'aient été refusés ; il n'est point connu ici ; il se donnera auprès de Madame votre mere quel caractere il voudra, & prendra un chemin tout opposé à celui que les autres auront pris pour se faire congédier. J'ai déjà une idée en tête que je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais si, avant ce tems, l'un des rivaux alloit être accepté ?

CLARINE.

Soyez sûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi ?

CLARINE.

Parce que sûrement Monsieur les acceptera tous. Ne vous ai-je pas déjà fait concevoir que c'étoit un homme qui ne pouvoit refuser personne, qui ne vouloit point trouver de défauts dans autrui ; & la femme, au contraire, soit par tempérament, soit par malice, tâche d'en découvrir dans tout le monde. Examinez-vous bien auparavant que de vous offrir. Quelle est, par exemple, votre passion dominante ?

LISIMON.

Peux-tu me le demander ? l'Amour. J'adore l'ai-

mable Hortense ; que pourra condamner Madame sa mere dans cette passion ?

CLARINE.

Oh ! bien des choses , vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer. Si vous aimez trop , elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux ; si vous aimez foiblement , elle appréhendera que vous ne foyez mari commode. Ainsi , des deux côtés , hors de cour & de procès , & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entends ; retirez-vous ; je vous rejoindrai dans un moment.

### SCENE III.

CLARINE , *seule.*

**C**Es pauvres enfans ! cela me fait pitié ; & , indépendamment du présent considérable que Lisimon vient de me faire , je me sens toute l'inclination possible à lui rendre service.





## SCÈNE IV.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

**A** H ! Messieurs les Epouseurs, vous n'avez qu'à venir vous présenter ! je vous attends de pied ferme. Tant que ma fille n'a eu que sa beauté en partage, aucun n'a remué ; &c, maintenant qu'elle a cent mille écus en mariage, vous venez de toutes parts vous offrir en foule : oh ! j'y regarderai d'aussi près que vous. A présent que me voilà en état de choisir, on n'obtiendra ma fille qu'à bonnes enseignes.

CLARINE.

Ma foi, Madame, ce sera fort bien fait d'éplucher tous ces petits Messieurs-là, & de les examiner à fond sur leur bien, sur leur figure, sur leur conduite.

DURAMINTE.

Et, sur-tout, sur leurs caractères. Ils savent que mon mari arrive ce matin de sa maison de campagne ; & je ne doute point que tous ceux dont on m'a déjà parlé, ne viennent aussi-tôt lui demander sa fille en mariage : mais je les veux tous passer en revue, les uns après les autres ; &c, sur le moindre défaut que j'y découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuse si

quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'entrer en dispute avec mon mari !

CLARINE.

Hé ! Madame, sans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux , n'avez-vous pas dans votre maison assez d'autres sujets dignes de votre colere ? Des Valets étourdis & frippons , un Cocher ivrogne , des Chevaux rétifs : n'en est-ce pas assez pour donner carrière à votre humeur pétulante , sans me compter moi , qui suis peut-être la plus obstinée Seubrette que vous puissiez jamais rencontrer ?

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut que des personnes comme toi ; & non pas un mari comme celui que j'ai , le plus flegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah ! l'insipide société que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien ! J'aimerois mieux , je pense , un mari qui s'emportât contre moi , jusqu'à me battre , que de n'être jamais contredite : quand je me sens en humeur de quereller , je veux que l'on me donne ma réplique.

CLARINE.

Cela est naturel : mais Monsieur ne vous le donne-t-il pas assez en approuvant ce que vous condamnez ?

DURAMINTE.

Oui ; mais c'est avec un sang-froid qui me désespère ; & je voudrois du moins qu'il se fâchât.

## COMÉDIE.

237

### CLARINE.

Il le faut avouer ; vous êtes à plaindre de ce côté-là. Depuis dix-sept ans que vous êtes en ménage , n'avoir pu parvenir encore à faire enrager votre mari une seule fois ; lorsque mille femmes , qui ne vous valent pas , n'ont point tous les jours de plus agréables passe-tems !

---

### SCÈNE V.

DURAMINTE, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

**M**ADAME , voilà Monsieur qui vient d'arriver.  
( Il sort. )

---

### SCÈNE VI.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

**B**ON ; tant mieux. Je vais l'attendre ici pour le quereller plus à mon aise. Nous allons voir avec quelle tranquillité d'esprit il apprendra tous les

désordres que le hazard a fait arriver dans sa maison depuis son absence. Laisse-nous ; & donne ordre là-bas qu'on fasse monter ici tous ceux qui demanderont à nous parler.

CLARINE, *d part.*

Allons d'abord trouver nos Amans , & les instruire de ce que j'ai projeté , pour faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

## SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

**B**ON jour , ma chere femme. Vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agréable nouvelle que j'ai reçue de votre frere , vous ne sauriez croire combien de bons partis se sont venus offrir à moi pour épouser notre fille Hortense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens : pourquoi vous aller trouver à deux lieues quand je suis à Paris ?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer , ma femme ; ils ont

cru que j'étois le maître : & , d'ailleurs , ils m'ont assuré qu'on les avoit tant effrayés de votre humeur , qu'ils trembloient à se présenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent ; & l'on n'aura pas ma fille sans mon consentement.

PHILANDRE.

C'est aussi ce que je leur ai dit ; & ils doivent tous se rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et lequel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre ?

PHILANDRE,

En vérité , ils m'ont paru tous si raisonnables , que je voudrois n'en refuser aucun. Monsieur Clinquant le Poëte , & Monsieur Babiôle le Musicien , ont composé là-bas un petit Divertissement sur les divers caracteres de tous ces prétendans ; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

Je crois que cela sera fort beau ! un Divertissement de la composition de Clinquant & de Babiôle , dont on a sifflé le dernier Opéra !

PHILANDRE.

Il est vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde ; mais je n'en estime pas moins ces Messieurs. Savez-vous bien qu'il faut beaucoup d'esprit pour

faire un Ouvrage médiocre , & même un mauvais ? & l'on devroit toujours savoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire , quoique le plus souvent ils n'y réussissent pas.

DURAMINTE.

Fort bien. Mais il n'est pas question de cela maintenant ; & j'ai de jolies nouvelles à vous apprendre ! La douceur avec laquelle vous traitez vos domestiques, nous a causé de belles affaires pendant votre absence !

PHILANDRE.

Que seroit-ce ? Vous voulez toujours m'effrayer sur un rien.

DURAMINTE.

Hé ! oui , oui , sur un rien ! Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus ; votre butord de Limosin a cassé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas ! le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment ! je le crois bien ; mais la glace n'en est pas moins cassée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié : croyez-moi , n'ajoutez point au chagrin qu'il en a , celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

DURAMINTE.

Comment donc ! mes reproches ! je prétends le chasser ; & ....

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ailleurs, & s'il est fidele ? Vous devez être presque assurée que ce Valet ne cassera plus de glaces de miroir ; ou , du moins , qu'il aura plus d'attention à l'éviter , qu'un autre que vous prendriez qui n'en auroit point encore cassées.

DURAMINTE.

Le beau raisonnement ! Oh ! bien , si vous faites grace à celui-là, faites donc pendre votre frippon de Falaise qu'on a surpris déroband votre vaisselle d'argent.

PHILANDRE.

Il ne la pas emportée ?

DURAMINTE.

Non ; mais ce n'est pas sa faute , car il a été pris sur le fait ; & j'attendois votre retour , pour voir ce que vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh ! pour celui-là mon sentiment est .... qu'on lui paye ses gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

Comment donc ! lui payer ses gages ? Employez-les plutôt à le faire pendre.

*Tome III.*

L

## PHILANDRE.

Ah ! ma Femme, ne faisons pendre personne : plaignons plutôt ce malheureux ; & rendons grace au Ciel d'être nés dans un certain état , & avec de certaines inclinations.

## DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par-là ?

## PHILANDRE.

Je veux dire que souvent tel est superbe de sa sagesse & de sa probité , qui peut-être ne vaudroit pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il déteste, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances. Puisque la volonté de ce misérable n'a point eu d'effet , demeurons en repos.

## DURAMINTE.

Allez ; vous mériteriez qu'il vous eût emporté tout votre bien.





## SCÈNE VIII.

L'ÉTRILLE, DURAMINTE,  
PHILANDRE.

DURAMINTE.

**M**AIS voici vôtre Cocher dans un joli état ;  
excusez encore son ivrognerie.

PHILANDRE.

Qu'est-ce qu'il y a , mon pauvre l'Étrille ?

L'ÉTRILLE.

Oh ! palsembleu , Monsieur , il n'y a pas moyen  
de vivre avec vos chevaux ; ils n'entendent ni rime  
ni raison.

PHILANDRE.

Il a quelquefois des expressions aussi plaisantes....

DURAMINTE, *avec ironie.*

Oui , tout-à-fait récréatives.

L'ÉTRILLE.

Je les conduisois , avec votre carrosse , où vous  
m'aviez dit , & me reposois sur ce qu'ils étoient  
souvent rétifs ; mais il leur a pris tout d'un coup  
un caprice & des transports ..... Croyez - vous  
bien qu'ils ont eu l'insolence de me renverser de  
dessus mon siège ?

Lij

DURAMINTE.

C'est bien plutôt le vin qui t'a renversé, ivrogne que tu es.

L'ÉTRILLE.

Le vin me renverser, moi ! au contraire ; c'est ordinairement ce qui me soutient.

DURAMINTE.

Et où est mon carrosse ?

L'ÉTRILLE.

Vôtre Carrosse, Madame ? je crois que vous n'en avez plus, vos chevaux l'ont mis en pièces : & cependant, foi de Cocher, ils n'ont bu d'aujourd'hui que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que sont-ils devenus enfin ?

L'ÉTRILLE,

On les a arrêtés.

PHILANDRE.

Ah ! heureusement, il n'y a que demi-mal. Et qui a eu la bonté de les retenir ? il faut récompenser ces gens-là.

L'ÉTRILLE,

Ce sont plusieurs petits Marchands, dont ils ont renversé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre les mains d'un Commissaire qui les a envoyés en fourrière.

DURAMINTE.

Justement, pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait ?

PHILANDRE.

Cela est juste.

DURAMINTE.

Comment, cela est juste ?

PHILANDRE.

Oui ; les maîtres sont responsables de leurs domestiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais est-il juste que l'ivrognerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras ?

L'ÉTRILLE.

Oui , cela est juste ; car je me suis enivré à votre santé & de vos deniers. Monsieur m'a donné pour boire , & j'ai bu.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire , & non pour t'enivrer.

L'ÉTRILLE.

Oh ! Madame , on ne peut trop faire d'honneur aux libéralités d'un Maître comme Monsieur : & , d'ailleurs, quel plaisir y auroit-il de boire, si l'on ne s'en ressentait pas ?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre toutes ses raisons ?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point si mauvaises ; son plaisir est de boire , il s'y est abandonné ; le vin l'a surpris.

## L'ÉTRILLE.

Non, Monsieur; le vin ne me surprend jamais; je bois toujours pour m'enivrer. Je vous ai ouï dire cent fois à vous-même qu'il falloit chercher sans cesse à se rendre heureux, & je ne le suis jamais tant que quand je suis ivre; je ne songe plus que je sois Cochet; je m'imagine que la terre n'est pas digne de me porter: c'est pourquoi je vais boire sur nouveaux frais, pour travailler de plus en plus à mon bonheur.

---

## SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

**S**A naïveté me réjouit: tout ce que je crains, c'est qu'il n'altère sa santé.

DURAMINTE.

Quel dommage!



## SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
CLARINE.

CLARINE.

**O**H ! pour le coup , Monsieur , voici un bon parti que je vous amene ; & Madame aura bien de la peine à ne se pas rendre à ses belles manieres. En arrivant dans cette cour , il a fait mettre ses chevaux gris pommelés dans votre écurie , & son carrosse sous votre remise : il a donné vingt Louis à vos gens , pour boire à sa santé.

DURAMINTE.

Et quel est ce fou-là ?

CLARINE.

Ma foi , je ne fais ; mais il me paroît que l'argent ne lui coûte gueres. Le voici.



## SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE,

FASTIDAS, *suivi de ses Laquais*,

CLARINE.

FASTIDAS.

**M**ONSIEUR, ayant appris, en arrivant, que votre carrosse avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien sous votre remise, & mes chevaux dans votre écurie, & c'est un petit présent que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monfieur, je fuis confus de la galanterie que vous me faites, &...

FASTIDAS.

Eh donc ! ne parlons plus de cela, c'est une bagatelle, j'en ai encore trois à votre service. Parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage.

DURAMINTE.

Monfieur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites ; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je fais qu'elle n'a que cent mille écus ; mais je la veux plus pour son mérite & pour sa beauté, que pour toute autre chose.

PHILANDRE.

Ah ! ma femme, cela est bien généreux.

DURAMINTE.

Oui ; mais il faut examiner auparavant si elle convient à Monsieur, & si Monsieur lui convient. Il a du bien apparemment ? ses belles manières le font assez présumer.

FASTIDAS.

Je ne possède plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme !

DURAMINTE, *à Philandre.*

Taisez-vous. (*à Fastidas.*) Monsieur, c'est beaucoup plus que ma fille n'en mérite ; mais, avec tout cela, je vous dirai que je regarde plus au caractère d'une personne qu'à son opulence ; & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller plus loin.

FASTIDAS.

Ah ! Madame, c'est ce que je demande. Le nom de Fastidas est assez connu dans la Finance ; & chacun vous dira qu'il n'y a personne en France qui fasse une plus belle figure que moi. Rien ne me coûte. Je prends tous les jours de nouveaux domes-

L v

tiques & n'en renvoie jamais aucun. J'ai régulièrement une douzaine de beaux-espri's à ma table. Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire ; il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Garderobe.

CLARINE.

Si vous entrepreniez d'habiller tous ceux qui restent encore déguenillés , vos huit cent mille francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous ? c'est mon humeur. J'achete tout ce qui est à vendre , & ne garde jamais rien. Montres, Bagues & autres Bijoux, tout cela passe , dans un instant, de mes mains dans celles du premier qui le vante.

CLARINE.

Ah ! Monsieur , que vous avez là une jolie Tabatiere.

FASTIDAS.

Tiens , ma chere , c'est pour toi.

CLARINE , *prenant la Tabatiere.*

Monsieur , je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous , Clarine ? Rendez cela tout-à-l'heure à Monsieur : je vous trouve bien hardie de le priver de sa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'est pas Monsieur que j'en prive , Madame ; mais c'est le premier qui l'auroit vantée après moi.



FASTIDAS.

Elle n'est que de cinquante pistoles , Madame ; c'est une bagatelle.

PHILANDRE , *bas à Duraminte.*

Ma femme , après des actions si généreuses , pouvons-nous balancer un moment ?

DURAMINTE , *bas à Philandre.*

Oh ! encore une fois taisez-vous. ( *à Fastidas.* ) Monsieur , je vous trouvois trop de bien pour ma fille ; mais je commence à m'appercevoir que vous n'en avez pas assez. Eh ! comment , avec tant de prodigalité , avez-vous pu conserver huit cent mille francs ?

FASTIDAS.

Bon ! mon pere m'a laissé en mourant deux millions.

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il est mort ?

FASTIDAS.

Un an , environ.

DURAMINTE.

Douze cent mille francs dissipés en si peu de tems ! mais , Monsieur , si vous alliez toujours du même train , avec les cent mille écus que je donne à ma fille & les huit cent mille francs qui vous restent , vous redeveziez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon ! bon ! à quoi vous amusez-vous d'aller cat-

Lvj

culer tout cela? Je ne me fais jamais rendre compte, moi. J'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires; je ne me mêle que de signer le total au bout du mois.

CLARINE.

Voilà une Maison en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Hélas! le pauvre homme se plaint souvent qu'il y met encore du sien.

PHILANDRE.

Ah! Monsieur, que je vous embrasse. Je suis charmé de votre caractère: vous méritiez de naître Prince avec une si belle ame. En effet y a-t-il rien de si beau que de se faire honneur de son bien? Quelle volupté que d'en faire part aux autres! C'est se mettre, pour ainsi dire, au-dessus de l'homme, que de s'attacher sans cesse à faire des heureux.

DURAMINTE.

Oui; mais, à force de faire des heureux, on devient à son tour misérable, & souvent criminel; c'est le sort des prodiges.

PHILANDRE.

Bon! bon! un prodigue ne va pas chercher des chagrins dans l'avenir; il jouit avec douceur du tems présent au milieu des louanges qu'on lui donne; il se rappelle avec plaisir le passé, à la vue de ceux sur qui il a répandu ses bienfaits.

DURAMINTE.

Et s'il n'a obligé que des ingrats ?

PHILANDRE.

Des ingrats ? il n'y en a point dans le monde ; & ce que vous appelez souvent ingratitude , n'est quelquefois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

Vous voulez me soutenir qu'il n'y a point d'ingrats ?

PHILANDRE.

Hé bien ! quand il y en auroit ; n'est-ce pas toujours une espece de plaisir pour ceux qui ont obligé , que le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

Tout cela est bel & bon ; mais Monsieur , dont je suis la très-humble servante , me permettra de lui refuser ma fille. Je ne veux pas , après une année de bombance , la voir malheureuse pour le reste de ses jours. Monsieur n'a qu'à remmener ses chevaux & son carrosse.

FASTIDAS.

C'est assez m'en dire , Madame ; & les gens de mon humeur ont bientôt pris leur parti. Monsieur , je suis votre très-humble serviteur.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
CLARINE.

DURAMINTE.

**C**ELA vous fait un peu enrager, mon mari :  
avouez-le franchement.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout. Pour le consoler de votre  
refus, j'avois envie d'accepter son Carrosse ; per-  
suadé que je suis, que le plus grand chagrin qu'on  
puisse faire à un Prodigue, c'est de refuser ce qu'il  
nous donne ; & je ne veux chagriner personne.

DURAMINTE.

Ah ! je le vois bien.



## SCENE XIII.

FORMICIN, PHILANDRE,  
DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

**M**ais que nous veut encore cette figure hétéroclite?

PHILANDRE, *bas.*

Ah! ma femme, c'est un de ces Messieurs, qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma campagne, un homme fort riche & fort arrangé.

CLARINE, *bas.*

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

FORMICIN.

Monsieur, sur la parole que vous m'avez donnée, je me rends ici pour terminer l'affaire dont je vous ai parlé.

PHILANDRE.

Monsieur, soyez le bien venu.

DURAMINTE.

Peut-on savoir, Monsieur, quelle parole vous a donné mon mari, & de quelle affaire il s'agit?

FORMICIN.

D'épouser votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, vous ignorez sans doute que c'étoit à moi que vous deviez vous adresser ?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premières paroles à Monsieur ; & je venois ici dans le dessein de vous prier de joindre votre consentement au sien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monsieur, est un homme un peu facile ; il n'a pas la force de refuser personne, c'est son tempérament : mais, pour moi, j'examine d'un peu plus près les choses ; & le mariage m'en paroît une assez délicate pour devoir y faire beaucoup d'attention. Qui êtes-vous, Monsieur ?

FORMICIN.

Madame, je suis un vieux Garçon qui, par son épargne, en faisant plaisir à tout le monde sur de bons gages, ai trouvé le moyen d'amasser trois cent mille francs. Je n'ai jamais dépensé un sou mal-à-propos, je me suis même souvent passé du nécessaire ; de sorte que maintenant j'ai plus de cent mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà justement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monsieur, vous allez sans doute prendre équipage, si vous ne l'avez déjà.

FORMICIN.

Moi , Madame ? Dieu m'en garde ! je ne donne point dans de pareilles folies. Je n'ai pas seulement un valet pour me servir ; je fais ma cuisine moi-même.

CLARINE.

Vous devez faire une petite chère bien délicate.

FORMICIN.

Personne ne s'en plaint.

CLARINE.

C'est-à-dire , que vous mangez toujours à votre petit couvert.

DURAMINTE.

Et si vous épousiez ma fille , Monsieur , quel seroit votre dessein ? quelle figure lui feriez-vous faire dans le monde ? Je vous avertis qu'elle aime un peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah ! Madame , je l'aurois bientôt faite à mon humeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il y a de garder une poire pour la soif ; &c , renfermant les cent mille écus , qu'on dit que vous lui donnez en mariage , avec les cent mille que je possède , nous dormirions tranquilles auprès de notre bien , &c goûterions le plaisir d'être sûrs de ne manquer de rien pour l'avenir , &c de voir toujours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

Cela n'est point si mal raisonné , ma femme !

## DURAMINTE.

Comment ! vous , qui louiez tout-à-l'heure la prodigalité , vous pouvez approuver la maniere de penser de Monsieur ? est-il rien de plus indigne & de plus bas que l'avarice ?

## PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le monde ; mais c'est par une espece de vengeance de la part de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouvant empêcher les avares de se croire heureux , ils leur ont refusé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne disconviendrai point qu'il ne puisse y avoir de l'illusion dans le procédé de Monsieur ; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il soit aussi déraisonnable que vous le faites.

## DURAMINTE

Ah ! voici donc la Thésé changée. Et pour ne pas chagriner Monsieur , vous allez dire tout le contraire de ce que vous disiez tout-à-l'heure à l'autre.

## PHILANDRE.

En donnant une maniere de louange à l'avarice , je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux sortes de plaisir à faire usage de ses biens ; celui de la jouissance , & celui de l'opinion. Le plaisir de la jouissance n'est pas le plus considérable , l'habitude en fait perdre le goût : mais il n'en est pas de même des plaisirs de l'opinion ; comme leur objet n'est pas solide , on n'en est jamais rassasié. Par



exemple ; qu'un autre que Monsieur ait cent mille écus, & qu'il en achete une Terre, voilà son opinion bornée à l'image de cette Terre ; mais celle de Monsieur s'étend infiniment davantage : en ne le défaisant point de son argent , son opinion est toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FORMICIN.

Après cela , Madame , je crois que vous n'avez plus rien à dire sur ma conduite.

DURAMINTE.

Oh ! rien du tout, Monsieur. Je vous dirai seulement que vous n'aurez jamais ma fille ; je ne prétends pas qu'elle soit logée, vêtue & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raison ; & je crois qu'avec un homme de votre âge , elle auroit bien d'autres idées à se former.

FORMICIN.

Ainsi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon-jour.



SCÈNE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
CLARINE.

PHILANDRE.

**E**N vérité, ma femme, je crois que vous venez de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais, enfin, si un conseil....

---

SCÈNE XV.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
RONDIN, CLARINE.

RONDIN,

**J'**ENTRE sans dire garre. Holà ! vous autres, n'est-ce point ici qu'il y a une fille à marier ?

CLARINE, *d part.*

L'abord est familier.

COMÉDIE.

261

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie.

(à Philandre.)

Je vois , à votre mine doucette , que c'est vous à qui j'ai affaire. Me connoissez-vous ?

PHILANDRE.

Non , Monsieur ; je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin , fils de Christophe Rondin , de son vivant Mouleur de Bois. Je viens vous demander votre fille en mariage ; on m'a dit qu'elle étoit un peu égrillarde , & qu'il falloit se hâter.

CLARINE.

Vailà une plaisante maniere de parler ! Et pour qui prenez-vous donc ma jeune Maitresse ?

RONDIN.

Tu me paroïs , toi , une bonne piece de ménage ; & le drôle qui t'aura , n'aura qu'à se bien tenir.

CLARINE.

Voilà un plaissant homme , de me tutoyer ainfi devant mon Maître & ma Maitresse , sans m'avoir jamais vue !

RONDIN.

Parbleu ! je te trouve bien plus plaissante , toi , de mettre ton nez dans la conversation , avant que ton Maître & ta Maitresse m'aient encore répondu.

## DURAMINTE.

Taisez-vous , Clarine. Il est vrai , Monsieur, que ma fille est à marier ; mais je me suis rendu un peu difficile sur le choix de son Epoux. On est si trompé tous les jours , & le monde est si rempli de fourbes !

## RONDIN.

Oh ! parbleu , on ne me reprochera pas cela ; je vais rondement dans toutes mes manieres ; & , si j'ai un défaut , c'est d'être trop sincere.

## DURAMINTE.

C'en est souvent un plus grand qu'on ne pense ; & la politesse est une si belle chose ....

## RONDIN.

Fi donc ! de la politesse ! je ne veux point de cela. La politesse est , dit-on , toujours accompagnée de fausseté. Faites paroître votre fille , & je vous dira franchement si la moulure m'en plaît , ou non. Est-elle jeune d'abord ?

## CLARINE.

O Ciel ! peut-on demander cela , en voyant Madame ? Vous devez plutôt vous étonner qu'elle ait une fille à marier.

## RONDIN.

Parbleu ! tu te moques de moi ; & Madame me paroît une femme de trente-cinq à quarante ans

## CLARINE.

Ah ! quelle injure ! Monsieur , vous n'y pensez pas.

## COMÉDIE.

263

RONDIN.

Ma foi ! je le dis , parce que je le pense. Que voulez-vous ? je suis sincère.

DURAMINTE.

C'est pousser la sincérité un peu loin.

RONDIN.

Dame ! je suis fâché que cela vous fâche ; & je ne savois pas que vous vous piquassiez encore de jeunesse. Je ne m'étonne pas si vous vous rendez si difficile sur le choix d'un gendre ; c'est apparemment que vous ne voulez pas devenir si-tôt grand'mère.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, il semble que vous ne soyez venu ici que pour m'insulter.

RONDIN.

Moi ? Dieu m'en garde ! je n'ai dessein d'offenser personne. Aimeriez-vous mieux un flatteur qui vous donnât des louanges ?

CLARINE.

Ma foi , ce seroit encore pis : elles sont presque toujours intéressées. Les petits ne louent que pour obtenir , les grands pour ne rien donner , les égaux pour être loués à leur tour.

RONDIN.

Oh ! pour moi , je ne veux pas qu'on me loue ; & l'on ne me sauroit faire un plus grand plaisir que de me dire mes vérités.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agréables pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien ! Monsieur , puisque vous aimez que l'on vous dise vos vérités , apprenez qu'il n'y a rien dans le monde de plus impertinent que vous , & qu'un sincere à contre-tems est un homme bannissable de toutes les sociétés.

PHILANDRE.

Ah ! ma femme , que dites-vous là ? Que l'on seroit heureux de trouver toujours de pareils amis ! Oui , Monsieur , je veux être le vôtre ; votre sincérité me charme ; &....

RONDIN.

Vous voulez être mon ami ? Et quelle obligation vous en aurai-je ? On dit que vous l'êtes de tout le genre humain.

CLARINE.

Bon ! notre Maître aura aussi son fait.

RONDIN.

Allez , allez , foyez seulement mon beau-pere ; c'est tout ce que je vous demande à présent.

DURAMINTE.

Mais vous ne savez pas , Monsieur , que je suis la Maitresse , & que mon mari ne fait rien sans ma permission.

RONDIN.

RONDIN.

Ma foi , tant pis pour lui. Et un homme est un benêt quand il se laisse conduire par sa femme.

CLARINE.

Allons, Monsieur, répondez donc. N'allez-vous pas encore louer Monsieur sur sa sincérité ?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne ? Monsieur , sur le champ , dit avec franchise aux gens ce qu'il pense d'eux. Si ce qu'il pense est faux , cela ne doit point offenser celui à qui il parle ; & si ce qu'il dit est une vérité chagrinante , ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la sache d'abord du premier qui la découvre , que de ne l'apprendre qu'après qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médifans ?

RONDIN.

Oh ! j'ai cela de bon moi , je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire aussi les choses en face , & vous déclarer que votre franchise & votre personne ne me conviennent en aucune façon , & que vous pouvez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien ! voilà parler ; cela ; & je vous dirai moi , de mon côté , que je ne m'en soucie guere. J'étois venu & je m'en retourne ; aussi-bien , quand nos

*Tome III.*

M

voisines de la Grenouillère ont su , ce matin , que je m'allois marier , elles m'ont demandé en passant : *allez-vous au bois , Cadet ? allez-vous au bois ?* Adieu. Jusqu'au revoir.

SCÈNE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
CLARINE.

CLARINE.

**I**L faut avouer que voilà un homme bien impoli.

SCÈNE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
DOUILLET, CLARINE.

CLARINE.

**V**Ous si celui-ci aura de plus belles manières.

PHILANDRE.

Il a l'air bien posé.

DOUILLET.

Monsieur , je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous ?



COMÉDIE.

267

PHILANDRE.

Non, Monsieur.

DOUILLET.

Je me nomme Douillet.

PHILANDRE.

Monsieur, puis-je savoir quel sujet vous amène ?

DOUILLET.

J'ai appris que plusieurs personnes vous avoient déjà demandé votre fille en mariage ; mais que les sentimens de Madame ne s'étoient point accordés jusqu'ici avec les vôtres sur le choix de son Epoux. Les défauts des prétendans ont causé apparemment votre dispute ; c'est ce que je ne crains point sur mon sujet. On ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie, ni l'ingratitude ; encore moins d'avoir détourné les deniers de l'Etat ; d'avoir chassé quelqu'un de son poste ; d'avoir mal jugé, mal combattu, trop vendu ; je suis à couvert de tous ces vices ; je ne suis, grâce au Ciel, ni Financier, ni Courtisan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc ?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépense sans prodigalité, & sans avarice. Je ne me donne aucun soin. On me lève, on m'habille, on me déshabille, on me couche.

CLARINE.

Cela est bien commode.

M ij

66

voilà  
m'allie  
allez-y  
Jusqu'à

PHIL

L faut ave

S

PHILAN  
DOU

V Oron

Il a l'

Je voudrais bien vous demander quelle figure fait aujourd'hui un paresseux dans le monde ? de quelle utilité est-il à la société ? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oisif.

CLARINE.

Je suis du sentiment de Madame ; il faut à sa fille un homme qui travaille. Oh ! je suis ennemie mortelle de la paresse.

PHILANDRE.

Et moi, je vous dirai bien plus ; j'estime que la paresse est la seule qualité qui renferme de la perfection.

CLARINE.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

La situation où elle nous met, marque que nous sommes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce qui a le nom de vertu, nous fait aspirer à quelque chose que nous ne possédons pas ; mais la paresse, en nous laissant comme nous sommes, prouve qu'il ne nous manque rien.

CLARINE, à Douillet.

Après tout ce beau raisonnement-là, croyez-moi, Monsieur, allez vous reposer.

DURAMINTE.

Clarine a raison ; & je croirai, Monsieur, vous rendre service en vous refusant ma fille. Le mariage, voyez-moi, ne convient point à un homme de cette humeur ; il est plein d'embarras, & a souvent

des suites fâcheuses qui pourroient altérer votre tranquillité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raison.  
Holà, mes Porteurs.

## SCENE XVIII.

PHILANDRE, DURAMINTE;  
DOUILLET, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

**I**Ls sont dans l'Antichambre, souhaitez-vous qu'ils entrent jusqu'ici ?

DOUILLET.

Non, non ; je veux bien me donner la peine d'aller jusques-là.

CLARINE.

Vous avez raison ; de tems en tems un peu d'exercice est nécessaire à la santé.

DOUILLET.

Monsieur, tout à vous. Madame, puisqu'il faut à votre fille un époux qui travaille, je vous le souhaite.



## SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
CLARINE.

PHILANDRE, *d part, d Clarine.*

**C**LARINE, en refusant cet homme, ma femme  
ne fait ce qu'elle refuse.

CLARINE, *d part, d Philandre.*

Et que refuse-t-elle après tout ? Rien.

DURAMINTE.

Quoi ! Je ne pourrai pas trouver un mari raisonnable pour ma fille ! C'en est fait ? je ne veux plus écouter personne.



## SCENE XX.

PHILANDRE, DURAMINTE,  
LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

**A** H ! de grace, Madame, écoutez celui-ci.

CLARINE, *bas à Lisimon.*

Songez à bien jouer votre rôle :

LISIMON, *bas à Clarine.*

Ne t'en mets point en peine. ( *à Philandre.* )

Monfieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma vifite. Il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête-homme, un homme fans défauts, & l'on m'a affuré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme fincere, & Madame votre Epoufe a, dit-on, cette qualité fur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien ! Monfieur ; fupposé que vous trouvafliez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous ?

LISIMON.

De quel avantage, Madame ? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une

aimable personne qui devoit sa naissance & son éducation à des parens d'un mérite aussi rare.

DURAMINTE.

C'est-à-dire, que vous venez nous demander notre fille en mariage.

LISIMON.

Oui, Madame, c'est ce qui m'amene; & l'espoir de l'obtenir, est la seule chose qui m'a détourné du dessein que j'avois de me retirer pour jamais dans le désert le plus affreux, pour me séparer du reste des hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur?

LISIMON.

C'est que je les hais tous; jamais je ne les ai trouvé si méchans & si perfides qu'ils le sont aujourd'hui; la Nature semble être à son dernier degré de corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là, pour un jeune homme, des sentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis assez vous les exprimer; mais si je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excusent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de haïr personne.

CLARINE.

Madame, voici justement ce qu'il vous falloit pour faire enrager votre mari.

M v

## PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur, voulez-vous haïr quelqu'un ? La peine est toute du côté de celui qui haït. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine, parce que vous ne croyez pas les autres raisonnables ? Mon caractère est bien différent du vôtre ; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, & ...

## LISIMON.

Qu'entends-je ? Des amis ! & y en a-t-il dans le monde ? Chacun s'aime & n'aime que soi. Tout se réduit là : l'amitié n'est qu'une chimère, ou plutôt une espèce de trêve que les hommes font entr'eux à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

## PHILANDRE.

Ah ! Monsieur, puisque vous pensez de la sorte, allez plutôt vous renfermer dans votre désert ; vous ne méritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'est pas pour vous.

## LISIMON.

Ah ! j'y renonce de bon cœur ; il suffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donnée de vous, & je vais suivre mon premier dessein.

## DURAMINTE.

Arrêtez, Monsieur ; mon mari vous refuse, & moi je vous accepte. Vous cherchiez un homme sans défauts & une femme sincère ; vous ne trouvez



que la moitié de ce que vous cherchiez , il faut vous contenter.

L I S I M O N.

Ah ! Madame , comment pourrai-je vivre avec un esprit de sa sorte ?

D U R A M I N T E.

J'y vis bien moi , Monsieur. Allez , allez , quand nous serons deux à le combattre , nous le mettrons bien à la raison.

L I S I M O N.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne , Madame , que je crois ne pouvoir mieux faire que de sacrifier le repos de mes jours à ce qui vous fera plaisir , & me voilà résolu d'épouser Mademoiselle votre fille.

D U R A M I N T E.

Ah ! je suis au comble de mes vœux. Venez , Monsieur ; je vais vous présenter à elle ; & , mon Mari dût-il en enrager , vous l'épouserez dès ce soir. Alons , que l'on prépare tout pour le Divertissement.

C L A R I N E.

J'ai déjà entendu des violons là-dedans , qui commencent à s'accorder.



## SCÈNE XXI &amp; dernière.

PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

**A** LA fin , Monsieur , vous voilà donc sorti de votre caractère ?

PHILANDRE.

Moi ? point du tout ; & ce que j'en ai fait n'étoit que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blâme point la manière de penser de ce jeune homme , quoiqu'elle soit fort différente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien , s'il est ainsi , apprenez qu'il pense tout autrement qu'il ne vous a parlé ; & que tout ceci n'étoit qu'un stratagème amoureux concerté entre votre fille , lui & moi , pour faire donner votre femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je suis charmé de vous avoir si bien secondés sans être prévenu. Ne détrompons ma femme que quand le mariage sera achevé , & voyons toujours le Divertissement.



# DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE PLUSIEURS PERSONNAGES  
DE DIVERS CARACTERES.

PHILANDRE.

Nº. I.

**C'** Est le plaisir qui justifie:  
L'opinion fait le bonheur.  
L'Avare avec soin multiplie  
L'Or qu'il chérit avec ardeur;  
Le prodigue le sacrifie.  
L'ambitieux fuit la grandeur,  
L'Indolent la voit sans envie.  
Le Brave fait tout pour l'honneur,  
Et le poltron tout pour la vie.  
C'est le plaisir qui justifie.

ENTRÉE.

HORTENSE.

Aux plus amoureux  
On n'est pas toujours favorable;  
On les plaint, sans les rendre heureux:  
Un jeune cœur ne se croit point coupable,  
De préférer l'Amant le plus aimable  
Aux plus Amoureux.

ENTRÉE.

UN GASCON *indiscret.*

L'Amant discret a l'art de plaire ;

Mais que son sort est rigoureux !

Cadédis ! comment peut-il faire

Pour se taire ,

Quand on a couronné ses feux ?

Pour moi ce seroit un martyre.

J'estime moins, dans l'Empire amoureux,

Le plaisir d'être heureux ,

Que celui de le dire.

ENTRÉE.

UNE FEMME *grondeuse.*

Pour éviter un ennuyeux loisir ;

Toujours je gronde au gré de mon desir ,

Contre chacun je me déchaîne.

C'est enrichir sur le plaisir ,

Que de le choisir

Où les autres trouvent la peine.



---

---

# VAUDEVILLE.

## PHILANDRE.

### Nº. I I.

**H**Aïa n'est point du tout mon fait.  
La haine , pour celui qui hait ,  
Est une peine sans seconde :  
Au contraire il est doux d'aimer ;  
Et j'aime à m'entendre nommer  
Ami de tout le monde.

### LA FEMME d'un Jaloux.

L'Amant discret , par cent détours ,  
Sait réussir dans ses amours ,  
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.  
Heureux entre tous les Amans ,  
Il peut se dire , en même tems ,  
Ami de tout le monde.

### UN FLATTEUR.

L'Antour propre des grands Seigneurs  
Fait le reveu des Flatteurs :

480      **LE PHILANTHROPE.**

C'est où leur fortune se fonde.  
En parlant trop sincèrement,  
On n'est pas ordinairement  
Ami de tout le monde.

**R O N D I N.**

Quand j'aime, j'aime uniquement.  
Je parle toujours franchement.  
Comme le corps, j'ai l'ame ronde.  
Il ne faut rien faire à demi.  
Je compte pour rien un Ami  
Ami de tout le monde.

**U N I V R O G N E.**

Prêtez l'argent sans intérêt,  
Ne le redemandez jamais ;  
Qu'en bon vin votre cave abonde ;  
Ouvrez la porte à tous venans ;  
Et vous ferez, en peu de tems,  
Ami de tout le monde.

**U N G A S C O N.**

Mille beautés, de toutes parts,  
Vouloient surprendre mes regards ;  
J'enchantois la brune & la blonde.

## COMÉDIE.

285

D'une tréntaine j'ai fait choix ;  
On ne peut pas être à la fois  
Ami de tout le monde.

### UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien ;  
Il ne s'embarrasse de rien ;  
Cependant chez lui tout abonde.  
Pour peu que sa femme ait d'esprit ,  
Il est bientôt , par son crédit ,  
Ami de tout le monde.

### UN COMPLAISANT.

Aux Badauds donnez de l'Encens ,  
Aux Gascons des repas friands ,  
Aux Bretons buvez à la ronde ,  
Ne demandez rien aux Normands ,  
Et vous ferez , avec le tems ,  
Ami de tout le monde.

### UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela  
De gronder , lorsque mon Papa  
S'en va de la brune à la blonde.  
Je serois la femme à tretous ,  
Si je me voyois un Epoux  
Ami de tout le monde.

## **LE PHILANTHROPE.**

### **AU PARTERRE.**

C'est votre Jugement certain ,  
Qui des Pieces fait le destin ;  
Sur votre goût chacun se fonde.  
Quand le Parterre est satisfait ,  
Nous pouvons nous dire en effet  
Amis de tout le monde.

**F I N.**



LE  
*TRIOMPHE*  
DU TEMPS,  
COMÉDIE,

Représentée en 1725.

---

**ACTEURS DU PROLOGUE.**

**M. BROUILLON,**  
**M. GRIFFONET,**  
**M. BARBOUILLE,** } *Auteurs.*

**Mademoiselle DU FRESNE,** *Comédienne.*

*La Scene est sur le Théâtre de la Comédie  
Françoise.*



*LE TRIOMPHE  
DU TEMPS,  
COMÉDIE.*

---

*PROLOGUE.*

---

*SCENE PREMIERE.  
BROUILLON, GRIFFONET.*

*GRIFFONET.*

*QUOI! Monsieur Brouillon, vous osez me soutenir que la Piece nouvelle qu'on va représenter est de vous?*

*BROUILLON.*

*Oui, Monsieur Griffonnet, de moi-même; qu'en voulez-vous dire?*

## 286 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

GRIFFONET.

Outre que je suis sûr du contraire , c'est que je vous trouve bien téméraire de vous dire l'Auteur d'une Piece qui n'a pas encore été représentée : les miennes ont été toujours anonymes , & je m'en suis bien trouvé : pour deux ou trois qui ont réussi , & dont je me suis déclaré l'Auteur dans la suite , il m'en est tombé plus de vingt que je ne me suis jamais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monsieur Griffonet, que le Public ne vous les a pas données ? On a fait bien plus , on vous a dit le pere de ces avortons sans forme , qu'on a représentés jusqu'ici sur les Théâtres de la Foire , & qu'aucun Auteur n'a jamais voulu reconnoître pour ses enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il possible que l'on m'attribuât tout ce qui se présente de mauvais depuis quelque tems dans Paris ?

BROUILLON.

Oh ! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien , morbleu ! si cela est ainsi , je renonce pour jamais au privilège des Anonymes ; & pour commencer , je vous dirai que le *Triomphe du Temps* est de moi , & que vous avez tort de vous en faire honneur.

## COMÉDIE.

BROUILLON.

Ah ! Monsieur Griffonet , doucement ; ne passez pas d'une extrémité à l'autre : après avoir désavoué tout ce que vous avez fait de mauvais , ne vous attribuez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

Vous, l'Auteur du *Triomphe du Temps* !

BROUILLON.

Oui , morbleu ! &c , s'il ne tient qu'à vous réciter la Piece par cœur , d'un bout à l'autre....

GRIFFONET.

Oh ! parbleu , je vous en défie.

---

## SCENE II.

BROUILLON, GRIFFONET,  
BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

**H**é ! qu'est-ce donc , Messieurs ? à quoi songez-vous de faire le bruit que vous faites sur le Théâtre ? savez-vous bien que la Comédie va commencer ?

GRIFFONET.

Ah ! Monsieur Barbouille , vous venez à propos. Connoissez-vous , dites-moi , l'Auteur de la Piece que l'on va représenter.

**OMPHE DU TEMPS,**

**ARBOUILLE.**

omme il m'a demandé le *secret*, je  
dispenser de vous le nommer.

**GRIFFONET.**

dit qu'elle est de lui, & je lui sou-  
le moi : qu'en pensez-vous ?

**ARBOUILLE.**

vous avez tort tous deux.

**GRIFFONET.**

**ARBOUILLE.**

suis l'Auteur.

**ROUILLON.**

**ARBOUILLE.**

**GRIFFONET.**

uiller ?

**ARBOUILLE.**

; & je suis même fort fâché contre  
avoir pris le tems que la Cour est  
pour faire représenter ma Piece  
: il me semble qu'ils n'étoient pas  
êmes pour cela.

**GRIFFONET.**

! Ah ! parlez mieux. Je fais qu'ils  
rands maîtres les uns que les au-  
même qu'un Acteur médiocre qui  
aimera

aimera un rôle , & qui s'attachera à le représenter avec zèle , le fera plus réussir qu'un de vos grands Acteurs qui se négligeroit , & le voudroit , pour ainsi dire , jouer en robe de chambre.

BROUILLON.

Cela est sans contredit. Mais, revenons à vous , Monsieur Barbouille. Par quelle raison , ou par quel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomphe du Temps ?

BARBOUILLE.

J'aurois à vous demander à tous deux la même chose.

### SCÈNE III.

M<sup>lle</sup> DUFRESNE, BROUILLON,  
BARBOUILLE, GRIFFONET.

BARBOUILLE.

**M**AIS voici Mademoiselle du Fresne qui nous va débrouiller cette énigme. Mademoiselle, je vous prie d'apprendre à ces Messieurs qui est l'Auteur de la Pièce qu'on va représenter : n'est-il pas vrai que c'est moi ?

*Tome III.*

N

290 **LE TRIOMPHE DU TEMPS,**

**MADemoiselle DU FRESNE.**

Oui , Monsieur.

**BROUILLON.**

Quoi! Mademoiselle, vous ne me l'avez pas entendu lire dans votre assemblée ?

**MADemoiselle DU FRESNE.**

Cela est vrai , elle est de vous.

**GRIFFONET.**

Ah! ah! Ceci est plaisant! Et moi , qui vous ai présenté moi-même le rôle que vous y allez jouer?

**MADemoiselle DU FRESNE.**

Elle est aussi de vous , Monsieur.

**BARBOUILLE.**

Ma foi , je n'y comprends plus rien ; & Mademoiselle veut , à son tour , se moquer de nous. Mais dites-moi un peu , Monsieur Brouillon , comment avez-vous traité ce sujet?

**BROUILLON.**

Je fais triompher le tems de la Jeunesse , & de la Beauté; je fais voir comme il les détruit par sa puissance : & mon Divertissement est le Temps passé.

**GRIFFONET.**

Ah! je ne dis plus rien ; ce n'est pas-là ma Piece. Dans ma Comédie , j'établis le Triomphe du Temps sur l'Amour & sur la Constance; je fais voir les effets de l'absence : & mon Divertissement roule sur le Temps présent.



## BARBOUILLE.

Et, si cela est, vos deux sujets n'ont point de rapport au mien que d'une certaine manière. Je montre qu'il n'y a point de douleur dont le Temps ne triomphe; & mon Divertissement est le Temps futur, où je prouve que l'Espérance peut consoler de tout.

## GRIFFONET.

Cela est assez particulier, trois Comédies différentes sous le même titre; & les trois Divertissemens, le Temps passé, le Temps présent & le Temps futur. Mais, enfin, laquelle allez-vous représenter?

## Mademoiselle DU FRESNÉ.

Nous les allons représenter toutes trois: nous avons trop d'obligation au Public pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire.

## BARBOUILLE.

Cela n'est pas si mal imaginé; & je vous loue de l'invention. Qu'en dites-vous, Messieurs?

## BROUILLON.

Moi, je suis très-content de cet assemblage.

## GRIFFONET.

Et moi de même. Je crains seulement que vos Pièces ne fassent tort à la mienne. Car, enfin, entre trois sujets comiques, il s'en trouvera sans doute un moins comique que les autres; & j'appréhende....

## BARBOUILLE.

Ah! point de compliments. Si cela réussit, nous

## 292 LE TRIOMPHE DU TEMPS.

en partagerons ensemble la gloire & le profit ; si cela ne réussit pas.... Mais cela doit réussir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art....

Mademoiselle DU FRESNE.

Hé ! Messieurs, ne craignez que pour vos Pièces. Le Public nous connoît tous pour ce que nous sommes ; & peut-être que vous aurez besoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux sur bien des défauts, qu'il ne vous passeroit peut-être pas dans d'autres temps.

BARBOUILLE.

Ma foi ! je crois que Mademoiselle a raison. Quoi qu'il en soit, allons attendre notre destinée ; heureux, si nous pouvions, dans notre entreprise, triompher des critiques du temps !

*Fin du Prologue,*

LE  
**TRIOMPHE**  
**DU TEMPS PASSÉ.**

---

**PREMIERE PARTIE.**

---



## A C T E U R S.

**CLÉON**, *Pere de Léandre , ancien amant  
de Madame Roquentin.*

**Madame ROQUENTIN**, *Ancienne amante  
de Cléon.*

**LÉANDRE**, *Fils de Cléon, destiné à Isabelle.*

**ISABELLE**, *Fille de Madame Roquentin,  
destinée à Léandre.*

**DRILLOT**, *Valet de Cléon.*

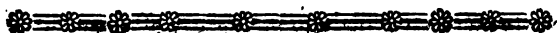
**DORINETTE**, *Suivante de Madame  
Roquentin.*

*La Scene est à Paris , dans la maison  
de Madame Roquentin.*



L E

TRIOMPHE  
DU TEMPS PASSÉ.



PREMIERE PARTIE.



SCENE PREMIERE.  
ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

QUoi ! ma chere Dorinette , c'est donc aujourd'hui que l'époux que ma mere me destine , doit arriver ?

DORINETTE.

Et, en même temps , celui qu'elle a retenu pour elle : elle épouse le pere & vous fait épouser le fils.

N IV

## ISABELLE.

Mais à quoi songe ma mere , de vouloir se remari-  
 er à soixante & cinq ans , & , sur-tout , après le  
 mauvais ménage qu'elle a fait avec mon pere , &  
 tous les chagrins qu'ils se sont donnés l'un à l'autre ?  
 Pour moi , je t'avouerai que c'est ce qui m'a fait  
 naître tant d'aversion pour le mariage.

## DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci , qu'elle m'avoit  
 caché jusqu'à présent , & qu'elle vient enfin de me  
 découvrir : écoutez-moi. Il y a quarante ans que  
 votre mere en avoit vingt-cinq , & elle veut n'en  
 avoir aujourd'hui que trente ; on n'a , dit-elle , que  
 l'âge qu'on paroît.

## ISABELLE.

Je connois tout son ridicule là-dessus ; & elle a  
 même toutes les peines du monde à s'avouer mon  
 aînée auprès de ceux qui ont la fade complaisance  
 de feindre de la prendre pour ma sœur.

## DORINETTE.

Il est vrai que tous les gens du temps passé trou-  
 vent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit à  
 votre âge ; mais il y a aujourd'hui bien de la diffé-  
 rence. A vingt-cinq ans donc , un certain Petit-  
 Maître, surnommé le beau Cléon, jeune homme , à-  
 peu-près de son âge , en devint éperduement amou-  
 reux , & elle de lui.

ISABELLE.

Je savois encore cela ; & que leurs parens , par des intérêts de famille , ne voulurent point les marier ensemble , & obligerent ma mere à épouser le Baron de Roquentin , mon pere , & le beau Cléon à aller épouser une riche héritiere à deux cents lieues d'ici.

DORINETTE.

Fort bien. Voilà donc nos deux Amans séparés , & mariés , chacun de leur côté , à des personnes qu'ils n'aimoient point : mais , malgré cette séparation , ils ne se sont point oubliés , & n'ont point cessé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE.

Voilà ce que je ne savois pas.

DORINETTE.

Oh ! je vous l'apprends donc. Votre pere est mort ici il y a deux ans , regretté de tout le monde , excepté de sa femme ; & l'épouse du beau Cléon vient de mourir à Bordeaux , au grand contentement de son mari , qui a aussi-tôt pris la poste pour venir épouser votre mere ; qu'il appelle toujours dans ses lettres , sa belle Javotte. Il arrive donc aujourd'hui , s'il n'est déjà arrivé , avec son fils unique , nommé Léandre , qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau , & qui est le mari qu'on vous destine , pour ne pas faire sortir les biens des deux familles.

N v

128 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

ISABELLE.

C'est ce que ma mere me dit hier au soir; mais je te déclare que je n'épouserai point absolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vu.

DORINETTE.

J'entre dans vos raisons : mais si c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine ?

ISABELLE.

Fût-il l'Amour même , je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais, cependant , si votre mere veut vous contraindre absolument à l'épouser ?

ISABELLE.

Je ne fais pas ce que je ne ferois pas capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup sur toi : emploie tous tes efforts , je t'en conjure , pour détourner ce mariage , & sois sûre de ma reconnoissance.

DORINETTE.

Vous avez déjà déclaré à votre mere que vous ne vouliez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oui.

DORINETTE.

C'en est assez; je me charge du reste.





## SCENE II.

DRILLOT, ISABELLE,  
DORINETTE.

DRILLOT, *derrière le Théâtre.*

**H**oé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Mais j'entends un courier : voilà apparemment nos gens ; je vais commencer par les prévenir sur votre compte , avant qu'ils voyent Madame votre mere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi , & te laisse ici seule pour les recevoir.

( *Elle sort.* )



SCENE III.

DRILLOT, DORINETTE.

DRILLOT, *derrière le Théâtre.*

**H**O é, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des gens bien pressés : on voit bien que c'est l'Amour qui les amène.

DRILLOT, *entrant.*

Ho là, ma belle enfant, ne sauriez-vous m'enseigner ce que je cherche depuis une heure ?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous ?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit assuré qu'à ce nom seul tout Paris me l'enseigneroit : me voici dans la maison où il m'a dit qu'elle demeurait, & aucun des voisins ne peut m'en donner la moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'est que le nom de la belle Javotte ne s'est conservé que dans le cœur de votre Maître ; & l'on ne connoit ici la personne que vous cherchez, que sous le nom de la Baronne de Roquentin.

COMÉDIE.

305

DRILLOT.

Roquentin ! voilà un nom qui ne répond guere  
l'idée que mon Maître m'a donnée de sa beauté ;  
je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

Oh ! que nenni. N'arrivez-vous pas de Bor-  
deaux ?

DRILLOT.

Oui.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon ?

DRILLOT.

Il y a quarante ans , à ce qu'on m'a dit , qu'on  
l'appelloit ainfi.

DORINETTE.

N'amene-t-il pas son fils Léandre avec lui , pour  
le marier à la fille de celle qu'il épouse ?

DRILLOT.

Vous y êtes. Mais je vous dirai , par avance , que  
le fils ne veut point de la fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille ; & je vous avouerai ,  
de mon côté , que la fille ne veut point du fils.

DRILLOT.

Léandre est un jeune homme d'une indifférence  
extrême.

DORINETTE.

Isabelle est une aimable personne d'une insensi-  
bilité sans pareille.

**322 LE TRIOMPHE DU TEMPS,**

**DRILLOT.**

Il m'a promis cinquante pistoles, si je pouvois détourner son pere du dessein qu'il a de le marier.

**DORINETTE.**

Isabelle m'en donne bien autant si je peux rompre son mariage.

**DRILLOT.**

A ce que je vois, voilà de l'argent assez facile à gagner.

**DORINETTE.**

De mon côté, j'en suis sûre.

**DRILLOT.**

Et moi je les tiens déjà dans ma poche.

**DORINETTE.**

Où sont vos gens?

**DRILLOT.**

Ils sont descendus chez le Baigneur, où le pere se fait adoniser. Pour le fils, comme il ne veut que déplaire à celle qu'on lui destine, il ne cherche pas tant de façons; il ne vouloit seulement que se débottre pour venir.....



## SCÈNE IV.

LÉANDRE, DORINETTE,  
DRILLOT.

DRILLOT.

**M**ais le voici.

LÉANDRE, *à part.*

Assurément mon Pere extravague avec sa belle Javotte. Cette Maison n'est pas si grande qu'on ne puisse ... Ah ! te voilà, Drillot ? Eh bien ? est-ce ici enfin ?

DRILLOT.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

As-tu déjà parlé à quelqu'un ?

DRILLOT.

Je n'ai encore vu que cette aimable soubrette, avec qui j'ai pris langue, & que j'ai déjà mise dans vos intérêts.

LÉANDRE.

Lui as-tu bien témoigné l'aversion que j'avois pour ce mariage, & combien je serois obligé à qui pourroit l'empêcher ?

**104 LE TRIOMPHE DU TEMPS.**

**DRILLOT.**

L'affaire est faite ; & vous pouvez me donner ,  
d'avance , les cinquante Pistoles promises.

**L É A N D R E.**

Seroit-il possible ?

**D O R I N E T T E.**

N'en doutez point , Monsieur ; & ma jeune  
Maitresse est autant prévenue contre vous , que  
vous pouvez l'être contre elle.

**L É A N D R E.**

Ah ! quel bonheur !

**D O R I N E T T E.**

Elle m'a promis la valeur , environ , de cinquante  
Pistoles pour rompre son mariage avec vous.

**L É A N D R E.**

Ah ! je vous en promets davantage , si je ne  
l'épouse point.



## SCÈNE V.

ISABELLE, DORINETTE;  
LÉANDRE, DRILLOT.

DORINETTE.

**H**EUREUSEMENT, la voici : déclarez-lui vos sentimens aussi librement qu'elle va vous déclarer les siens. Approchez, Mademoiselle; approchez; vos affaires vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon ; à qui vous pouvez dire, sans façon, que vous ne l'aimez point ; vous ne sauriez lui faire un plus grand plaisir.

ISABELLE.

Ah Ciel !

DRILLOT.

Allons, Monsieur, sautez le fossé ; ne craignez point de fâcher Madame, en lui découvrant toute l'aversion que vous avez pour elle ?

LÉANDRE.

Hélas !

DRILLOT.

Hé bien ! hélas ? quoi ! vous n'oseriez dire une impertinence en face à une femme ? vous êtes bien poltron : ah ! que la plupart des Petits-Mâîtres de ce temps ne sont pas si scrupuleux !

306 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

LÉANDRE.

Quoi ! c'est-là la personne que mon Pere me destine ?

DRILLOT.

Oui, que vous avez tant de raisons de haïr.

DORINETTE.

Hé bien ! Mademoiselle , êtes-vous muette ?  
allons , parlez donc franchement à Monsieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE.

C'est à vous à le prévenir , puisque vous ne l'aimez pas.

ISABELLE.

Mé ! mais... (*bas.*) Dorinette... s'il m'aimoit lui ?

DORINETTE.

Oh ! non , c'est de quoi je vous suis caution : il vient de m'assurer qu'il vous haïssoit à la mort ; (*bas.*) & , quand même il pourroit vous aimer , voilà un beau colifichet pour une grande fille comme vous.

ISABELLE , *bas.*

Il est jeune , Dorinette ; il pourroit grandir.

DORINETTE , *bas.*

Oui-dà , quand ce ne seroit que de deux doigts ; le mariage pourroit bien faire cela , sans miracle.

DRILLOT.

Enfin Monsieur , vous avez donc perdu la parole ;  
& , malgré toutes vos belles résolutions. ...



LÉANDRE, *bas*.

Ah ! mon cher Drillot, je t'avoue que je crains bien que cette vue ne m'en fasse changer.

DRILLOT.

Oh ! parbleu puisque le vin est tiré, il le faut boire, & je vais parler pour vous moi. Madame, vous êtes belle, aimable, & bien faite; mais vous n'êtes pas de notre goût.

LÉANDRE, *bas à Drillot*.

Ah ! que dis-tu là, malheureux ?

DORINETTE.

Allons, Mademoiselle, répondez.

ISABELLE, *bas à Dorinette*.

Que veux-tu que je réponde à un si triste compliment ?

DORINETTE.

Je vais bien y répondre, moi. Monsieur, vous avez tout le mérite possible, de la jeunesse, de l'esprit, enfin, tout ce qu'il vous plaira; mais nous ne voulons point de vous.

ISABELLE.

Ah ! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

Quand vous en voudriez, ma petite Mignonne, il faudroit que vous prissiez la peine de vous en passer ; & , si nous voulions nous marier , nous consulterions notre cœur, & non pas le choix de nos parens.

308 **LE TRIOMPHE DU TEMPS,**

**DORINETTE.**

Je vous assure , mon petit Ami , que nous resterions plutôt fille toute notre vie , que d'épouser une figure comme la vôtre.

**DRILLOT.**

Vous êtes encore une drôle de mijaurée !

**DORINETTE.**

Je vous trouve un plaisant godenot !

**DRILLOT.**

On vous donnera , ma foi , des maris comme nous , à des filles comme vous.

**LÉANDRE , à Drillot.**

Es-tu fou , avec tous tes insolens propos ?

**ISABELLE.**

Dorinette , vous plaît-il de vous taire ?

**DORINETTE.**

Nous vous disons , à-peu-près , ce que vous aviez résolu de vous dire.

**DRILLOT.**

Ce n'est pas notre faute , si la conversation s'est un peu échauffée.

**LÉANDRE.**

Et qu'avons-nous affaire de ces contes ridicules ?

**DRILLOT.**

C'est pour orner le discours.

**ISABELLE , à Léandre.**

Pensez-vous , Monsieur , tout ce qu'on vient de vous faire dire ?

COMÉDIE.

301

LÉANDRE.

Ah ! Madame , au contraire ; & je vous avouerai que je souhaite ardemment tout ce que je craignois avant de vous avoir vue.

ISABELLE.

Et moi je sens que je n'aurai pas la force de résister aux volontés de ma Mere.

LÉANDRE , *lui baisant la main.*

Ah Madame !

DRILLOT.

Adieu nos cinquantes pistoles.

LÉANDRE.

Vous n'y perdrez rien l'un & l'autre , je vous assure ; & , puisque le tems a changé enfin mes résolutions....

DORINETTE.

Ah ! j'entends Madame ; elle quitte sa toilette pour venir apparemment ici.

ISABELLE.

Je ne veux point paroître devant elle dans trouble où je suis. Après avoir combattu hier ses desseins , que diroit-elle de me voir si-tôt changer de résolution ?

LÉANDRE.

Je ne veux point m'offrir non plus devant mon Pere , après les disputes que nous avons eues pendant le voyage , & les sermens que je lui ai faits de ne lui point obéir.

310 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

DORINETTE.

Menez Monsieur dans votre appartement pour vous rassurer un peu l'un & l'autre , & revenir du désordre où les premiers traits de l'Amour vous ont tous deux jettés.

---

SCENE VI.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

**C**'Est bien dit. Et moi je reste ici pour préparer la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléon.

---

SCENE VII.

Madame ROQUENTIN, DRILLOT;  
DORINETTE.

DORINETTE.

**L**A voici.

DRILLOT, *bas*.

Ah ! morbleu , quelle figure ! oh , pour le coup , je ne m'y attendois pas ; & nous rirons bien tantôt. Mais , que tient-elle à sa main ?

D O R I N E T T E , *bas.*

C'est un miroir fait exprès pour rajeunir le visage ;  
elle en a cassé plus de vingt qu'elle prétendoit qu'il  
l'enlaidissoient.

Madame R O Q U E N T I N , *un petit miroir  
à la main.*

Glace fidelle qui me représentes à toute heure mes  
attraits dans leur naturel , que tu m'es précieuse !  
j'ai toutes les peines du monde à te quitter. Mais ,  
Dorinette , quel est ce Garçon ?

D O R I N E T T E .

C'est un Domestique du beau Cléon , Madame.

Madame R O Q U E N T I N .

De Cléon ! & où est ton Maître , mon ami ?

D R I L L O T .

Il est chez le Baigneur , Madame.

Madame R O Q U E N T I N .

Et que ne descendoit-il chez moi tout botté &  
tout crotté , pour me marquer son empressement ?  
Un Amant dans cet équipage a souvent plus de  
charmes pour son Amante que dans l'ajustement le  
plus régulier.

*( à Drillot. )*

A-t-il toujours ses beaux cheveux ?

D R I L L O T .

Oui , Madame ; ils n'ont changé que de couleur  
& de quantité.

Madame R O Q U E N T I N .

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

312 **LE TRIOMPHE DU TEMPS;**

**DRILLOT.**

Hé bien ! Madame , c'est à présent le plus beau gris-pommelé...

**MADAME ROQUENTIN.**

Cela ne me surprend point ; à quinze ans j'avois des cheveux blancs.

**DORINETTE.**

Et à présent vous n'en avez plus.

**MADAME ROQUENTIN.**

Et dis-moi , mon enfant , a-t-il toujours cet air charmant , enjoué ?

**DRILLOT.**

Plus enjoué que jamais , Madame : on ne sauroit le regarder sans rire.

**MADAME ROQUENTIN.**

Pour moi , j'ai conservé tous mes appas.

**DRILLOT.**

Hé bien ! Madame , vous ne le trouverez pas plus changé que vous.

**MADAME ROQUENTIN.**

Je brûle d'envie de le voir. Va , mon ami , va promptement au-devant de lui ; qu'il vienne répondre à mon impatience.



**SCENE**

## SCÈNE VIII.

Madame ROQUENTIN.  
DORINETTE.

Madame ROQUENTIN.

**E**T vous, Dorinette, allez voir ce que fait ma Fille, & lui dites qu'elle vienne être témoin d'une si charmante entrevue.

## SCÈNE IX.

Madame ROQUENTIN, *seule.*

**R**EDONNONS un peu quelques doses à mes attraits. Puisque Cléon veut paroître devant moi dans tout son éclat, il n'est pas juste que je néglige les soins de lui paroître plus belle que jamais. Plaçons mes mouches avec symétrie. Etudions un souris gracieux. Rappelions nos minauderies enfantines, & ce je ne sais quoi qui fut autrefois le charmer.

112

S C È N E X.

Madame ROQUENTIN, CLÉON.

Madame ROQUENTIN.

**M**AIS que cherche ici ce bon-homme ? On laisse comme cela monter mille gens. Holà , quelqu'un !

CLÉON.

Enfin me voici donc chez ma chere Javote. (*bas*) Mais quelle est cette figure hétéroclite ? c'est apparemment sa vieille Tante. (*haut.*) Madame , me tromperois - je ; ou n'êtes - vous point Madame Adam , que j'ai eu l'honneur de connoître autrefois , & qui étoit la Tante de la Maitresse du logis.

Madame ROQUENTIN.

Allez , bon-homme , vous radotez de prendre une personne comme moi , pour une femme. qui est morte il y a vingt ans , âgée de soixante & dix.

CLÉON.

Madame , je vous demande pardon. Comme il y a long-tems que je suis hors de Paris , & que j'ai presque toujours demeuré à Bordeaux. ...

Madame ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bordeaux , Monsieur ? Et dites-moi un peu , avez-vous connu le beau Cléon ?



COMÉDIE.

319

CLÉON.

Sans doute, Madame ; & personne ne le connoît mieux que moi.

Madame ROQUENTIN.

Et, dites-moi un peu , est-il toujours charmant comme autrefois ?

CLÉON.

Il vaut mieux qu'il ne valoit il y a quarante ans.

Madame ROQUENTIN.

Apparemment que vous le voyiez souvent à Bordeaux ?

CLÉON.

Nous ne nous sommes jamais quittés.

Madame ROQUENTIN.

Ne vous a-t-il point quelquefois parlé de sa charmante Javote ?

CLÉON.

Je vous assure qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Madame ROQUENTIN.

Ah ! Monsieur, que vous me faites plaisir ! Mais puis-je savoir ce que vous demandez dans cette Maison ?

CLÉON.

Vous le saurez dans un moment. Mais oserois-je auparavant vous demander des nouvelles de la belle Javote , dont vous me parlez ? Vous êtes apparemment de ses amies ?

Madame ROQUENTIN.

Oh ! pour cela , on ne peut davantage.

Où

316 LE TRIOMPHE DU TEMPS.

CLÉON.

Puis-je, à mon tour, vous demander comment vous la trouvez?

Madame ROQUENTIN.

Oh ! adorable ; Monsieur ; c'est une beauté parfaite.

CLÉON.

Est-il possible que ses traits? ...

Madame ROQUENTIN.

Je vous assure qu'elle n'a fait que croître & embellir ; & que , si Cléon...

---

SCENE XI & dernière.

ISABELLE, LÉANDRE, Madame  
ROQUENTIN, CLÉON,  
DORINETTE, DRILLOT.

Madame ROQUENTIN, *apercevant Léandre.*

**M**ais le voici , sans doute.

CLÉON, *apercevant Isabelle.*

Ah ! là voilà elle-même.

Madame ROQUENTIN, *embrassant Léandre,*  
Mon cher Cléon!...

CLÉON, *embrassant Isabelle.*

Mon aimable Javote!...

COMÉDIE.

317

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre !

Madame ROQUENTIN.

Que j'ai de joie de vous revoir !

CLÉON.

Que j'ai de plaisir de vous embrasser !

Madame ROQUENTIN.

Vous n'êtes point changé.

CLÉON.

Je vous trouve toujours la même.

Madame ROQUENTIN.

Vous ne me dites rien ?

CLÉON.

D'où vient ce silence ?

LÉANDRE.

Madame...

ISABELLE.

Monsieur...

Madame ROQUENTIN.

D'où vient cette froideur ?

CLÉON.

Quel est cet accueil ?

LÉANDRE.

Vous vous abusez , Madame.

ISABELLE.

Vous vous trompez , Monsieur.

CLÉON.

Comment ?

Où

318 *LE TRIOMPHE DU TEMPS,*

DRILLOT.

Oui, c'est une porte plus bas.

ISABELLE.

Je ne suis point la belle Javote, Monsieur; c'est ma mere.

LÉANDRE.

Ni moi le beau Cléon, Madame; c'est mon pere.

Madame ROQUENTIN.

Je ne comprends rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'est que vous n'y voulez donc rien comprendre. Mais je conçois bien, moi, que Monsieur est le beau Cléon, & Monsieur son fils Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Lui, le beau Cléon?

DRILLOT.

Oui, Madame, comme vous êtes la belle Javote.

CLÉON.

Elle, Javote?

DORINETTE.

Oui, Monsieur; & voilà sa fille Isabelle.

CLÉON, à Drillot.

Ah! je n'en puis plus.

Madame ROQUENTIN.

Je suis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous aussi sur moi , Monsieur , pour mieux faire le tableau.

Madame ROQUENTIN.

Est-il possible que quarante ans aient changé ses traits de cette manière !

CLÉON.

Se peut-il que le temps ait ainsi détruit ce chef-d'œuvre de la Nature !

Madame ROQUENTIN.

Ah ! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le temps eût respecté vos traits , comme il a respecté les miens ! Vous ne vous voyez pas , Monsieur , vous ne vous voyez pas.

CLÉON.

Non ; mais je vous vois , Madame , je vous vois.

Madame ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole , Monsieur.

CLÉON.

Je vous rends la vôtre , Madame.

Madame ROQUENTIN.

Mais , pour que vous n'ayez point à vous plaindre , j'épouserai votre fils , s'il le veut.

CLÉON.

Et moi votre fille , s'il le faut.

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma mère, cela ne fera pas.

LÉANDRE.

Je crois que vous vous moquez de moi, mon pere; je m'en tiens à mon premier dessein, & je n'en épouserai point d'autre que la charmante Isabelle.

ISABELLE.

Et moi, je vous proteste, ma mere, que je n'aurai point d'autre mari que Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Comment donc! vous n'en vouliez point, à ce que vous disiez.

CLÉON.

Vous témoigniez en chemin tant d'averfion pour Isabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de résolution, pourquoi ne voulez-vous pas que vos enfans en changent de même? Les révolutions des temps sont pour eux comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vous voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils se haïssent, ils se voient, & ils s'aiment: qu'avez-vous à dire à cela?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raison, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

# COMÉDIE.

321

## CLÉON.

Allons, Madame, il se faut rendre justice. L'amour-propre nous empêche souvent de nous connoître nous-mêmes; mais je conçois que, si le temps m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nos beaux jours sont passés, & que nous ne devons pas rendre nos enfans malheureux.

## Madame ROQUENTIN.

Où je vous assure qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finissons. Je ne veux point de votre fils, malgré lui; & c'est assez qu'il n'ait pas d'abord ouvert les yeux sur mes charmes, pour que je n'y songe plus.

## CLÉON.

C'est fort bien fait à vous, Madame. Songeons donc à unir au plutôt ces jeunes gens ensemble: & si le temps a pu détruire notre amour, qu'il ne puisse rien sur l'estime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drillot, où est le temps?.....

## DRILLOT.

Il n'y faut plus songer, Monsieur; il est passé.

## DORINETTE.

Monsieur, voilà les anciens amis de Madame & les vôtres qu'elle avoit invités à vos noces; ils ont

Or

312 **LE TRIOMPHE DU TEMPS,**

amené avec eux des violons, & font tous gais  
comme des pinsons : les renverrons-nous ?

**CLÉON.**

Non , non , qu'ils entrent ; je serai bien-aise de  
les revoir ; cela me rappellera les plaisirs de mon  
jeune âge.





---

---

LE TEMPS PASSÉ.  
PREMIER INTERMEDE.

ENTRÉE DE BONNES-GENS DU TEMPS PASSÉ.

UN VIEILLARD. N<sup>o</sup>. I.

**S**AISON d'aimer, aimable jeunesse,  
Que ne pouvez-vous durer sans cesse?  
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amour,  
Plûtôt le temps en passe, & passe sans retour.

---

E N T R É E

D'UN PETIT VIEILLARD ET D'UNE  
PETITE VIELLE.

UN VIEILLARD. N<sup>o</sup>. II.

**A**UX doux plaisirs de la tendresse  
Il faut livrer ses jeunes ans :

Ten, ten, tens.

Lorsque l'on sent approcher la vieillesse,

Ten, teren, ten, tens,

Il n'est plus temps.

Ovj

324 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

UNE VIEILLE.

Hélas ! quand j'étois jeune & belle,  
Je rebutois mes soupîrans :

Ten, ten, tens.

Sur mes vieux ans je ne suis plus cruelle ;

Ten, teren, ten, tens,

Il n'est plus temps.

UN VIEILLARD.

Quand l'horloge du Berger sonne,  
Réveillez-vous tendres Amans :

Ten, ten, tens.

L'heure passée, une Belle raisonne ;

Ten, teren, ten, tens,

Il n'est plus temps.

UNE VIEILLE.

L'Amour vainement se rappelle,  
Quand il a pris la clef des champs :

Ten, ten, tens.

A son retour, il ne bat que d'une aile ;

Tén, teren, ten, tens,

Il n'est plus temps.

COURANTE DE GENS DU TEMPS PASSÉ.

UN VIEILLARD N°. III.

Rappelons la souvenance  
Du bon temps passé.

COMÉDIE.

335

325

LE CHŒUR.

Rappelions la souvenance  
Du bon temps passé.

UN VIEILLARD.

Le Juge désintéressé  
Ne refusoit point d'audience.  
Sans le secours de la finance,  
Le vrai mérite étoit placé.

LE CHŒUR.

Rappelions la souvenance  
Du bon temps passé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut caressoit Macé,  
Il le faisoit sans répugnance ;  
Il n'avoit point de défiance  
Que quelqu'autre en fût caressé.

LE CHŒUR.

Rappelions la souvenance  
Du bon temps passé.

UNE VIEILLE.

Un vieillard, dans l'âge glacé,  
Pouvoit encore entrer en danse ;  
Aujourd'hui, dans l'adolescence,  
Le Blondin est déjà cassé.

**1316 LE TRIOMPHE DU TEMPS.**

**LE CHŒUR.**

Rappelions la souvenance  
Du bon temps passé.

**AU PARTERRE.**

Un Auteur n'étoit point forcé  
De demander de l'indulgence ;  
On lui battoit des mains d'avance,  
Même avant qu'on eût commencé.

**LE CHŒUR.**

Rappelions la souvenance  
Du bon temps passé.

---

**ENTRÉE GÉNÉRALE  
DE VIEUX ET DE VIEILLES.**

*Fin de la première Partie.*

LE  
TRIOMPHE  
DU  
TEMPS PRÉSENT.

---

SECONDE PARTIE

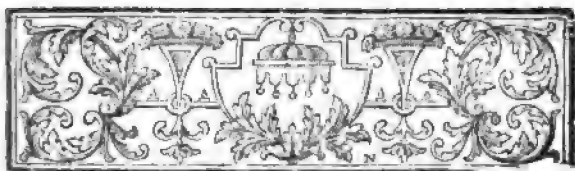
---

---

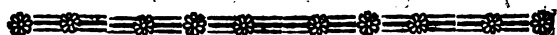
## A C T E U R S.

- H**ORTENSE, *Jeune Coquette.*  
**C**LARINE, *Suivante d'Hortense.*  
**L**UCILE, *Fille de Lyon, déguisée en Cavalier.*  
**R**OSETTE, *Suivante de Lucile, déguisée en Laquais.*  
**L**ICIDAS, *Amant de Lucile & amoureux d'Hortense.*  
**L**A GUILLOTIERE, *Valet de Licidas, Amant de Rosette & amoureux de Clarine.*  
**L'**ESTAFFE.

*La Scene est à Paris, dans la maison d'Hortense.*



LE  
**TRIOMPHE**  
**DU TEMPS PRÉSENT.**



**SECONDE PARTIE.**

---

**SCENE PREMIERE.**

**LICIDAS, LA GUILLOTIERE.**

**LA GUILLOTIERE.**

**H**É bien! Monsieur mon Maître, nous voilà donc enfin cassés aux gages; & la coquette d'Hortense, & la fourbe de Clarine, après nous avoir tous deux plumés comme des oisons, nous traitent avec le dernier mépris. Vous avez voulu vous éloi-

### 330 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

gner aussi ; voyez combien le temps de l'absence a dérangé nos affaires !

LICIDAS.

Ah ! malheureux Licidas , où te vois-tu réduit !

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis , avant de partir de Lyon , que rien n'arrivoit dans Paris sans payer l'entrée.

LICIDAS.

Ah ! mon cher la Guillotiere , je suis ruiné. Mais qui n'auroit pas cru qu'Hortense m'aimoit de la plus sincère ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui se seroit imaginé que Clarine ... Mais , après tout , Monsieur , nous méritons bien cela : vous avez trahi Lucile , j'ai trompé Rosette ; on nous rend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu ? il y avoit trop long-temps que j'aimois Lucile. Elle est à Lyon , j'étois à Paris : la distance des lieux , le temps de l'absence contribuent beaucoup à rendre les Amans inconstans. J'avouerai cependant que je ne cherchois d'abord qu'à me consoler du chagrin de ne plus voir Lucile ; & je ne croyois pas que le temps m'attacheroit à Hortense au point où je le suis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me fâche le plus dans tout ceci , c'est



d'avoir donné à Clarine la bague dont Rosette m'avoit fait présent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

Il n'y faut plus penser. Ne songeons qu'à découvrir mon heureux rival. Quoi ! tu n'as pu encore savoir quel il est, où il demeure, les heures qu'il prend pour venir en cette maison ?

LA GUILLOTIERE.

Non, Monsieur. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'on l'appelle Monsieur le Chevalier ; & que mon rival à moi, s'appelle Jasmin : mais on trouve à Paris tant de Chevaliers & de Jasmins confondus ensemble que l'on n'y connoit goutte ; cependant j'ai posté un petit drôle qui l'observera toute cette nuit, & qui lui rendra votre cartel, en quelque endroit qu'il le trouve.

LICIDAS.

Frappe toujours à cette porte ; & voyons s'il ne seroit point avec Hortense.



SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA  
GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

**M**ais voici Clarine sa suivante.

CLARINE.

Souhaitez-vous parler à ma Maitresse, Monsieur ?  
Elle n'y est pas.

LICIDAS.

C'est à quoi je m'attendois fort. Et quel temps  
faut-il prendre, à présent, pour la trouver ?

CLARINE.

Que voulez-vous ? Elle a maintenant son procès  
qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller solliciter ! il est  
presque nuit. Et toi, Clarine, as-tu aussi des  
procès ?

CLARINE.

Oh ! pour moi, je n'ai point tant de raisons à te  
donner, sinon que je t'ai aimé, que je ne t'aime  
plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pousser une botte en trois  
temps.

COMÉDIE.

333

CLARINE.

Voilà une affaire bien jugée , comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

Oui , hors de cour & de procès , & la Partie de la Guillotiere condamnée aux dépens.

CLARINE.

Pour vous , Monsieur , je vous parlerai plus poliment , & je vous dirai que le temps de votre absence....

LICIDAS,

C'en est assez ; je comprends à quoi je dois m'en tenir. Cependant dis à ton infidelle Maitresse qu'elle ne jouira pas long-temps de sa perfidie , & que nous éprouverons bien-tôt si son aimable Chevalier saura triompher de moi aussi facilement qu'il a triomphé d'elle.

LA GUILLOTIERE.

Et moi , ma petite mignonne , si je rencontre votre beau Jasmin , nous verrons s'il pousse aussi bien une estocade qu'un soupir amoureux.



SCENE III.

CLARINE, *seule.*

**C**ECI commence un peu à m'alarmer. D'où, diantre, ont-ils pu savoir le nom de leurs rivaux ? Si ces brutaux alloient nous rendre veuves avant que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diable.

---

SCENE IV.

LUCILE *en Cavalier*, ROSETTE  
*en Laquais*, CLARINE.

CLARINE, *d part.*

**M**AIS voici nos nouveaux Amans : je suis bien aise qu'ils soient montés par le petit escalier ; sans cela, il seroit peut-être arrivé du malheur. Mais, tout coup vaille, ces jeunes drôles-ci ne m'ont pas l'air de craindre leur homme.

LUCILE.

Bon-soir, belle Clarine. Comment se porte ton aimable Maitresse ? Où est-elle ?

CLARINE.

Monsieur , elle est à deux pas , chez une de ses amies ; & je vais l'avertir que vous êtes ici , selon l'ordre qu'elle m'en a donné. Sans adieu , Jasmin ; ne t'en va pas , au moins.

ROSETTE.

Oh ! je n'ai garde.

## SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

**H**é bien ! Madame , voulez-vous encore jouer longtemps le même rôle ? & ne vous laissez-vous point de passer pour homme , connoissant si bien la perfidie de ce sexe trompeur ?

LUCILE.

C'est un sexe trompeur , il est vrai : mais , après tout , le nôtre l'est-il moins ?

ROSETTE.

Vous avez raison : car nous-mêmes , sans la nouvelle qui nous est venue de l'inconstance de Licidas & de la Guillotière , nous allions nous engager dans une autre chaîne ; mais la jalousie nous a furieusement réveillées.

### 336 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

LUCILE.

Vois comme Hortense a trahi Licidas pour moi. Je n'ai encore mis en usage que des airs extravagans, salué des épaules, ricanné sur un rien, débité deux ou trois fadeurs ; il n'en a pas fallu davantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai guere eu plus de peine à rendre Clarine amoureuse de moi : je l'ai vue, elle m'a regardé ; je lui ai parlé, elle m'a répondu ; je l'ai agacée, elle m'a chatouillé ; je l'ai pincée, elle m'a mordu.

LUCILE.

Voilà une belle maniere de se conter fleurette !

ROSETTE.

Bon ! la Guillotiere & moi, nous ne faisons l'amour à Lyon qu'à coups de poing : entre nous autres Domestiques, c'est assez notre maniere. Mais laissons tout cela. Est-ce que vous ne voulez pas à la fin éclater ?

LUCILE.

Il n'est pas encore temps, Rosette.

ROSETTE.

Que voulez-vous donc davantage ? Sur le bruit de l'inconstance de nos amans, nous sommes parties de Lyon déguisées en hommes ; & , à la faveur de ce déguisement, nous nous sommes introduites à Paris chez nos rivales, nous avons supplanté nos  
volages

volages; il me semble qu'en voilà assez, & que c'est tout ce que nous demandions.

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue incessamment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace; car enfin je commence à me lasser de l'amour que Clarine a conçu pour moi: elle est diablement vive, au moins.

LUCILE.

Est-ce que tout ce badinage ne te réjouit point?

ROSETTE.

Non, ma foi; & je sens que je ne suis point le fait des femmes.

## SCÈNE VI.

LUCILE, ROSETTE,  
L'ESTAFFE.

ROSETTE.

**M**ais que cherche ici ce garçon?

L'ESTAFFE.

Monfieur, est-ce vous qu'on nomme Monfieur le Chevalier?

LUCILE.

Oui, mon cher. Mais il y a plusieurs Chevaliers

*Tome III.*

P

338 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

dans le monde ; ne vous a-t-on pas dit le nom de celui que vous cherchez ?

L'ESTAFFE.

Non , Monsieur ; on m'a seulement dit, Monsieur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah ! c'est Monsieur, sans contredit.

L'ESTAFFE.

Voilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main propre.

LUCILE , *bas à Rosette.*

Rosette, c'est de l'écriture de Licidas.

( Elle lit. )

*Monsieur , je voudrais avoir ce soir l'honneur de me taper la gorge avec vous ; ayez la bonté de m'indiquer le lieu que vous croirez le plus commode pour cela ; Et n'amenez avec vous que votre valet Jasmin , comme je n'amènerai que le mien : ils ont aussi quelque petite affaire à démêler ensemble.*

( A l'Estaffe. )

Allez , mon ami , dites au Cavalier qui vous envoie , que je ne sortirai point d'ici de la soirée , & qu'il m'y vienne trouver , s'il l'ose.

L'ESTAFFE.

Cela suffit ; il ne tardera pas à s'y rendre.





## SCÈNE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

**C**OMMENT, Madame ! vous lui donnez rendez-vous dans la maison d'Hortense ?

LUCILE.

Veux-tu que j'aie m'exposer à être arrêtée dans la rue par le Guet, dans l'équipage où je suis ? &c, d'ailleurs, je suis bien aise de faire cet éclat en présence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprete à frotter la Guillotiere comme tous les diables : c'est un poltron fieffé, ce n'est pas d'aujourd'hui que je le fais. Mais comment faire ? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bien-tôt trouvé une.



SCÈNE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE,  
CLARINE.

LUCILE, *bas.*

**M** A I s raisonnons-nous, voilà Hortense.

HORTENSE.

Mille pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir fait tant attendre : je ne m'étois éloignée que pour éviter votre rival.

LUCILE.

Vous avez beau faire, vous me donnerez toujours de l'inquiétude ; & tant que Licidas vous aimera, je ne ferai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotière viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, si nous n'aimons pas ?

HORTENSE.

Clarine a raison.

LUCILE.

Ah ! je suis jaloux d'une manière bien différente des autres hommes ; & je souffrirois moins si vous

aimiez Licidas , que de savoir que vous en êtes aimée.

H O R T E N S E.

Je ne puis rien comprendre à cette délicatesse. Croyez-moi , Chevalier , aimons-nous sans contrainte : & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage , je ferai tous mes efforts pour m'en faire haïr. Tenez, voilà déjà la montre dont il m'a fait présent , que je vous prie d'accepter.

L U C I L E , *à part.*

Ah Ciel ! que vois-je ?

H O R T E N S E.

Entrons dans mon cabinet, je vais vous sacrifier toutes ses Lettres , & tous les présens que j'ai reçus de lui. Je veux bien m'exposer à tout son ressentiment pour vous faire plaisir.

L U C I L E , *bas à Rosette.*

Tous les présens qu'elle me va faire seront sans doute ceux que j'ai faits autrefois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

R O S E T T E , *à part.*

Je voudrais bien de même rattraper toutes mes nippes.



SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

**Q**U'as-tu donc ? Tu me parois bien inquiet.

ROSETTE.

Je songe que nous ne devrions pas les laisser ainsi tête-à-tête : vois-tu ! mon Maître est un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarrasses-tu , puisque leur tête-à-tête nous procure le plaisir d'être seuls ? Tu n'es pas si redoutable, toi ; & il me semble que tu te refroidis de beaucoup , depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te dise ? Je trouve que tu n'es pas mon fait.

CLARINE.

Et que me manque-t-il donc ?

ROSETTE.

Tout , mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'esprit, que je parle assez bien.

ROSETTE.

Trop pour moi ; car, comme j'aime à parler de

mon côté, si nous vivions ensemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce seroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique point : mais, on me trouve cependant les traits assez délicats.

ROSETTE.

Et moi j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ah ! traître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner ; mais si je croyois avoir une Rivale....

ROSETTE.

Oh ! non, jet'affure ; je n'aime pas assez les femmes pour cela.

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifférence ? Est-ce parce que je t'ai trop-tôt déclaré mon amour ?

ROSETTE.

Franchement , tu as été un peu trop vite en besogne , au moins ; & , pour une Coquette , tu ne fais pas ton métier. Quand une femme est véritablement amoureuse , elle doit le taire ; & elle ne doit jamais dire qu'elle aime que quand il n'en est rien.

CLARINE.

Tu me donnes-là un plaissant précepte. Ah ! petit scélérat , que ta physionomie m'a trompée !

ROSETTE.

Tu le serois bien plus si je t'épousois ; car , enfin , nous n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

344 LE TRIOMPHE DU TEMPS.

CLARINE.

Apprends que j'ai plus de bien que tu n'en mérites. Depuis que je suis dans cette maison, j'ai amassé plus de quinze cents francs, sans compter cette bague qui vaut encore son prix.

ROSETTE, *bas*.

Ah! que vois-je? C'est la bague que j'avois donnée à la Guillotiere.

CLARINE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit assez.

CLARINE.

Hé bien ! fais-moi le plaisir de l'accepter. Mais j'entends monter quelqu'un : c'est , je crois , la Guillotiere , il va peut-être t'insulter. Quoique ce soit un poltron , il a une épée & tu n'en as point.

ROSETTE.

Si tu pouvois m'en trouver une , je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je vais te donner celle de notre Portier : mais ne va pas te faire tuer , au moins.

ROSETTE.

Ne crains rien.



## SCENE X.

LA GUILLOTIERE, *seul.*

**L**ICIDAS m'envoie devant pour savoir si son homme lui a fait un fidele rapport , & si son Rival est effectivement ici. Mais , outre qu'il fait déjà obscur dans cette Salle , c'est que je n'entends aucun bruit ; il se fera sans doute évadé avec son Jasmin. Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah ! mort ! Comment diable ! d'où me vient ce courage inopiné ? Je suis entré ici en tremblant ; & , depuis que j'y suis , j'enrage de me battre ! C'est apparemment à cause que je ne vois personne : car je me connois , je ne suis brave qu'avec ceux qui ne le sont pas , & je trouve que mon Maître m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un sort de chez Hortense : si c'étoit mon Rival ! n'importe , faisons bonne contenance ; & s'il est aussi poltron que nous , n'en soyons pas la dupe.



SCENE XI.

ROSETTE *une épée au côté*, LA  
GUILLOTIERE.

ROSETTE.

**Q**ui va là?

LA GUILLOTIERE, *tremblant*.

Et qui va là , vous même ? Pour moi je ne bouge.

ROSETTE.

C'est le brave , l'intrépide, le redoutable Jasmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je suis mort.

ROSETTE.

Et vous , qui êtes-vous ?

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique , & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah ! Monsieur de la Guillotiere , vous avez trop de modestie. Hé bien ! qu'est-ce ? Qu'en dirons-nous ? Quelle nouvelle ?

LA GUILLOTIERE.

On dit que les duels sont défendus.



## ROSETTE.

Cela est fâcheux pour de braves gens comme nous. Mais enfin , nous sommes ici sans témoins , & notre affaire sera vidée dans un moment.

## LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres ; il faut leur céder l'honneur.

## ROSETTE.

Nous ne ferions ici que les embarrasser. Notre combat ne sera pas long, comme je vous dis ; & en deux coups , l'un de nous sera par terre.

## LA GUILLOTIERE.

Male-peste ! Est-ce là comme vous les expédiez ?

## ROSETTE.

Dépêchons-nous , je vous prie , car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette rue ; je leur ai donné rendez-vous , je crains qu'ils ne s'ennuient.

## LA GUILLOTIERE.

Ah ! vous pouvez répondre à leur impatience.

## ROSETTE. ♦

Non , non , je suis bien-aîsé de commencer par vous , pour me mettre en haleine.

## LA GUILLOTIERE.

C'est-à-dire que vous voulez peloter en attendant partie. Mais , si nous nous battons , qui viendra nous séparer ?

348 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

ROSETTE.

Comment ! nous séparer ! Du premier coup ,  
je vous compte mort : je ne me bats jamais que je  
ne tue.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien ! si vous me comptez mort , vous n'a-  
vez qu'à vous en aller ; comme si l'affaire étoit  
faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon , & dans toutes  
les regles.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je vous dispense des formalités.

ROSETTE.

Allons , allons , l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh ! parbleu , je vous forcerai bien à vous battre.

LA GUILLOTIERE.

Et comment ?

ROSETTE.

Vous vous battrez , ou je vous donnerai cent  
coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien ! vous n'avez qu'à me les donner au plus  
vîte , & que cela soit fini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée.

Mais ce n'est pas assez , je veux que vous renonciez à Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y songe déjà plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main ?

ROSETTE.

Oui ; cela vous épargnera même les coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

C'est-à-dire que le bois destiné pour mes épaules passera sur mon front.

ROSETTE.

Non ; elle est sage , & j'en réponds comme de moi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution ! Mais , tout coup vaille , il vaut mieux se marier que de mourir.



SCENE XII.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE,  
ROSETTE.

LICIDAS.

**E**st-ce toi, la Guillotiere?

LA GUILLOTIERE.

Oui, Monsieur.

LICIDAS.

Avec qui es-tu là?

LA GUILLOTIERE.

Avec mon Rival, Monsieur Jasmin.

LICIDAS.

Et ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

Il n'est pas loin, & il ne paroîtra que trop-tôt  
pour vous.

LICIDAS.

C'est ce que nous allons voir. Mais vous, comment avez-vous terminé votre affaire?

LA GUILLOTIERE.

A l'amiable; j'épouserai une de ses Maitresses.

LICIDAS.

Quoi ! lâche....

ROSETTE.

Ne faites pas tant le brave ; vous serez peut-être trop heureux de recevoir une femme de la main de mon Maître.

LICIDAS.

Cela seroit fort plaisant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magasins de Maitresses , vous autres ?

ROSETTE.

Ne croyez pas rire : il nous en est encore venu deux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon... Mais voici Monsieur le Chevalier qui vous en assurera comme moi.



SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, LA  
GUILLOTIERE, ROSETTE.

( Pendant cette Scene Rosette tire dou-  
cement l'épée du côté de Licidas. )

LICIDAS.

**A** H ! vous voici donc à la fin , mon brave ?

LUCILE.

Nous allons savoir tout à l'heure si vous l'êtes :  
vous ne savez pas encore à qui vous avez affaire ;  
& si vous me voyiez seulement en face. ...

LICIDAS.

Je n'ai pas besoin de vous voir , pour vous com-  
battre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi aussi , puisque j'en suis.

LUCILE.

Si vous en êtes , demandez à Licidas de quel bois  
je me chauffe.

LICIDAS.

Comment donc ! Et pour qui connoissez-vous  
Licidas ?

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuir.

LICIDAS.

Ah ! ma colère ne peut plus se contenir. Mais  
Ciel ! ( *Il veut mettre l'épée à la main.* ) Qu'est de-  
venue mon épée ?

LUCILE.

Allons , allons , défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet , au Guet , au Guet.

LICIDAS.

Ah ! je suis au désespoir.

---

### SCENE XIV & dernière.

HORTENSE , LICIDAS , LUCILE ,  
CLARINE *avec des bougies à la main* ,  
LA GUILLOTIERE , ROSETTE.

HORTENSE.

**C**OMMENT , des épées nues chez moi ! Mais  
que vois-je ? Licidas désarmé par le Chevalier !

CLARINE.

Jasmin , vainqueur de la Guillotiere !

ROSETTE.

Nous en désarmerions bien d'autres.

354 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

LICIDAS,

Ah ! je veux me venger de la trahison qu'on vient de me faire.

LUCILE, *se découvrant.*

Et contre qui te venger, perfide ? Regarde-moi bien.

LICIDAS.

Que vois-je ? c'est Lucile !

LUCILE.

Oui, lâche, c'est elle-même.

ROSETTE.

Et Jasmin est Rosette.

LA GUILLOTIERE.

Rosette ! hé ! oui, morbleu, c'est elle. Ah ! si je l'avois su ! ....

HORTENSE.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

LUCILE.

Cela signifie, Madame, qu'ayant su que l'absence avoit rendu Lcidas inconstant, je suis partie de Lyon dans cet équipage, pour venir jouer ici le personnage que vous m'avez vu faire.

ROSETTE.

Oui, Madame ; c'est ce qui nous a fait devenir les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma surprise. Ah ! Clarine, que je suis honteuse d'avoir pris une femme pour un homme !



C O M É D I E.

353

CLARINE.

Hélas ! Madame , tous les jours les meilleures connoisseuses y sont trompées.

HORTENSE.

Ah ! je ne veux plus entendre parler de Licidas , puisqu'il a pu trahir une si belle personne pour moi.

CLARINE.

C'est bien dit , Madame ; avec le tems il vous auroit trahie pour une autre. Pour moi , je renonce à jamais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oui ! mais vous plairoit-il aussi de renoncer à toutes les nippes que mon Maître & moi vous avons données ?

ROSETTE , *bas à la Guillotiere.*

Ne te mets point en peine ; nous en avons déjà retiré une bonne partie.

LUCILE , *à Licidas.*

Que me pourrez-vous dire , Monsieur , pour vous justifier auprès de moi ?

LICIDAS.

Madame....

ROSETTE.

Oh ! Madame , laissons-là les reproches , s'il vous plaît ; il faut leur pardonner. Il y avoit long-tems qu'ils ne nous avoient vûes , ils croyoient ne nous plus revoir ; ils ont trouvé de quoi s'amuser , ils s'y sont arrêtés : il ne faut jamais refuser le plaisir , quand il se présente. Pour moi , je suis

**356 LE TRIOMPHE DU TEMPS,**

toujours pour le temps présent. J'entends des violons, réjouissons-nous ; je ne m'embarrasse pas qui nous les amène.

**CLARINE.**

C'étoit un petit Divertissement que nous voulions vous donner ce soir : mais ...

**ROSETTE.**

Nous allons toujours en profiter à bon compte : il faut prendre le temps comme il vient.



---

---

**LE TEMPS PRÉSENT.****SECOND INTERMEDE.****ENTRÉE****DE LA JEUNESSE ET DE QUATRE AMOURS.****N<sup>o</sup>. IV.****UNE COQUETTE.**

**C**'Est souvent le temps de l'absence,  
Qui rallume nos feux;  
Mais il est dangereux  
Que, dans l'impatience,  
On ne s'engage en d'autres nœuds.  
Le tombeau de la constance,  
Pour les cœurs les plus amoureux,  
C'est souvent le temps de l'absence.

**ENTRÉE DE COQUETTES ET D'AMOURS.****MENUETS.****N<sup>o</sup>. V.****UN AMOUR.**

Jeunes Beautés, ne laissez point vieillir  
Les fruits charmans que le Printemps vous donne;

## 352 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

Aux Amours venez les offrir :

Au temps de l'Automne ,

Personne

N'en voudra cueillir.

ENTRÉE DE GROS RÉJOUI.

N<sup>o</sup>. VI.

UN RÉJOUI.

Au temps jadis , dans l'amoureux empire ,

Sans être heureux , on soupiroit dix ans.

Au temps présent , à peine l'on desire ,

Que l'on est aussi-tôt content.

O l'heureux temps !

Ton , ten , ton , tenne ;

O l'heureux temps !

II. RÉJOUI.

Du Procureur j'ai vu jadis la femme

N'oser prétendre aux titres éclatans.

Au temps présent , on la nomme Madame ;

Elle appelle ses Clercs... mes Gens.

O l'heureux temps !

Ton , ten , ton , tenne ;

O l'heureux temps !

III. RÉJOUI.

On méprisoit autrefois la marotte ,

Et l'on voyoit triompher le bon sens.

## C O M É D I E.

359

Au temps présent, nous voyons la Calotte  
Un de nos premiers Régimens.  
O l'heureux temps !  
Ton , tén , ton , fenne ;  
O l'heureux temps !

### ENTRÉE DE FOUS.

#### N<sup>o</sup>. VII.

##### UN RÉJOUI.

Le temps est toujours prêt à fuir ;  
Goutons les plaisirs de la vie.  
Le passé s'oublie ,  
L'avenir varie ;  
Il n'est rien tel que de jouir.

##### UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanouir ;  
Le plaisir s'offre , il faut le prendre ;  
Pourquoi s'en défendre ?  
Que sert-il d'attendre ?  
Il n'est rien tel que de jouir.

##### UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point ouïr ,  
Entrez dans des chaînes nouvelles :  
Laissez-là les Belles ,  
Qui sont trop cruelles .  
Il n'est rien tel que de jouir.

160. **LE TRIOMPHE DU TEMPS.**

**AU PARTERRE.**

Nous cherchons à vous réjouir ;  
Jusqu'à ce que le temps ramene  
Muse Melpomene ,  
Troupe Italienne.  
Il n'est rien tel que de jouir.

---

**ENTRÉE GÉNÉRALE**  
**D'AMOURS, DE COQUETTES, DE FOUS**  
**ET DE GROS RÉJOUIS.**

*Fin de la seconde Partie.*

**LE**

LE  
**TRIOMPHE**  
**DU TEMPS FUTUR.**

---

**TROISIEME PARTIE.**

---

*Tome III.*

Q



## A C T E U R S.

**C**ASTELCRIC, *Gascon . nouveau  
mari de Lucinde.*

**LUCINDE** , *mariée en secondes noccs à  
Castelcric,*

**DAMON**, *Frere de Lucinde.*

**HARDICRAC**, *Gascon , ami de Damon  
& de Castelcric.*

**A G A T H E** , *Fille de Lucinde.*

**LOLOTTE** , *Petite Fille , Sœur d'Agathe.*

**DORANTE** , *Amant d'Agathe.*

**Le petit CLITANDRE** , *Amant de Lolotte.*

*La Scene est à Paris , dans la maison  
de Lucinde.*





LE  
**TRIOMPHE**  
**DU TEMPS FUTUR.**

**TROISIEME PARTIE.**

---

**SCENE PREMIERE.**  
**DAMON, HARDICRAC.**

**DAMON.**

**E**NFIN, mon cher Hardicrac, après un voyage d'un an, me voici de retour à Paris, & dans la Maison de ma Sœur, qui sera bientôt votre femme, si le Ciel seconde mes intentions.

**HARDICRAC.**

Cadédis ! cher Damon, je me réjouis avec vous du bonheur que vous avez eu de me rencontrer dans

Qij

364 *LE TRIOMPHE DU TEMPS,*

votre route. Je vous félicite d'avoir fait l'acquisition d'un ami tel que moi.

D A M O N.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaisir que j'en ressens, mon cher Hardicrac, qu'en faisant tous mes efforts pour vous faire devenir mon Beau-frère : & ce ne sera pas peu que d'y parvenir ; car, comme je vous l'ai déjà dit, en partant de Paris, je laissai ma Sœur inconsolable de la mort de son mari ; & je ne doute pas que son deuil ne dure encore.

H A R D I C R A C.

Ah ! sandis, camarade, laissez faire : je suis né de tout temps pour consoler les affligées.

D A M O N.

Quand les choses d'abord ne réussiroient pas, comme nous l'espérons, le temps est un grand Maître, il n'est point de douleurs qu'il n'appaise,

H A R D I C R A C.

En cas que le temps n'ait pas encore fait l'affaire, je possède l'art d'abrégér ces délais.

D A M O N.

Je fais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu ne manques pas de bonne opinion ; cependant, entre nous, dans notre voyage, je t'ai vu souvent te flatter assez mal-à-propos. Quoi qu'il en soit, si tu avois connu tout le mérite du défunt, tu tomberois d'accord que la douleur de sa perte semble devoir

être éternelle , & qu'une femme aussi vertueuse que  
ma Sœur.....

H A R D I C R A C.

Bagatelle ! Fais seulement paroître ta veuve ,  
présente-la moi inondée d'un déluge de larmes ;  
d'un regard , je lui mets l'œil à sec.

D A M O N.

Il est certain que si elle étoit persuadée , comme  
moi , de tout ce que tu vaux , à la première vue  
elle se sentiroit de l'inclination pour toi.

H A R D I C R A C.

N'en doute point ; cela est dans ton sang d'adorer  
le vrai mérite.

D A M O N.

Cela se peut : mais nous devons ménager son  
affliction , & prendre toutes les mesures nécessaires  
pour ne pas d'abord effaroucher sa douleur. Je viens  
de la faire avertir de mon arrivée ; elle en sera sans  
doute surprise , n'ayant pu trouver l'occasion de  
lui écrire depuis mon départ. Mais j'entends des-  
cendre quelqu'un....



SCENE II.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE,  
DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

**E**T c'est elle-même.

LUCINDE.

Quoi ! mon cher frere de retour à Paris ! quelle consolation pour moi !

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai de vous revoir , ma chere Sœur. Je suis ravi que vous ayez enfin quitté ces longs crêpes , que vous vouliez porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé ! mon frere , ne faut-il pas se faire une raison ? Mais , ne me rappelez point , je vous prie , un temps si triste ; & souffrez que je m'abandonne à toute la joie que me donne votre arrivée. Mes Filles , saluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les enfans croissent en peu d'années ! Hé bien ! font-elles toujours dans le dessein d'être Religieuses ? Je les ai vues fort dans ce goût-là ; & , à moins que le temps ne les ait changées...

## LUCINDE.

C'est ce que je ne crois pas : &, d'ailleurs , la douleur que m'a causé la mort de leur Pere, leur doit avoir fait faire bien des réflexions sur les chagrins qu'il y a à effuyer dans le mariage.

## D A M O N.

Il a ses agrémens comme ses traverses. Mais , laissons cela ; & permettez que je vous présente le meilleur de mes Amis : j'en ai fait rencontre au commencement de mon voyage d'Espagne, & nous ne nous sommes pas quittés depuis.

## LUCINDE.

Monsieur a la physionomie tout-à-fait heureuse ; & il ne faut que le voir , pour être persuadé de son mérite.

## HARDICRAC.

( *A part, d Damon.* )

Ah ! Madame, ... hé bien ! sandis ! que t'avois-je dit ?

## D A M O N.

Comme nos plaisirs & nos chagrins ont toujours été communs, il a pris beaucoup de part à la peine que je lui marquois ressentir de votre affliction : &, sans vous connoître, il vous plaignoit autant que moi.

## LUCINDE.

Mon Frere , encore un coup , si vous me voulez faire plaisir , ne me parlez plus du défunt : j'ai été

368 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

juqu'ici si affligée , si affligée de sa perte , que j'ai pris le parti de n'y plus songer.

D A M O N.

Je n'en parle , ma Soeur , que pour vous faire entendre que , dans ces sortes de malheurs , après avoir donné quelque chose à la bienfaisance , le plus prompt remède est toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge ; & un second mari...

L U C I N D E.

Ah ! mon cher Frere , que je suis ravie que vous pensiez de la sorte !

H A R D I C R A C , *à part.*

Ah ! cadédis ! pour le coup , elle en tient.

L U C I N D E.

Plusieurs partis s'étoient déjà présentés ; un riche Négociant de Lyon , un Trésorier de Normandie , un Conseiller de Bretagne , un Gentilhomme Manseau....

H A R D I C R A C.

Hé fi ! fi ! fi ! Madame. Vous méritez un Gascon.

L U C I N D E.

Ah ! Monsieur , que vous me frappez bien par mon endroit sensible ! J'ai toujours eu une estime toute particuliere pour cette aimable Nation.

H A R D I C R A C.

J'ai bien connu d'abord que vous étiez de bon goût. Mais ces aimables enfans ne nous disent rien.

AGATHE.

Monfieur , où notre mere parle , c'eft à nous de nous taire.

LOLOTTE.

Monfieur , nous écoutons pour en faire notre profit dans la fuite.

LUCINDE.

Oh ! pour cela , elles font élevées dans une grande modestie. Mais, mon Frere, vous devez être fatigué : je vais faire préparer votre appartement , & celui de Monfieur , qui apparemment nous fera l'honneur de loger chez nous.

HARDICRAC.

Je regarde déjà la maifon comme mienne ; les gens de notre Pays ne font pas façonniers.

LUCINDE.

Vous nous faites plaifir, Monfieur, d'en ufer ainfi : & je vais promptement....

D A M O N.

Rien ne preffe , ma Sœur ; & je voudrois vous entretenir un moment. Faites retirer mes Nieces.

LUCINDE.

Nous aurons du temps de reffe. J'ai auffi à vous parler. Mais, laissez-moi auparavant donner tous les ordres néceffaires. Mes filles , fuivez-moi.



S C E N E   I I I.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

**L'**AIMABLE famille ! & sur-tout cette fille aînée ! si je n'avois eu peur de désespérer la veuve , j'y aurois d'abord porté mes vifées.

DAMON.

Cela est trop jeune pour toi ; & , d'ailleurs , elle n'aura pas tant de bien que sa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier dessein.





## SCÈNE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC,  
DAMON.

HARDICRAC.

**M**AIS que cherche ici ce jeune homme? Je crois le connoître! hé! oui, c'est le Chevalier de Castelcric, mon cousin & mon intime.

DAMON.

Apparemment qu'il t'aura vu entrer ici.

CASTELCRIC, *à part.*

Que font ces deux Messieurs seuls dans cette salle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point; c'est lui-même, le Chevalier de Castel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher cousins, que je t'embrasse: il y avoit mille ans que je ne t'avois vu. Je te suis obligé de ton bon souvenir.

Qvj

372 *LE TRIOMPHE DU TEMPS,*

**HARDICRAC.**

Il faudroit que je manquaſſe bien de mémoire  
pour t'avoir oublié depuis un an.

**CASTELCRIC.**

Et quel eſt ce Gentilhomme que tu m'amenes-là  
avec toi ?

**HARDICRAC.**

Je ne te l'amene point ; c'eſt lui-même qui m'a  
conduit ici chez ſa ſœur.

**CASTELCRIC.**

Comment ?

**HARDICRAC.**

Oui ; c'eſt le frere de la Patrone de la Caſe.

**CASTELCRIC.**

Quoi ! Monſieur ſeroit ce Damon tant attendu ,  
tant deſiré, tant ſouhaité ?

**HARDICRAC.**

C'eſt lui-même.

**CASTELCRIC.**

Ah ! Monſieur , que je vous embraffe , & que je  
vous témoigne la joie que j'ai de votre retour !

**DAMON.**

Monſieur , c'eſt trop d'honneur que vous me  
faites.

**HARDICRAC.**

Je ſuis charmé , couſin , que tu te trouves à Paris  
dans le temps que je ſuis prêt de me marier. Tu  
ſigneras ſur mon contrat , au moins ?

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaisir indicible. Mais j'ai un chagrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas trouvé à temps pour signer au mien & faire honneur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment ! Tu as pris femme ?

CASTELCRIC.

D'hier seulement. Comment ! tu es dans cette maison , & tu n'en fais encore rien ? La Dame du logis étoit pourtant de la noce , & personne n'y a plus dansé qu'elle.

DAMON.

Comment ! Ma sœur , au sortir de son deuil , se trouver à une noce ! cela n'est pas fort régulier.

CASTELCRIC.

Que voulez-vous dire ?

DAMON.

Je veux dire qu'il y a toujours certaines bien-séances à observer , & que vous lui deviez épargner ce ridicule.

CASTELCRIC.

Et comment vouliez-vous que je fisse ?

DAMON.

Vous pouviez faire vos nocés sans elle.

CASTELCRIC.

Comment ! cadédis ! faire mes nocés sans la Mariée !

374 *LE TRIOMPHE DU TEMPS,*

D A M O N.

Comment ! la Mariée ?

C A S T E L C R I C.

Hé ! oui , tandis : c'est votre sœur que j'ai prise pour femme.

D A M O N.

Quoi ! Monsieur , vous êtes mon beau-frere ?

C A S T E L C R I C.

Si je le suis ? ah ! je vous en réponds. Songez seulement à amasser beaucoup de bien , je vous fournirai des héritiers de reste , ou Diou mé damne.

D A M O N.

Ah ! mon cher ami , je tombe des nues.

H A R D I C R A C.

Ah ! cadédis , si tu tombes des nues , je tombe moi du firmament.

C A S T E L C R I C.

Comment ?

H A R D I C R A C.

Je m'apprêtois à l'épouser.

C A S T E L C R I C.

Oh ! pour le coup , coufis , vous attendrez , s'il vous plaît , qu'elle soit veuve une seconde fois.

D A M O N.

Je n'en puis revenir ; & je suis dans une colere....

H A R D I C R A C.

Oh ! point d'emportement ; console-toi ; je te réponds qu'elle est en bonne main ; & que , ne

m'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux. Mais il faut s'ajuster : je devois être ton beau-frère, je serai ton neveu, j'épouse la fille aînée.

D A M O N.

Que voulez-vous faire d'une innocente ? Est-elle en âge de conduire un ménage ? &c, d'ailleurs, si le temps ne l'a changée, je l'ai toujours vue dans les sentimens d'être Religieuse : l'ignorance où on l'a toujours élevée.....

H A R D I C R A C.

Laisse faire ; si j'ai du talent pour consoler les affligées, je n'en ai pas moins pour enseigner les ignorantes.

---

## S C E N E V.

LUCINDE , AGATHE , LOLOTTE ,  
D A M O N , CASTELCRIC ,  
H A R D I C R A C.

H A R D I C R A C.

**V**ENEZ, Madame ; ne craignez point le ressentiment de votre frere : quoiqu'il m'eût destiné votre main, il approuve votre mariage avec Monsieur, & moi j'épouse cette aimable enfant. (*A Agathe.*) Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante ?

476 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

AGATHE.

Moi ? je ne fais pas seulement ce que vous demandez.

LOLOTTE.

Monsieur demande à être votre mari : voyez que cela est difficile à entendre ? Vous me faites pitié d'être si sotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiselle Lolotte, vous me paroissez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE, à Agathe.

N'avez-vous pas vu marier ma chère Maman ? Hé bien ! cela fera à-peu-près de même.

AGATHE.

Oui ; mais, ma Soeur, ma chère Mere avoit déjà eu un Mari ; & il me semble que je voudrois bien aussi en avoir un autre auparavant Monsieur.

LUCINDE.

Taisez-vous , sotte ; vous ne savez ce que vous dites.

AGATHE.

Si je ne fais ce que je dis , je fais bien ce que je voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ses discours, Monsieur ; je suis Maitresse de ma Fille : il suffit que vous soyez du goût de mon Frere, & que mon Mari y consente , pour qu'elle soit votre femme dès demain , pourvu que vous ne fassiez point de difficulté d'épouser une fille aussi ingénue.

HARDICRAC.

Hé! tandis: c'est ce que je cherche depuis si longtemps qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monsieur, je ne suis pas si sotte que vous pensez ; &...

LUCINDE.

Oh ! Mademoiselle, encore une fois, taisez-vous, & songez à m'obéir. Et nous, passons dans mon Cabinet, nous parlerons de cette affaire avec plus de liberté.

---

## SCÈNE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

**M**A Sœur, je vous félicite ; & je suis ravie que vous établissiez dans notre Famille la règle de marier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah ! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le Couvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie : on m'en a fait sortir avec vous, on pourroit bien m'y faire rentrer de même ; & je vous avoue que je n'en ai point du tout d'envie.

378 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

AGATHE.

Ah ! ma Sœur , si vous n'étiez pas un enfant , je vous confierois bien des choses.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant ? Savez-vous bien que j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt , que vous n'en avez dans toute votre personne. Confiez-moi seulement votre secret , je vous écoute.

AGATHE.

Hélas ! j'aime , ma Sœur. Quoi ! cela ne vous surprend pas ?

LOLOTTE.

Non vraiment ; & je ne vois rien là de si extraordinaire. Et qui aimez-vous ?

AGATHE.

Ce jeune homme , dont la Sœur étoit avec nous dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui ? Dorante ?

AGATHE.

C'est lui-même , il veut absolument m'épouser : jugez , ma Sœur , combien il fera fâché , si l'on m'en fait épouser un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela , & qu'il vienne au plutôt s'y opposer.

AGATHE.

Mais , ma Sœur...



LOLOTTE.

Quoi mais ? Dans ces sortes d'affaires il faut se remuer. Vous voudriez que Dorante fût votre mari, n'est-ce pas ?

AGATHE.

Affurément ; car nous nous sommes déjà donné une promesse de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc ! Mais, vraiment, vous n'êtes pas si sottre que je pensois. Et comment avez-vous pu lui parler ?

AGATHE.

Bon ! il passe toutes les nuits sous nos fenêtres & cette bonne D v te, qui consoloit ci-devant ma Mere dans son veuvage , a la charité de lui rendre mes lettres & de me rendre les siennes.

LOLOTTE.

Quoi ! Madame Brigide ? Je la croyois si scrupuleuse & si ridicule ! Oh ! je suis ravie qu'elle soit aussi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'est point trouvée aux noces de ma Mere , ayant renoncé à toutes les vanités du monde , je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourd'hui , & je ne fais par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez , j'ai pitié de vous , & je me charge de ce soin.

380 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

AGATHE.

Quoi ! ma chère Sœur, vous pourriez me rendre ce service ?

LOLOTTE.

/ Pourquoi non ? N'en feriez-vous pas autant pour moi dans l'occasion ?

AGATHE.

Ah ! très-assurément. Mais comment vous y prendrez-vous ?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embarrasse point : j'ai ici des personnes à mon commandement , & vous aurez Dorante dans un moment ; il ne loge qu'à deux pas de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adresser pour lui porter cette nouvelle ? Prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarrassez-vous ? Je crois que vous me prenez pour une bête ! Dans un moment , vous dis-je, votre affaire sera faite.



## SCENE VII.

AGATHE, *seule.*

**H**ÉLAS ! j'étois bien plus heureuse lorsque je ne connoissois point l'Amour. J'ai vu Dorante, il m'a parlé ; j'ai pris plaisir à l'entendre, & le temps a fait le reste.

## SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

**A**H ! ma Sœur, réjouissez-vous. Dans le moment que j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'est présenté à ma vue. Je lui ai fait signe d'approcher ; il est venu, & le voici.



SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE,  
DORANTE.

DORANTE.

**C**HARMANTE Agathe, quel heureux hasard me procure le plaisir de me trouver auprès de vous ? J'attendois avec impatience le moment de vous voir à votre fenêtre ; & mon bonheur....

AGATHE.

Ah ! Dorante, je suis au désespoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathe ?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver ; & ma Mere & lui veulent me marier, dans l'instant, à un autre que vous.

DORANTE.

Ah Ciel ! Quel contre-tems ! Et demain mon Pere devoit vous demander pour moi à Madame votre Mere. Que vais-je devenir, chere Agathe ?

COMÉDIE.

383

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage,  
Déclarez, dans ce moment, à ma Mere que vous  
aimez Monsieur, & que vous ne voulez point d'autre  
époux que lui.

AGATHE.

Ah ! ma Sœur, je n'aurai jamais la hardiesse..

LOLOTTE.

Ne craignez rien ; je vous seconderai comme il  
faut.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais...

DORANTE , *se jetant à ses genoux,*

Ah ! belle Agathe , au nom de notre amour , je  
vous conjure.....



S C E N E X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC,  
DORANTE, AGATHE,  
... LOLOTTE.

LUCINDE.

Où vois-je ? Un homme aux genoux de ma  
Fille ?

HARDICRAC.

Cadédis ! quelle innocente !

DAMON.

Que veut dire ceci , Lolotte ?

LOLOTTE.

Cela veut dire , mon Oncle , que Monsieur aime  
ma Sœur , & que ma Sœur aime Monsieur ; voilà  
tout ce que j'en fais.

HARDICRAC.

Ah ! sandis , où m'allois-je fourrer ? Et à quel âge  
faut-il donc les prendre ?

DORANTE.

Oui , Madame , il est vrai que j'aime Mademoiselle  
votre Fille , & que mon Pere devoit demain vous  
la demander en mariage.

LUCINDE.

LUCINDE.

Monfieur, je connois votre Famille ; & c'eft beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire : mais mon Frere a donné fa parole à Monfieur ; fans cela...

HARDICRAC.

Ah ! Cadédis, je la lui rends : je veux une femme à moi feul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes mefures rompues ; & le defir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille...

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouferai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monfieur ? Fi donc ! Que feriez-vous d'une morveufe comme moi ? N'auriez-vous pas de confcience ?

HARDICRAC.

Et, fâdis ! vous croîtrez peut-être avec le temps ?

LOLOTTE.

Je l'efpere bien ainfi : mais vous, de votre côté, vous vieillirez, Monfieur.

HARDICRAC.

La petite perfonne ne laiffe pas d'avoir des raifons piquantes.

LUCINDE.

Qu'est-ce à dire, Mademoifelle ? Vous êtes bien

*Tome III.*

R

386 *LE TRIOMPHE DU TEMPS,*

en âge de raisonner comme vous faites! on prendra bien vos avis là-dessus!

**LOLOTTE.**

Je fais pourtant que sans moi l'on ne peut rien faire; & je vous déclare, par avance, que je ne veux point de Monsieur.

**LUCINDE.**

La petite insolente! Monsieur, ne vous arrêtez point à ses discours, je vous prie; & ne vous fâchez point....

**HARDICRAC.**

Moi? au contraire; j'aime à voir, dans les Filles de cet âge, de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertés méprisantes; cela m'annonce, pour l'avenir, une vertu à toute épreuve; & je me flatte....

**LOLOTTE.**

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne ferez pas mon mari, à bon compte; & j'y vais donner bon ordre,





## SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC,  
AGATHE, DORANTE.

DAMON.

Où va-t-elle donc , ma Sœur ? & que veut-elle dire ?

LUCINDE.

C'est une petite évaporée , à qui il prend comme cela de petites fantaisies depuis un certain temps.

DAMON.

Cela me surprend ; car , avant mon départ , elle étoit d'une docilité & d'une retenue si grande , qu'elle en paroïssoit toute sorte ; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire : si cela va toujours en augmentant , avec le temps ce sera un petit diable.

HARDICRAC.

Laissez-moi faire , je la pétrirai à ma manière si-tôt qu'elle sera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même temps que celui de Monsieur , puisqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppose pas.

Rij

38 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

LUCINDE.

Mon mari est allé lui-même chez le Notaire pour le faire arriver plus vite ; & nous ferons dresser les deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'est bien dit : & , la cérémonie faite , je mets la petite Personne dans un Couvent , jusqu'à ce qu'elle soit en état d'être mienne.

---

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON,  
AGATHE, DORANTE,  
HARDICRAC.

CASTELCRIC.

**J**E viens de poser le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'amène avec moi les Violons , qui doivent célébrer mon lendemain. Mais que veut dire que j'ai trouvé là-bas votre Fille Lolotte , avec le petit Clitandre, qui tous deux se désespèrent ?

LUCINDE.

Le petit Clitandre !

CASTELCRIC.

Oui, le Fils du Président qui occupe la moitié de cette Maison...

## SCÈNE XIII &amp; dernière.

LE PETIT CLITANDRE,  
LOLOTTE, & les Acteurs précédens

CASTELCRIC.

**M**AIS, cadédis ! le voici lui-même.

LE PETIT CLITANDRE, d *Lolotte.*

Non, Mademoiselle, vous avez beau faire, je veux absolument lui dire deux mots ; & l'on ne m'enlèvera pas ainsi ma Maitresse à ma barbe..

LOLOTTE.

Mais, mon cher, n'allez point vous exposer...

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien, & je suis bon pour lui ; j'ai trois mois de Salle, afin que vous le sachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci ?

LUCINDE.

A qui en veut donc ce petit drôle-là ?

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame ; mais j'aime Mademoiselle votre Fille, & j'en suis aimé, & je ne souffrirai point qu'elle soit la femme d'un autre.

R iii

HARDICRAC.

Oh ! pour le coup , je ne m'attendois pas à celui-là.

LE PETIT CLITANDRE, *d Hardicrac.*

Est-ce vous , Monsieur , qui êtes assez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête ?

HARDICRAC.

Cadédis ! ce petit bon-homme me réjouit.

LE PETIT CLITANDRE.

Morbleu ! Monsieur , si je vous réjouis , votre figure m'afflige , entendez-vous ?

LUCINDE.

Qu'est-ce donc que tout cela signifie ? Je vous trouve bien impertinent , morveux que vous êtes , d'oser aimer ma fille !

LE PETIT CLITANDRE.

Madame , vous pouvez tout dire ; je fais le respect que je vous dois : mais si Monsieur a du cœur , je lui ferai voir que je ne suis pas un morveux.

HARDICRAC.

Comment ! vous voulez dégainer avec moi ?

LE PETIT CLITANDRE.

Oui , Monsieur. Si vous vous obstinez à vouloir épouser Mademoiselle Lolotte , il faut que vous ayiez ma vie , ou que j'aie la vôtre.

LOLOTTE.

Oh ! pour celui-là , Monsieur , je vous défends de vous battre.

## LE PETIT CLITANDRE.

Comment ! Mademoiselle ; vous aimez donc mieux épouser Monsieur ?

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela ; mais je ne veux pas que l'on vous tue.

LE PETIT CLITANDRE.

Et si je vous perds , croyez-vous que je puisse vivre ?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié.

HARDICRAC.

Affurément ce jeune homme est de race Gasconne.

LOLOTTE , *aux genoux de Damon.*

Ah ! mon cher Oncle , priez ma chere Maman de me marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame , je vous conjure par tout ce qui vous est de plus cher au monde , de ne point donner Mademoiselle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah ! s'andis ! je n'y puis plus tenir. Allez , mes enfans , je vous marie , moi. Allons , cousins , il faut finir cette affaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur. Mais cependant voilà trois fois qu'on te passe la plume par le bec.

R iv

392 LE TRIOMPHE DU TEMPS,

H'ARDICRAC.

Que veux-tu que j'y fasse ? je m'en console, dans l'espérance où je suis de faire un jour une fortune des plus considérables. Je ne puis que plaindre ces Belles de n'avoir point le bonheur de me posséder.

CASTELCRIC.

Pour les en consoler d'avance, songeons à leur mariage avec ces Messieurs.

LUCINDE.

Mais, mon cher mari, Lolotte est bien petite !

LOLOTTE.

Laissez faire, ma chere Maman, je deviendrai bientôt grande ; tout vient avec le temps : il vous a consolée de la mort de votre mari, il a donné de l'amour & de l'esprit à ma Sœur, & j'espère qu'il me donnera bientôt tout ce qui me manque.

H'ARDICRAC.

C'est penser à merveille. Espérons toujours, c'est le moyen de goûter par avance les douceurs d'un heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'est sur quoi roule le petit Divertissement que vous allez voir.



---

---

LE TEMPS FUTUR.  
DERNIER INTERMEDE.

ENTRÉE

DE BOHÉMIENS ET DE MATELOTS.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

Nº. VIII.

**L'**ESPÉRANCE

Du temps passé soulage les regrets;

Et fait aux Mortels, par avance,,

Goûter dans l'avenir les biens les plus parfaits.

Ne perdons jamais

L'espérance.



ENTRÉE  
DE BOHÉMIENNES ET DE MATELOTS,  
UNE BOHÉMIENNE.

Nº. IX.

DE l'espérance  
Les plaisirs sont doux ,  
Ne fussent-ils qu'en apparence.  
Sans cesse espérons, flattons-nous ;  
Car bien souvent la jouissance  
Se trouve au-dessous  
De l'espérance.





## VAUDEVILLE.

## UNE BOHÉMIENNE.

N<sup>o</sup>. X.

**J**E vois une veuve pleurer,  
Et prête à se désespérer  
De la mort d'un époux fidèle:  
Mais, pour voir ses vives douleurs  
Changer en nouvelles ardeurs,  
Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Iris vend cher à ses Galants  
Les faveurs de ses jeunes ans ;  
Ils sont tous ruinés par elle !  
Mais, pour la voir, dans son déclin,  
La dupe de quelque Blondin,  
Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Dans le poste où la Cour l'a mis,  
Blaise compte nombre d'amis,  
Chacun suit sa faveur nouvelle :  
Mais, pour le voir abandonné,  
Dès que la roue aura tourné,  
Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

Rvj

## UN MATELOT.

En tous lieux, ce nouvel époux  
 De sa femme fait le jaloux ;  
 Il observe par tout la belle :  
 Pour le voir garder le manteau ,  
 Et tirer sa part du gâteau ,  
 Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

## LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à-présent  
 Me traitent de petit enfant ;  
 Pour moi quelle douleur mortelle !  
 Mais leur beauté déperira ,  
 Tandis que la mienne croîtra ,  
 Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

UNE COMÉDIENNE , *au Parterre.*

A nos trois Sujets différens ,  
 S'il manque certains agrémens ,  
 Du moins l'idée en est nouvelle :  
 Contre le critique envieux ,  
 Parterre si judicieux !  
 Ah ! c'est au temps que j'en appelle.

## ENTRÉE GÉNÉRALE.

*Fin de la troisième & dernière Partie.*

**LE MAUVAIS  
MÉNAGE,  
PARODIE,**

*Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bour-  
gogne, par les Comédiens Italiens ordinaires  
du Roi en 1725.*

---

## A C T E U R S.

**B**ARBARIN, *Prévôt*

MARIAMNE, *Femme de Barbarin.*

SIMONNE, *Sœur de Barbarin.*

CLÉON, *Marquis, Colonel de Dragons.*

JOLI-CŒUR, *Dragon.*

MARAUDIN, *Ami de Simonne & de  
Barbarin.*

GRIFFON, *Secrétaire de Barbarin.*

ARLEQUIN, *Vieux Domestique de Mariamne.*

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe D'ARCHERS.

*La Scène est dans une Ville de Normandie,  
sur le bord de la Mer.*



*LE MAUVAIS*  
**M É N A G E,**  
**P A R O D I E.**

---

**SCENE PREMIERE.**  
**SIMONNE, MARAUDIN.**

**M A R A U D I N.**

**O**UI, cette autorité, qu'un frere vous confie,  
Est reconnue en Haute & Basse-Normandie.  
J'ai volé vers Gisors; & , traversant Rouen,  
Repassé par Avranché, & de Falaise à Caen.  
Madame, il étoit temps; car, prompts à se dédire,  
Nos Normands commençoient par-tout à vous  
détruire:

400 *LE MAUVAIS MÉNAGE,*

Barbarin votre Frere , à Rouen revenu ,  
Déjà dans ces Cantons n'étoit plus reconnu ;  
Et ce Prévôt altier , accusé d'injustice ,  
De ses frandes devoit recevoir le supplice.  
J'ai vu par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé ;  
Mais j'ai parlé , Madame , & ce Peuple a tremblé :  
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire  
Sorti blanc comme neige ; & que , plein de colere ,  
Il revenoit ici plus fier , plus orgueilleux ,  
Se venger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet , c'est une chose sûre.

MARAUDIN.

Que fa Femme nous va donner de tablature ?  
Il la verra , Madame ; & va , plus que jamais ,  
Se laisser enchanter par ses puissans attraits :  
Elle va nous confondre & jouer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien ; j'ai su parer ce coup funeste ;  
Et par un artifice obtenir un Arrêt ,  
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai su , par mes intelligences ,  
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;

## P A R O D I E.

403.

J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,  
Dont ici, grâce au Ciel, on ne manqua jamais;  
Ils ont jusqu'à Rouen été trouver mon Frere;  
Et, sous le faux semblant d'un avis salulaire,  
Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri,  
Qu'il l'a fait condamner pour le Mississipi.

### M A R A U D I N.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire.  
Mais avez-vous prévu si l'Officier austere,  
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons  
Que l'on a depuis peu logés dans nos maisons,  
Si Cléon, ce Marquis si fier de sa noblesse,  
Souffrira que l'on ose enlever son Hôtesse?  
Il est logé chez elle; il peut, dans son courroux...  
Mais le voici lui-même.

### S I M O N N E.

Allons, retirons-nous.



SCÈNE II.

CLÉON, JOLI-CŒUR,  
MARAUDIN.

CLÉON.

**S**IMONNE & Maraudin s'éloignent de ma vue ;  
Par-là leur trahison ne m'est que trop connue.  
Maraudin, demeurez : vous êtes un frippon ;  
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monsieur. . .

CLÉON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame ;  
Vous étiez du complot tramé contre la femme ;  
Je voudrais bien savoir ce qu'elle vous a fait.  
Il faut avoir du moins des raisons quand on hait ;  
Mais vous n'en avez point ; vous les feriez  
connoître ;  
Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être.  
Quel caractère affreux ! se peut-il tolérer ?  
Jamais fit-on du mal sans en rien espérer ?  
Quoi qu'il en soit, sachez que je prends la défense  
De celle contre qui s'armoit votre insolence.  
Vous savez de quel bois se chauffent les Dragons.



PARODIE.

MARAUDIN.

Monsieur...

CLÉON.

C'en est assez, tournez-moi les talons.

---

SCENE III.

CLÉON, JOLI-CŒUR.

CLÉON.

**J**OLI-CŒUR, que dis-tu ? Quoi ! sans ton arrivée,  
La belle Mariamne alloit être enlevée ?

JOLI-CŒUR.

Oui, Monsieur ; un Exempt, dont j'ignore le nom,  
Chargé d'Ordres secrets, étoit dans sa maison :  
Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite,  
Fiers comme des Césars, enfin tous gens d'élite,  
Et qui déjà par tout avoient jetté l'effroi ;  
Quand j'ai crié soudain : à moi , Dragons, à moi.  
Ils ont paru ; l'Exempt & sa brave cohorte  
Ont pris tout aussi-tôt le chemin de la porte ;  
Et leurs jambes alors les servant à propos  
De cent coups de bâton ont garanti leurs dos.

CLÉON.

Ah ! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie.

404 **LE MAUVAIS MÉNAGE,**

Quoi ! sans toi , Mariamne , hélas ! m'étoit ravie !  
Et mon amour....

**J O L I - C Œ U R.**

Ah ! ah ! voici du fruit nouveau :  
Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?  
Vous , qui pour le beau sexe aussi froid qu'une souche ,  
Ne l'arbordiez jamais qu'avec un œil farouche ;  
Vous , qui voulez passer par-tout pour vertueux ,  
De la femme d'un autre on vous voit amoureux ?

**C L É O N.**

Les beautés de Paris , par leurs minauderies ,  
Par leurs airs affectés , par leurs coquetteries ,  
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement ,  
Que de n'aimer jamais j'avois fait le serment :  
De leurs chignons frisés la bizarre structure ,  
De leurs nouveaux Paniers la ridicule ampleur , (\*)  
Et sur-tout de leur cœur tous les plis & replis ,  
Pour elles ne m'avoient inspiré que mépris.  
Mais j'ai vu Mariamne ; une beauté si pure  
Tire tout son éclat de la simple nature :  
Jamais dans son maintien aucun air affecté ;  
Jamais dans ses discours la moindre fausseté :  
Cette rare vertu , de tous les lieux bannie ,  
L'aimable vérité , qui dans la Normandie  
N'avoit pu jusqu'ici trouver d'appartement ,  
Sur ses lèvres habite & fôge incessamment :  
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle ;

---

(\*) On dit ampleur. *Licence poétique.*

**P A R O D I E.**

203

Mais c'est d'une maniere , à vrai dire , nouvelle ;  
C'est sans en rien attendre & sans rien desirer.

**J O L I - C Œ U R.**

Bon ! quel conte ! Aima-t-on jamais sans espérer ?  
Vous nous la donnez belle avec un tel langage.

**C L É O N.**

Excuse-moi , je suis à mon apprentissage.  
Je te dirai bien plus , j'ignore encor comment  
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment.  
Mais , j'entends Mariamne ; évitons sa présence ,  
Je crains de proférer quelque mot qui l'offense.

**J O L I - C Œ U R.**

Dites lui franchement ce que sent votre cœur,

**C L É O N.**

Non , je suis trop timide , & j'ai trop de pudeur.



SCÈNE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN,  
DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

**J**E suis toute effrayée; à peine je respire.

(*Aux Suivantes.*)

Arlequin, demeurez; & vous, qu'on se retire.  
Un fauteuil; sans cela je ne pourrois parler.  
Qu'on me cherche Cléon.

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE, *aux Suivantes.*

Hé bien! dans un moment dites-lui qu'il revienne;  
(*A Arlequin.*)

En l'attendant, il faut que je vous entretienne,



## S C E N E V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

**E**NFIN, sage Vieillard, vous voyez mes chagrins,  
Et si de mon Epoux sans raison je me plains.  
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage;  
De mon cruel Epoux vous connoissez la rage,  
Ivrogne, libertin, joueur, traître, jaloux,  
Toujours m'injuriant, ou me rouant de coups.  
Vous fûtes le témoin de mon triste hyménée;  
Ah ! que j'en ai maudit mille fois la journée !  
Depuis ce tems, hélas ! que de cruels ennuis !  
Que de malheureux jours !

ARLEQUIN

Et de mauvaises nuits !

A qui le dites-vous ? Feu Monsieur votre Pere,  
Cet honnête Normand, qui fut si débonnaire  
Qu'à personne en sa vie il ne dit oui ni non,  
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton ?  
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place ;  
Là, votre frere encore eut la même disgrâce :  
Hélas ! depuis ce temps, ils n'ont pas été loin ;  
Tous deux de Médecins n'eurent pas grand besoin  
Pour aller voyager bientôt dans l'autre monde.

408 **LE MAUVAIS MÉNAGE ,**

**M A R I A M N E.**

C'est sur ces traitemens que ma raison se fonde  
Pour quitter un Epoux que je ne puis souffrir ,  
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr .  
Déjà sur mon dessein j'ai consulté ma Mere :  
Ma fille , a-t-elle dit , vous ne sauriez mieux faire ;  
Prenez sans différer le chemin de Paris ;  
Mais sur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

**A R L E Q U I N.**

C'est parler sagement ; car certaine Sorciere ,  
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere ,  
Vous dit en même temps que vos deux Fils , & vous ,  
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups .  
Mettez donc à couvert ces trois têtes si cheres ;  
Et , pour que vos Enfans entendent les affaires ,  
A Paris mettez-les chez un bon Procureur ,  
Défintéressé , franc , habile , plein d'honneur ,  
(S'il s'en peut rencontrer.) Je serai du voyage ;  
Quand je ne serois pas prudent , discret & sage ,  
Mon âge suffiroit pour ôter tout soupçon ;  
Je m'offre à vous servir par-tout de chaperon ,  
Mais , Madame , avez-vous une voiture prête ,

**M A R I A M N E.**

Pour me la refuser , Cléon est trop honnête ;  
Je vais lui demander . Et vous , de votre part ,  
Allez tout disposer pour notre prompt départ .

**S C E N E**

## S C E N E VI.

M A R I A M N E , C L É O N .

M A R I A M N E .

**M** O N S I E U R , vous voulez bien que je vous remercie.

Vos Dragons ce matin m'ont à propos servie ;  
Ils ont tous fait merveille: hélas! sans leur secours ,  
Dans le Mississipi j'allois finir mes jours.

C L É O N .

Madame, en vérité, c'eût été grand dommage  
Qu'un objet si charmant eût reçu cet outrage.  
Votre Mari devrait être assommé de coups ,  
De former des projets si cruels contre vous.

M A R I A M N E .

Ah! vous ne savez pas la centieme partie  
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuie.  
Mais laissons le passé , songeons à l'avenir.  
Connoissant ses desseins , je veux les prévenir.  
Je prétends pour jamais quitter la Normandie ,  
Pour aller à Paris finir ma triste vie.  
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive incessamment,  
Et je voudrois partir dans ce même moment:

*Tome III.*

S

410 **LE MAUVAIS MÉNAGE,**

Ainsi pour ce départ, Monsieur, je m'imagine  
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline;  
Et me faire escorter par six de vos Dragons,  
Pour me mettre à couvert de toutes trahisons.  
Vous ne répondez rien à mes humbles instances?  
Cependant je vous fais, me semble, assez d'avarces.  
Ce silence, Monsieur, seroit-il un refus?

**CLÉON.**

Non; vos prières sont des ordres absolus.  
Mais, Madame, excusez un généreux scrupule,  
Qui pour un Officier paroîtra ridicule.  
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux:  
Il sera trop puni, s'il se voit loin de vous:  
Il ne vous verra plus, grace à son injustice,  
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.  
Vos yeux doux & charmans.... Mais qu'est-ce que  
j'ai fait!  
Je vous ai découvert, je pense, mon secret.

**MARIAMNE.**

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obscure,  
Paroît à mon honneur une cruelle injure.  
Une autre à vos discours voudroit n'entendre rien;  
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.  
Je vois que vous m'aimez; & comme je suis bonne,  
Je plains votre foiblesse, & je vous la pardonne,  
Quoiqu'un juste courroux en dût être le prix;  
Pour si peu, doit-on rompre avec ses bons amis?



Je sais bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans  
crime ,  
Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime.  
Pour la première fois c'est vous donner beau jeu.  
Si vous m'entendez mal, c'est votre faute. Adieu.

---

## S C E N E   V I I .

CLÉON, JOLI-CŒUR.

JOLI-CŒUR.

**Q**UE veut dire cela ? vous changez de visage !  
Morbleu ! la Dame en tient ; allons , Monsieur ,  
courage.

CLÉON.

Non ; c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur,  
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

JOLI-CŒUR.

Morbleu ! d'un Officier est-ce-là langage ?  
Vous, qu'on a vu cent fois au milieu du carnage....

CLÉON.

Hélas ! lorsqu'à Paris j'étois Petit-Collet ,  
Je n'aurois pas été si sage & si discret :  
A l'ombre d'un manteau, plus hardi , plus alerte ,  
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.  
Mais je suis Colonel ; & cette qualité  
Me donne auprès du Sexe une timidité ,

S ij

412 **LE MAUVAIS MÉNAGE,**

Qui , malgré mon amour , me retient & m'arrête.  
Mariamne m'a fait un compliment honnête ,  
Je prétends la servir , la venger , & c'est tout.  
Bien plus , à se guérir mon ame se résout.  
Comme sur ma vertu toujours je me retranche....

---

**S C E N E V I I I .**

**CLÉON , JOLI-CŒUR , ARLEQUIN.**

**CLÉON.**

**M**AIS que veut ce jeune homme avec sa barbe  
blanche?

**ARLEQUIN.**

Mariamne, Monsieur, m'a dit de vous chercher ,  
Pour savoir si bien-tôt les chevaux , le cocher ,  
Auront mangé l'avoine. Elle veut , tout-à-l'heure ,  
Monter dans sa berline , & changer sa demeure.

**CLÉON.**

Pour les faire hâter , Joli-cœur , allez-y.



## S C E N E IX.

CLÉON, ARLEQUIN.

C L É O N.

**E**NFIN cette beauté va donc partir d'ici !  
Grêle, vent furieux, tonnerre, pluie, orage,  
Gardez-vous de troubler le cours de son voyage :  
Soleil, luis sur la route afin de la sécher :  
Chevaux, qui la traînez, gardez-vous de broncher.  
Et vous, qui conduisez à Paris cette belle,  
Que vous ferez heureux ! vous vivrez auprès d'elle.

A R L E Q U I N.

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne ! Indiscret,  
Quel besoin de m'apprendre ainsi votre secret ?  
Vous êtes bien badaud, il faut que je le dise.  
Mais, baste, ce n'est pas la dernière sottise  
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.



## SCÈNE X.

CLÉON, *seul.*

**I**L a, parbleu, raison : avec mon sot amour ,  
Qui ne fait ce qu'il veut , qui n'est d'aucun usage ,  
Je l'avoueraï , je joue un fort sot personnage.  
La Cour m'envoie ici , j'y suis depuis un mois ,  
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois ;  
Et , pour premier exploit, sans craindre qu'on me  
blâme ,  
Du Prévôt, par mes soins , on enlève la femme ,  
Comme si j'ignorois que jamais on ne doit  
Entre l'arbre & l'écorce aller mettre le doigt.



## S C E N E   X I.

C L É O N , G R I F F O N .

G R I F F O N .

**M** O N S I E U R , préparez-vous, notre Prévôt arrive;  
Au-devant de ses pas , chacun court sur la rive.  
Comme il fait son devoir , il vient publiquement  
Vous faire sa harangue ou bien son compliment,  
Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

C L É O N .

Dites-lui que ce soin est assez inutile :  
De tous ces vains honneurs je m'embarrasse peu :  
On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

G R I F F O N .

Quoi ! de notre Prévôt vous fuyez la présence !

C L É O N .

Contre sa femme il peut user de violence,  
Simonne & Maraudin sont des gens que je crains,  
Et qui peuvent avoir de dangereux desseins :  
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime ;  
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.



SCENE XII.

GRIFFON, *seul.*

**D**ISONS ici deux vers, afin que Barbarin  
Ne puisse rencontrer Cléon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN,  
ARCHERS.

BARBARIN.

**Q**UE veut dire ceci ? Cléon aussi me quitte !  
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?  
Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien ?  
C'est, à dire le vrai, ce qu'on ne sait pas bien.  
Mais, ce qui me surprend & ce qui m'embarrasse,  
Il a l'ordre absolu de me remettre en place ;  
Je ne saurois sans lui rentrer dans mon emploi ;  
Et, quand j'arrive, il joue aux barres avec moi !  
Sans l'avoir vu je n'ose ici parler en Maître,  
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.  
Je ne comprends pas bien cette conduite-là,  
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.

Quoi qu'il en soit , sortez , vous autres , qu'on me  
laisse.

( *Les Archers sortent.* )

Maraudin , demeurez. Accablé de tristesse ,  
Je voudrois avec vous un peu me lamenter.  
O Ciel !

M A R A U D I N.

Quoi ! vous pleurez ! Voilà bien débiter !  
Comment ! ce Barbarin triomphant , plein de  
gloire ,  
Qui sur ses envieux remporte la victoire ,  
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs ,  
Commence en arrivant à répandre des pleurs !  
Est-ce là ce Prévôt si fier & si sévère ?

B A R B A R I N.

Ah ! mon ami , j'ai bien changé de caractère.  
Je suis défiguré d'une telle façon ,  
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui , sans mon  
nom.

M A R A U D I N.

Vous avez l'air galant , & des plus à la mode ;  
Et l'on ne dira pas qu'il est plus vieux qu'Hérode.

B A R B A R I N.

Sais-tu bien d'où je viens dans ce même moment ?

M A R A U D I N.

Non.

B A R B A R I N.

De voir Mariamne en son appartement.

418 *LE MAUVAIS MÉNAGE,*

Je me suis dérobé, sans rien dire à personne ;  
J'ai trompé tous mes Gens , jusqu'à ma Sœur  
Simonne.

M A R A U D I N.

Mariamne a fauté d'abord à votre cou ?

B A R B A R I N.

Non , j'ai voulu sauter au sien.

M A R A U D I N.

Etés-vous fou ?

Quoi ! malgré les sujets de colere & de haine ,  
Que vous a jusqu'ici donné cette inhumaine !  
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

B A R B A R I N.

Elle me hait ; hélas ! je l'ai bien mérité.  
Après le traitement que j'ai fait à son Pere ,  
Je devois bien m'attendre à toute sa colere.  
C'en est fait , à m'aimer je prétends l'engager ;  
Et de tous mes défauts je veux me corriger.  
Je veux des bons maris devenir le modele ,  
Et par mon repentir me rendre digne d'elle ;  
En un mot , je prétends vivre en homme de bien ;  
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien.  
Il le faut avouer , j'ai , dans la Normandie ,  
Hanté jusques-ici mauvaise compagnie.  
Quoiqu'on me fasse accueil en cent lieux différens ,  
Je n'ai pas un ami qui me prêtât vingt francs.  
Ma sœur vindicative , arrogante , sévère ,  
N'a dans le fond du cœur jamais aimé son frere ;



Elle est bigotte, enfin , c'est tout dire ; & jamais  
 Elle ne m'inspira que des conseils mauvais :  
 Toutes ces prudes-là ne valent pas la maille :  
 De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,  
 Et que ma femme soit maitresse en ma maison.

M A R A U D I N

Quoi ! Monsieur, vous voulez....

B A R B A R I N.

Je le veux, j'ai raison.

Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme ;  
 Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,  
 Et le vrai repentir que je sens dans mon cœur ;  
 Peignez lui mon amour ... Mais on vient ; c'est ma  
 Sœur.

## S C E N E   X I V .

B A R B A R I N , S I M O N N E .

S I M O N N E .

**H**é bien ! vous venez donc de voir votre  
 Pimbêche ;

Est-elle toujours fiere, & toujours pigrièche ?  
 Avez-vous bien encore effuyé des mépris ?

B A R B A R I N .

Ma sœur, n'aigriſſez plus , s'il vous plaît, mes  
 esprits,

S v j

420 *LE MAUVAIS MÉNAGE,*

Et ne me rompez-pas la tête davantage.  
Depuis assez long-tems vous brouillez mon ménage,  
Je m'en lasse à la fin , je vous le tranche net ;  
Pour sortir de chez moi faites votre paquet ,  
Délogez sans trompette.

**SIMONNE.**

Ah ! quelle ignominie !

**BARBARIN.**

Un Prévôt vous l'ordonne , un frere vous en prie.  
Faites le diable à quatre , emportez-vous , pestez ,  
Murmurez , plaignez-vous , plaignez-moi ; mais  
partez.

**SIMONNE.**

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure  
A votre passion immoler la nature :  
Je n'attends pas de vous ces tendres sentimens ,  
De l'amour fraternel trop justes mouvemens.  
Je fais qu'en vos pareils le sang ne touche guere ,  
Et qu'un Prévôt Normand feroit pendre son pere.  
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait ,  
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait ?  
Après ce que contre elle on vous vit entreprendre...

**BARBARIN.**

Non , ma Sœur , taifez-vous , je ne veux rien  
entendre.

Je crois que par vos soins je fus toujours trahi ;  
Et que , sans vous enfin , j'eusse été moins haï.

S I M O N N E.

Ah! c'est trop endurer un discours qui m'offense.  
Dussiez-vous m'en punir, je romprai le silence.  
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,  
Pauvre dupe, apprenez ce qui se fait chez-vous.  
C'est peu que Mariamne, orgueilleuse & sévère,  
Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévère,  
Et que de ses mépris vous soyez convaincu,  
C'est peu de vous haïr, elle vous fait cocu.

B A R B A R I N.

Elle me fait cocu! Pouvez-vous bien, cruelle,  
Annoncer à mon front une telle nouvelle?  
Nommez-moi, nommez-moi l'indigne suborneur.

S I M O N N E.

Vous le voulez?

B A R B A R I N.

Parlez, je l'ordonne.



SCÈNE XV.

BARBARIN, SIMONNE,  
MARAUDIN.

MARAUDIN.

**A** H! Monsieur,  
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'acheve :  
Votre Epouse vous fuit, & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne! Cléon! qu'entends-je? justes Cieux!

MARAUDIN.

Cléon & ses Dragons sont sortis de ces lieux ;  
Il les a tous conduits au-de-là de la porte ;  
Il place auprès des murs une secrète escorte.  
Mariamne dans peu le doit aller chercher,  
Monter dans sa Berline ; & puis, touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête ! Ah ventre ! Ah mort ! Courons à la  
vengeance.

On verra ce que c'est qu'un Prévôt qu'on offense.  
Surprenons l'infidelle ; & quant à son Mignon,  
Je prétends lui jouer un tour de ma façon.  
Déjà, pour commencer, dans l'ardeur qui  
m'enflamme,  
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

**P A R O D I E.**

423

**S I M O N N E.**

La plaisante vengeance! Et, pendant ce tems-là,  
Mariamné avec lui de ces lieux partira.  
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,  
Et confiez le soin du reste à ma prudence,  
Cependant dans ma chambre allez-vous reposer.

**B A R B A R I N.**

Non , ma Sœur; je voudrois l'entendre un peu jaser.  
Elle ignore à quel point la rage me surmonte ;  
Je prétends la confondre & la couvrir de honte,  
Jouer de sa douleur ....

**S I M O N N E.**

Mon Frere , je crains bien...

**B A R B A R I N.**

Je vous réponds de tout, ma Sœur; ne craignez rien.  
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on fait, le cœur  
tendre ;  
C'est pour la mieux punir que je prétends l'entendre:  
Je veux que son aspect augmente mon courroux.  
Qu'on la fasse venir. Et vous , retirez-vous.



SCÈNE XVI.

BARBARIN, *seul.*

**A** Quoi te résous-tu ? Que veux-tu davantage ?  
 Quoi ! n'es-tu pas assez instruit de ton dommage ?  
 Époux infortuné , faut-il , pour t'animer ,  
 Que ta femme , elle-même , ose le confirmer ?  
 Vas-tu lui demander , pour mieux savoir la chose ,  
 Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems ? le lieu ? la  
 cause ?  
 Comment ? .. Ah ! sans vouloir chercher plus de  
 clarté ,  
 Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité ?  
 Si les meilleurs maris & les plus raisonnables  
 Ne sont pas à couvert de disgrâces semblables ,  
 Cruel , brutal , jaloux , osois-tu te flatter  
 Que de la Confrairie on voulût t'excepter ?  
 Rends-toi , rends-toi justice ; & sans tant de scrupule ,  
 Comme ceux que tu vois , avale la pilule.  
 Mais voici Mariamne ; & je sens la fureur  
 Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.



## S C E N E X V I I.

BARBARIN, MARIAMNE, *soutenue*  
*par deux Suivantes.*

M A R I A M N E.

**Q**UE vois-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Ah ! ma  
force succombe ;

Filles, soutenez-moi, de peur que je ne tombe :

Ah ! j'ai cru voir le diable, en voyant mon Epoux.

Hé bien ! pour quel dessein ici m'appellez-vous ?

Est-ce pour m'affommer ? Dépêchez au plus vite ;

Du tourment qui m'attend je voudrois être quitte.

B A R B A R I N.

Non, non ; auparavant je veux vous écouter.

Dites quelle raison vous faisoit me quitter ?

A quoi tenoit enfin ce beau pèlerinage ?

Quand on a de l'honneur, quitte-t-on son ménage ?

M A R I A M N E.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le sujet ,

Barbare Epoux ! après ce que vous m'avez fait ?

Et jamais un Breton , dans sa plus grande ivresse ,

Traita-t-il une femme avec plus de rudesse ?

Et vous osez vous plaindre , & demander pourquoi.

J'ose , sans votre aveu , m'éloigner de chez-moi ?

Quoi qu'ici votre esprit malin vous persuade ,

Vous savez bien que c'est ma première escapade.

426 *LE MAUVAIS MÉNAGE.*

Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers ,  
Chaque jour exposée à cent chagrins divers ,  
Voulant me retirer d'un cruel esclavage ,  
Je m'étois résolue enfin à ce voyage.

*BARBARIN.*

Et, pour dans le chemin ne vous point ennuyer ,  
Vous allez voyager avec un Officier ,  
Et de Dragons encor : la partie est jolie !  
Et mon front...

*MARIAMNE.*

Ah ! tout doux ; arrêtez , je vous prie ;  
Et ne m'insultez pas par vos soupçons jaloux ;  
Respectez Mariamne , & même son Epoux.

*BARBARIN.*

Perfide ! il vous sied bien de proférer encore  
Un nom que votre amour aujourd'hui déshonore.

*MARIAMNE.*

Ah ! ne le croyez pas. Non , d'un honteux affront  
Votre femme jamais ne tacha votre front :  
Vous le méritiez bien , après vos injustices ,  
Vos cruels traitemens , vos bizarres caprices :  
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu ,  
Et qui vous eût aimé , si vous l'aviez voulu.

*BARBARIN.*

Hé bien ! faisons la paix. Quand tu serois traîtresse ,  
Je te pardonne tout , & te rends ma tendresse :  
Confidère par-là l'amour que j'ai pour toi ;  
Et me voyant si bon , en revanche aime-moi.  
Va, touche dans la main.



M A R I A M N E.

Ah ! que voulez-vous faire ?

Songez que votre main a maltraité mon pere.

B A R B A R I N.

Hé bien ! oui , tu te plains avec juste raison.

Oui , ton pere expira sous mes coups de bâton ;

Mais tu dois oublier un si sensible outrage ;

Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage :

L'effort de ces vertus que renferme ton sein ,

Consiste à pardonner , sur-tout à ton prochain.

M A R I A M N E.

Ah ! si ce repentir étoit bien véritable !

B A R B A R I N.

Oui, rien n'est plus sincere, ou je me donne au diable.

Si du passé je puis obtenir le pardon ,

Tu me verras plus souple &amp; plus doux qu'un mouton ;

Ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fidelles

Comme deux vrais agneaux , comme deux

tourterelles ;

Sans cesse , jour &amp; nuit , je te caresserai ,

Je te bouchonnerai , baiseraï , mangerai.

Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?

Veux-tu me voir pleurer , me voir battre moi-même ?

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?

Veux-tu que je me tue ? oui , dis si tu le veux ,

Je suis tout prêt....



S C E N E XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON,  
ARCHERS.

GRIFFON.

**M**ONSIEUR, Cléon est dans la place:  
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,  
Il vient, il va paroître; & veut, dans son dépit...

BARBARIN.

Holà, je me dédis de tout ce que j'ai dit.  
Ah! perfide. Ah! guenon. Ah! traîtresse. Ah! friponne.

Quoi! dans le même tems que mon cœur vous pardonne...

MARIAMNE.

Allez, vous radotez: un si prompt changement  
Révolte tout le monde, & n'a nul fondement;  
Et je dois être mise au nombre des plus folles  
De m'être ainsi rendue à vos tendres paroles.  
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux  
De vous lancer encor des regards amoureux!  
Mais, supposé tantôt que je fusse coupable,  
Depuis votre pardon qu'ai-je fait de blâmable?  
Puis-je mais si Cléon, touché de mes malheurs,  
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs?  
Puisqu'ainsi, sans sujet, s'enflamme votre bile,  
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

## B A R B A R I N.

J'agis sans regles ; moi ; je me mets au-dessus,  
 Mais c'est trop écouter des discours superflus.  
 Qu'on me la garde ici liée & garrottée.  
 Et vous, braves Records, dont la troupe augmentée  
 Par la Maréchaussée, & la Pouffe, & le Guet,  
 Est plus que suffisante à remplir mon projet,  
 Venez vous retrancher au-devant de ma porte ;  
 Et sur-tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte.  
 Les Dragons de Cléon, autre part dispersés,  
 Ne seront pas si-tôt en un corps ramassés ;  
 Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble ;  
 Hâtons-nous : & sur-tout qu'aucun de vous ne  
                   tremble ;  
 C'est tout ce que je crains....

## S C E N E X I X.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE,  
 A R C H E R S.

S I M O N N E.

**M** O N Frere, où courez-vous ?  
 Ah ! voici les Dragons qui viennent, sauvons-nous ;  
 Ils veulent de vos mains arracher Mariamne.  
 Maraudin a déjà reçu cent coups de canne.

B A R B A R I N.

Allons... Je veux... J'ordonne... Il faut... Ah !  
malheureux...

Je m'égare, & ne fais, ma foi, ce que je veux.

---

## S C E N E XX.

M A R I A M N E , *seule.*

**T**ANDIS que l'on se bat, & qu'un moment me  
reste,

Composons quelques vers sur mon destin funeste.

Les Stances n'étant plus à présent de saison,

En vers Alexandrins faisons notre Oraïson.

O Ciel ! fut-il jamais plus triste destinée !

De Parens opulens en ces lieux je suis née,

Tous Prévôts ou Baillifs ; &, pour tout dire enfin,

Mon Pere étoit issu du sang Chicanéen.

A quinze ans, mille attraits brilloient sur mon  
visage ;

J'étois belle & bien faite, & sur-tout j'étois sage :

On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit.

Que de coups de chapeau mon Pere recevoit !

Mais il refusoit tout. Hélas ! on peut bien dire,

Qu'en voulant trop choisir souvent on prend le pire.

Pour Barbarin enfin mon Pere décida ;

Et quelque tems après cet amant m'épousa.

Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable ;

Mais au bout de deux mois, hélas ! ce fut un diable.  
**A** mon Pere en un an il fit trente procès ;  
 Et , les ayant perdus , s'en vengea tôt après :  
 Il l'affomma de coups. O souvenir terrible !  
 Mais parlons du présent , il est bien plus sensible.  
 Il me faut donc partir pour le Mississipi ,  
 Sans que de ses soupçons mon mari soit guéri !  
 Et , pour dire encor plus , dans mon état funeste  
 On m'ôte pour si peu de vertu qui me reste !  
 Il faut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux !  
 Mais qu'est-ce que j'entends ? & quel tapage affreux !  
**A** grands coups redoublés on enfonce la porte.  
 Et qui peut donc ainsi s'en venir à main forte ?  
 Je ne fais que penser. Que vois-je ? C'est Cléon ;  
 Il vient me secourir ; hélas ! qu'en dira-t-on ?

## S C E N E XXI.

MARIAMNE, CLÉON, DRAGONS ;  
 ARCHERS.

CLÉON *entre avec ses Dragons , poursuivant  
 les Archers qui gardoient la porte.*

**A** R C H E R S , disparaissez ; fuyez , troupes  
 pagnottes.

Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes\*.

(\*) *Les Dragons emmènent les Archers.*

432 **LE MAUVAIS MÉNAGE,**

Allons, Madame, allons, suivez-moi promptement.  
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment,  
Je me suis doucement esquivé, sans rien dire.  
Souffrez que de ces lieux en hâte on vous retire.  
Le temps presse, venez.

**M A R I A M N E.**

Alte-là, s'il vous plaît.  
Respectez mon honneur, laissez-le tel qu'il est ;  
Les soupçons d'un Epoux n'y font que trop  
d'outrage,  
Sans que l'on aille encor l'altérer davantage.  
Quand Barbarin combat & se trouve en danger,  
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger :  
De mon Epoux encor la personne m'est chère ;  
Je tremble pour ses jours....

**C L É O N.**

La plaisante chimère !  
Quoi ! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

**M A R I A M N E.**

Tout ce qu'il vous plaira, c'est toujours mon  
Epoux.

**C L É O N.**

Il ne s'en souvient plus.

**M A R I A M N E.**

Je m'en souviens encore ;  
Ce nom m'est précieux.

**C L É O N.**

Mais il le déshonore.

**M A R I A M N E.**

M A R I A M N E.

Hé bien ! c'est son affaire.

C L É O N.

Il consent aujourd'hui

A ne vous plus revoir.

M A R I A M N E.

Eh bien ! tant-pis pour lui.

C L É O N.

Il vous hait à la mort.

M A R I A M N E.

Tant mieux ; cela me flatte.

C L É O N.

Il peut vous maltraiter.

M A R I A M N E.

Et je veux qu'il me batte.

C L É O N.

Pour le Mississipi...

M A R I A M N E.

Je n'en ai point d'effroi.

C L É O N.

Il vous fait embarquer.

M A R I A M N E.

Vous n'irez pas pour moi.

C L É O N.

Ah ! je perds patience , & de bon cœur j'enrage.

Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage :

Retournons au combat , qu'il falloit achever

Avant que de venir ici vous retrouver.

*Tome III.*

T

SCENE XXII.

MARIAMNE, *seule.*

**A**RRESTEZ. Où va-t-il, cet étourdi ? Je tremble.  
 Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vus ensemble  
 Peloter les bons mots, & nous les renvoyer,  
 Pour voir à qui des deux resteroit le dernier,  
 Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se  
 tue,  
 Que mon mari peut-être expire dans la rue,  
 Et que d'ailleurs Cléon, qui fait tout ce fracas,  
 Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.

---

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN,

MARIAMNE.

**M**AIS je vois Arlequin. Hé bien ? quelles  
 nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, vraiment, j'en apporte de belles !

MARIAMNE.

Que viendrais-tu m'apprendre ? Est-ce que mon  
 Époux...



ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui , ne craignez que pour  
vous ;

Allez , Cléon & lui sont d'une égale force ;  
Et , si leurs pistolets avoient eu de l'amorce ,  
On auroit vu beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu  
Que je craigne pour moi ? Que fais-tu ? Qu'as-tu vu ?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vu de près ; mais on m'a dit , Madame ,  
Que votre Epoux , suivant la fureur qui l'enflamme ,  
Avant que de combattre , avoit chargé Zarès  
D'exécuter ici quelques ordres secrets :  
Cet Huissier est poltron autant que je puis l'être ;  
Et je viens vous défendre ; il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non , non ; le Ciel m'inspire un plus noble dessein ;  
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main.  
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper ? Ne soyez pas si bête.

MARIAMNE.

N'importe. Sans trembler , je prétends aujourd'hui  
M'offrir tous les coups qu'on va lancer sur lui.

( Elle sort. )



SCENE XXIV.

ARLEQUIN, *seul.*

**T** ANDIS que d'un côté Mariamne s'esquive,  
De l'autre son Epoux au même instant arrive :  
Ma foi, c'est un hazard qu'ils ne se soient point vus.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON *armé*  
*ridiculement*, ARCHERS.

BARBARIN.

**H** É bien ! braves Records, nous avons le dessus.  
Cléon, hors de combat, blessé d'un coup de pierre,  
Plusieurs de ses Dragons par nous couchés par  
terre,

Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,  
Sans que leur beau projet ait enfin réussi.  
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage;  
Mais le nombre n'est rien, si l'on n'a du courage;  
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne sur nous :  
Ses Dragons sont mutins ; s'il faut qu'il les rallie....

## B A R B A R I N.

Et que me feront-ils ? Mariamne est partie ,  
 Ou doit l'être du moins. Zarès secrètement  
 A dû tout préparer pour son embarquement.  
 Cependant dans mon cœur des alarmes secrètes....  
 Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes :  
 Elle fut infidelle , & me fit enrager ;  
 C'étoit trop à la fois , il n'y faut plus songer :  
 Prenons que je sois veuf. Mais , hélas ! je frissonne.

## S C E N E   X X V I.

B A R B A R I N , G R I F F O N , A R L E Q U I N ,  
 A R C H E R S .

## B A R B A R I N.

**Q**UE vois-je ? à la douleur mon ame s'abandonne :  
 Qu'est-il de plus touchant que de voir Arlequin ,  
 Les yeux baignés de pleurs , un mouchoir à la main ,  
 Venir faire un récit & pathétique & tendre ?  
 Ah ! mon cher Arlequin , que venez-vous m'apprendre ?

Mariamne est partie apparemment ?

## A R L E Q U I N.

Haie... ouf....

Hélas !

T iij

*BARBARIN.*

Expliquez-vous, & ne sanglottez pas.

*ARLEQUIN.*

Je ne saurois parler, tant ma douleur est forte ;  
Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

*BARBARIN.*

Tous ces retardemens sont ici superflus.  
Où Mariamne est-elle ?

*ARLEQUIN.*

Hélas ! elle n'est plus.

*BARBARIN.*

Qu'entends-je ! Elle est partie ?

*ARLEQUIN.*

Apprenez davantage.

A mes yeux, le Vaisseau vient de faire naufrage.

*BARBARIN.*

Quoi ! ma femme est noyée ?

*ARLEQUIN.*

Il le faut bien juger,

A moins que par bonheur elle ne fût nager :  
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

*BARBARIN.*

Ah ! que m'apprenez-vous ? Mon désespoir augmente.  
Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer...

*ARLEQUIN.*

Souffrez auparavant que je puisse achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle est partie,

Elle alloit au combat pour vous sauver la vie ;

Et c'est dans ce moment que le traître Zarès

L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O sensibles regrets !

Poursuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ? En passant dans la rue

On voyoit sur son front la vertu toute nue :

La modeste innocence & la chaste pudeur

Régnoient sur son visage ainsi que dans son cœur :

Son teint sage & discret , sa bouche scrupuleuse ,

La candeur de ses yeux , sa gorge vertueuse . . .

BARBARIN.

Quel galimatias ! Finissez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaisseau ; le monte sagement.

Il fait voile , & chacun lui crioit : bon voyage ;

Quand soudain il s'élève un furieux orage ,

Dont le Vaisseau surpris , tout prêt à se noyer :

Descendoit à la cave & montoit au grenier ,

Tiv

440    *LE MAUVAIS MÉNAGE,*

Tant enfin , qu'il survint un affreux vent de bise,  
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le brise.  
Après cet accident , vous voyez bien , hélas !  
Que votre femme est morte , & n'en reviendra pas.

*BARBARIN , se relevant.*

Quoi ! Mariamne est morte , & j'en suis l'homicide !  
Ah coquine de Sœur ! Ah traîtresse ! Ah perfide !  
Mais , hélas ! je succombe ; & je trouve à propos ,  
De prendre en ce fauteuil un moment de repos.

*ARLEQUIN.*

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'affomme ,  
Laissons-le , s'il se peut , dormir un petit somme.

*BARBARIN , revenant de sa pâmoison.*

Je ne fais d'où je viens. Je me sens tout rêveur.  
Je ne vois point ici ma femme , ni ma sœur.  
Appellez Mariamne.

*ARLEQUIN , à part.*

En voici bien d'un autre.

*BARBARIN.*

Vous pleurez , Arlequin ? quel chagrin est le vôtre ?

*ARLEQUIN.*

Mariamne n'est plus : vous moquez-vous de nous ?  
Les morts revivent-ils ?

BARBARIN.

Ah ! que me dites-vous ?  
Qui vous fait me tenir un discours de la sorte ?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme est morte ?

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne est morte ?

ARLEQUIN, *à part.*

Il a perdu l'esprit ;

Le pauvre homme extravague & ne fait ce qu'il dit.

(*haut.*)

Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah ! je sens redoubler ma douleur & ma rage.  
Venez, accablez-moi, Normands qui la perdez :  
Noyez-moi dans vos flots , Mer qui la possédez.



SCENE XXVII & dernière.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON;  
SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

**A** H! Monsieur, apprenez une étrange nouvelle.  
Votre Epouse est vivante; & dans une Nacelle  
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

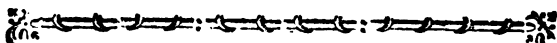
Ah! que je suis heureux! Que je bénis mon sort!  
A présent que je sais qu'elle fut toujours sage,  
Je prétends désormais faire un meilleur ménage.  
Messieurs, vous le voyez, ce raccommodement  
D'une Piece Comique est le vrai dénouement.  
Il faut finir ainsi, pour que la Parodie  
Ne soit point confondue avec la Tragédie.

F I N.



*A G N È S*  
D E  
CHAILLOT,  
P A R O D I E,

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,  
le 24 Décembre 1723.



## A C T E U R S.

**T**RIVELIN, *Ancien Bailli de Chaillot, sur-  
nommé le Justicier.*

**LA BAILLIVE**, *Sa femme.*

**PIERROT**, *Fils de Trivelin.*

**AGNÈS**, *Servante du Bailli, mariée secrètement à  
Pierrot.*

**CROUTON**, *Ambassadeur de Gonesse.*

**DEUX MITRONS.**

**ARLEQUIN**, *Bedeau & parent du Bailli.*

**LE MAGISTER.**

**LE MARGUILLIER D'HONNEUR,** } *Personnages*  
**LE CARILLONNEUR,** } *muets.*

**UN PAYSAN.**

**QUATRE PAYSANS.**

**QUATRE ENFANS.**

**LA NOURRICE DES ENFANS.**

**UN ARCHER.**

**PAYSANS ET PAYSANNES.**

*La Scène est à Chaillot, dans la maison de Trivelin.*



# AGNÈS DE CHAILLOT;

## PARODIE.

---

### SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS,  
QUATRE PAYSANS.

#### LE BAILLI.

**M**ON fils ne me suit point? Sans peine je l'excuse,  
Il vient de remporter le prix de l'arquebuse:  
Il est encor tout plein de cet excès d'honneur.  
Mais de Gonesse enfin voici l'Ambassadeur.

#### LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots, faut-il tant de mystère?  
Moi qui fus de Gonesse autrefois Boulangere,  
Je dois bien le connoître, il se nomme Crouton:  
Mon fils, depuis un an, en a fait son Mitron.  
Mais, Monsieur le Bailli, toujours avec emphase,  
Vous nous faites valoir jusqu'à la moindre phrase.

#### LE BAILLI.

Apprenez qu'un Bailli doit parler gravement.  
Mais de l'Ambassadeur oyons le compliment.

SCENE II.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS ;  
*Suite du Bailli, CROUTON, Ambassadeur*  
*de Gonesse & sa suite.*

CROUTON.

**J**E sommes députés des Bourgeois de Gonesse,  
 Qui vous marquent par nous, Bailli, leur alégresse;  
 Ils sont tretous joyeux que Monsieur votre fils  
 De l'Arquebuse enfin ait remporté le prix.  
 Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois, mais,  
 quatre,

La gloire que ce fils sur vous a su rabattre.  
 Ah! quel plaisir pour vous de faire tant de bruit,  
 Et d'être par un fils rengendré, reproduit!  
 Que vous êtes heureux! Chez vous rien ne décline;  
 Vous vendez votre son, mieux que votre farine:  
 Vous mettez tout en branle, & vos vœux sont  
 contens.

J'en partageons la joie avec vos Habitans;  
 Notre Maître, sur-tout, de si bon cœur s'y livre,  
 Que depuis avant-hier il n'a cessé d'être ivre.

LE BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'est uni doublement:  
 Sa mere est mon épouse, on ne sait pas comment:

Mais n'importe , cela ne fait rien à l'affaire ;  
Et le même Contrat qui m'unit à sa mere ,  
Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa sœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le disiez , on fait cela par cœur.

LE BAILLI.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître.  
Adieu... De mes desseins instruisez votre Maître ;  
Dites-lui que Pierrot épousera sa sœur.

*( L'Ambassadeur se retire avec toute sa suite , ainsi  
que celle du Bailli. )*

### S C E N E III.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

**V**ous renvoyez bientôt ce pauvre Ambassadeur  
Vous deviez bien du moins le prier de la Noce ,  
Ou , pour s'en retourner , lui prêter votre roffe.  
Mais sur un autre fait discourons entre nous.  
Votre fils , que déjà ma fille aime en époux ,  
Ne la regarde pas ; elle est inconsolable.

LE BAILLI.

Que m'apprenez-vous-là ? Ce seroit bien le diable !  
Pour Constance Pierrot seroit indifférent ?  
Il le faut excuser ; les honneurs qu'on lui rend

448 AGNÈS DE CHAILLOT,

Lui montent à la tête; il en est dans l'ivresse:  
Car souvent les honneurs enivrent la jeunesse.

LA BAILLIVE.

Il faut à son devoir ranger cet étourdi:  
Il a du cœur; il est entreprenant, hardi;  
Ne manque pas d'esprit; sa figure est gentille;  
Il excelle au Billard, & fait bien le Quadrille;  
Dans tout notre Village il n'a point son égal;  
Mais convenez aussi qu'il est un peu brutal.

LE BAILLI.

Allez, ne craignez rien, je saurai le réduire:  
Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire.  
Je vais trouver Constance; &, dans le même tems,  
A mon coquin de fils parler des grosses dents.

---

SCÈNE IV.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE, *à Agnès qui travaille  
à la tapisserie.*

AGNÈS, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.  
Hé bien? que dites-vous de tout ce tripotage?

AGNÈS, *d'un air simple.*

Moi, Madame?

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter;  
Souvent dans votre chambre il va vous visiter.

Etes-vous sa maitresse, ou bien sa confidente ?

A G N È S.

Hélas ! je suis, Madame, une pauvre innocente,  
Qui ne fais pas encore à quoi sert un Amant.

L A B A I L L I V E.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

A G N È S, *soupirant.*

Qui ? moi ! je ne fais pas ce que vous voulez dire.

L A B A I L L I V E.

Vous soupirez, je crois ?

A G N È S.

Non, c'est que je respire.

L A B A I L L I V E.

Vous appelez cela respirer ? Jour de Dieu !

Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,  
C'est comme s'il osoit me l'ôter à moi-même.

Ma fille est un bijou ; Je la chéris, je l'aime :

Est-il rien de si beau que cette fille-là ?

Si-tôt qu'elle paroît, chacun dit ... la voilà.

Qu'elle vienne à sourire, ou tourner la prunelle,

On entend soupirer tout le monde autour d'elle ;

Et cependant je vois qu'on la méprise ici.

Mort de ma vie ! il faut éclaircir tout ceci.

Chargez-vous de ce soin ; entendez-vous, ma mieu-

Sachez par qui ma fille est aujourd'hui trahie ;

Apprenez-moi sur qui doivent tomber mes coups ;

Découvrez sa rivale, ou je m'en prends à vous.

( Elle s'en va. )

SCENE V.

AGNÈS, *seule.*

**A**H! Ciel! Qu'ai-je entendu? Quelle affreuse tempête,  
Si j'en crois les transports, va fondre sur ma tête!  
Heureuse, en ce péril qui me glace d'effroi,  
Si je n'avois encor à craindre que pour moi!

---

SCENE VI.

PIERROT, AGNÈS.

AGNÈS.

**V**ENEZ, mon cher Pierrot.

PIERROT.

Je vous vois toute émue;

Qu'avez-vous, belle Agnès?

AGNÈS.

Votre Agnès est perdue:

On vous fait épouser Constance dès ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc, chère Agnès, notre amour?

AGNÈS.

O trop funeste amour! Avant que de m'y rendre,  
Vous savez quels efforts je fis pour m'en défendre.



Un jour , dans ma Cuifine entré fécètement ,  
Vous vîntes me conter votre amoureux tourment ;  
Je vous priaï cent fois de me laiffer tranquile ;  
Vous n'écotâtes point ma priere inutile ;  
Et me ferrant les mains , embraffant mes genoux ,  
Vous fîtes éclater les transports les plus doux.  
Mais , piqué des rigueurs de ma vertu mutine ,  
Vous prîtes auffi-tôt le couteau de Cuifine.  
Je craignis pour vos jours , j'arrêtai votre main ,  
Et je vous empêchai de vous percer le fein.  
Vous jettâtes le trouble , & l'effroi dans mon ame :  
Dès ce même moment je devins votre femme.  
Mais , hélas ! tout confpire aujourd'hui contre nous.  
On veut , mon cher Pierrot , brifer des nœuds fi doux.  
Votre marâtre , enfin , que la rage transporte ,  
Me foupçonne déjà....

## P I E R R O T.

Que le diable l'emporte !

Mais n'appréhendez rien ; je faurai vous venger ,  
Si quelqu'un dans ces lieux ôfe vous outrager.  
Calmez-vous , belle Agnès ; banniffez les alarmes ;  
Vos yeux ne font point faits pour répandre des larmes ,  
Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.  
Vous fîtes tout pour moi , je ferai tout pour vous.

## A G N È S.

Point de révolte au moins ! Mon fils , qu'il vous  
fouvienne ,

Que , lorsque je reçus votre main , vous la mienne ,  
Avant que nous coucher , vous me promîtes bien  
Que jamais contre un pere....

453      **AGNÈS DE CHAILLOT,**

**PIERROT.**

Ah ! Je ne promis rien.

Que, diable, dans la tête allez-vous donc vous mettre ?  
Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je promettre ?  
Savois-je que mon pere, à soixante & quinze ans,  
Reprendroit une femme avec de grands enfans ?  
Et que de cette femme on m'offriroit la fille,  
Pour ne faire par-là qu'une seule famille ?  
Mais, pour ne rien risquer dans des périls si grands,  
Fuyez, fuyez, Agnès, avec nos chers enfans,  
Ces gages précieux de notre amour parfaite.

**AGNÈS.**

Non, non, je ne dois point songer à la retraite :  
Nous découvririons tout. Laissez-moi dans ces lieux.  
Mais ne nous voyons plus.

**PIERROT.**

Chere Agnès, je le veux ;

Il faut vous obéir. Mon pere va m'entendre ;  
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.  
Pour quelque tems encor, dissimulons nos feux ;  
Et faisons sur nos cœurs ces efforts généreux.  
Mais, du moins, baissez-moi, la chose m'est permise :  
C'est une liberté que l'hymen autorise.

**AGNÈS.**

Que me demandez-vous ?

**PIERROT.**

Rien qu'un petit baiser.

Cette faveur, Agnès, ne peut se refuser ;  
C'est tout ce qu'à présent mon amour se propose ;  
Je me garderai bien d'exiger autre chose.

AGNÈS.

Hé bien ! soit... mais j'ai peine à sortir de ce lieu :

Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

( Elle s'en va )

## SCENE VII.

PIERROT, *seul.*

**J'**ATTENDS ici mon père : il croira me confondre ;

Mais à bon chat , bon rat ; je saurai lui répondre.

Il vient. Constance ici devrait suivre ses pas :

Mais elle fera mieux de n'y paroître pas :

La belle vainement chercheroit à me plaire ;

Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.

## SCENE VIII.

LE BAILLI, PIERROT.

LE BAILLI.

**J'**E vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici,

PIERROT, *d'un air fier.*

A la bonne heure.

LE BAILLI.

Enfin, mon cher fils, Dieu merci,

454      **AGNÈS DE CHAILLOT,**

Vous avez, comme il faut, imité mon adresse  
Aux jeux où l'on m'a vu briller dans ma jeunesse.  
Il s'agit de savoir si dans d'autres exploits,  
Où l'on fait que j'étois un compere autrefois,  
Vous pourrez dignement égaler votre pere.  
Je veux vous marier à Constance ; & j'espere....  
Vous secouez la tête ! Expliquez-vous.

**PIERROT.**

Hélas !

Sans que je dise rien , ne m'entendez-vous pas ?

**LE BAILLI.**

'Ah ! j'entends ; votre cœur ne ressent rien pour elle ?  
Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle ?  
Est-ce au fils d'un Bailli à regarder aux traits ?  
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts.  
Constance, en l'épousant, va vous mettre à votre  
aise :  
Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise,  
Vous ferez son époux , j'ai résolu cela ,  
J'ai donné ma parole.

**PIERROT.**

Hé bien ! retirez-la.

Quoi ! le Fils d'un Bailli n'aura pas l'avantage  
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village ?  
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur :  
Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur ?

**LE BAILLI.**

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme ;  
Et si, de le payer , il faut que l'on me somme.....

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jeter? M'y voilà.

LE BAILLI.

Tarare !.... Il s'agit bien maintenant de cela !

Il s'agit de payer, ou tenir ma promesse.

Sur moi je ne veux point attirer tout Goneffe.

PIERROT.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la main:

Le Bailli d'un Village en est le Souverain.

Des Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'alarmes?

Dites un mot, je suis prêt à prendre les armes.

Le plus affreux danger ne peut m'intimider.

Dans un péril pressant, il faut tout hasarder.

Rien ne me fait trembler: j'ai du cœur, de l'adresse;

J'ose, dès à présent, défier tout Goneffe.

En vain ses Habitans s'armeroient contre vous,

C'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLI.

A cet emportement je ferai la réponse,

Que fit, en pareil cas, à son fils, Dom Alphonse.

» Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi:

» Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.

PIERROT

A quoi bon me citer ce beau Vers de Corneille,

Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLI.

Je crois que ce coquin se moque encor de moi!

Oh! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

» Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.

456 AGNÈS DE CHAILLOT,

LE BAILLI.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse ;  
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi, ce que je suis  
Ne me permet aussi qu'un mot : je ne le puis.

---

## SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLI,  
PIERROT, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

**M**ON mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire.  
Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire,  
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris;  
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.

(*En montrant Agnès.*)

LE BAILLI.

Ma Servante !

AGNÈS.

Ah ! bon Dieu ! moi, l'innocence même !

PIERROT.

Né défavouez point, Agnès, que je vous aime :  
A quoi bon ces détours ? il n'en faut plus chercher :  
Mon amour est trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLI, *d' Agnès.*

Cela seroit-il vrai, petite mijaurée,  
Qui faites devant nous la fotte & la sucrée ?

PIERROT.

PIERROT.

Ah ! faites sur moi seul tomber votre couroux ;  
Agnès n'est point coupable ; & jamais ....

LE BAILLI, *d Pierrot.*

Taisez-vous.

Ma femme , entre vos mains je remets la coquine ;  
Allez la renfermer , à clef , dans la Cuisine.

PIERROT.

Ah ! quel ordre barbare ! Agnès , ma chere Agnès ,  
Quoi ! je ne verrois plus de si charmans attraits !  
Je ne permettrai point qu'elle me soit ravie ;  
Et je souffrirois moins si l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLI.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah ! mon pere , arrêtez.

En quelles mains , hélas ! la laissez-vous ?

LE BAILLI.

Sortez.

PIERROT.

Quelqu'un va le payer , ou je m'en donne au diable...  
Je fors ; mais je crains bien de revenir coupable.

## SCÈNE X.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LE BAILLI, *d sa femme.*

**A**VERTISSEZ nos gens de l'observer de près ,  
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.

Tome III.

V

## SCENE XI.

## LE BAILLI, AGNÈS.

## LE BAILLI.

O H! çà, ma chère Agnès, parlons sans nous contraindre.

Quelque sujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre,  
 Je vous aime; & je veux vous prendre par douceur.  
 Mon Fils nourrit pour vous une coupable ardeur,  
 Tâchez de l'en guérir. Vous savez que Constance  
 Doit faire avec Pierrot une étroite alliance;  
 Avec un bon garçon je veux vous marier.  
 Feu votre ayeul étoit mon pere nourricier;  
 Le bon-homme, pour moi signalant sa tendresse,  
 Avec un soin extrême éleva ma jeunesse.  
 Il étoit l'Écrivain du Procureur Fiscal,  
 Et dans tous les procès son faux témoin bannal  
 Aussi bien que son Maître, il faisoit la Pratique;  
 De la chicane, enfin, il m'apprit la rubrique;  
 Et comment, sans aller voler sur le chemin,  
 On pouvoit s'emparer du bien de son voisin.  
 Mais il m'apprit encor, ce vieillard respectable,  
 Qu'un pere pour son fils doit être inexorable;  
 Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,  
 Sur-tout quand il épouse un fille sans bien;  
 Et que l'on ne peut trop punir une servante;  
 Quand elle est assez vaine, assez impertinente,



Pour ofer s'amuser au fils de la maison.  
 De votre sage aïeul , telle fut la leçon ,  
 Chere Agnès ; & , pour prix de ma reconnoissance,  
 Vos services auront bien-tôt leur récompense.  
 Arlequin le Bedeau peut vous donner un rang ;  
 Vous savez qu'il vous aime , & qu'il est de mon sang :  
 A l'épouser demain , chere Agnès , soyez prête.  
 Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

A G N È S.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi ,  
 Quand je ne l'aime point ?

L E B A I L L I.

Agnès , écoutez-moi.

Avec ce mien parent , si l'hymen vous engage ,  
 Moi-même je ferai les frais du mariage.  
 Choisissez d'un quartier de vignes ou de pré ;  
 Foi de Bailli d'honneur , je vous le donnerai.  
 Votre ayeul m'est si cher , s'honorant sa cendre ,  
 Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre.  
 Pour faire voir à tous , que le dernier vassal  
 Qui forme les Baillis , est presque que leur égal.

A G N È S.

Le Bedeau , je l'avoue , est homme de mérite ;  
 Mais de cette faveur , de bon cœur je vous quitte.  
 C'est répondre fort mal à mes intentions ,  
 Que de payer ainsi vos obligations.  
 En faveur d'un ayeul votre reconnoissance  
 Eclate vainement , & je vous en dispense ;  
 Car , si c'est à ce prix que vous vous acquittez ,  
 Je me passerai bien de toutes vos bontés.

Vij

LE BAILLI.

Qu'entends-je ! A ce discours, je ne puis rien comprendre.

A la main de mon fils oseriez-vous prétendre ?

Ah ! si je le savois, je vous ferois bien voir

Que ce n'est point en vain qu'on brave mon pouvoir.

Mais quoi ! vous rougissez, & vous baissez la vue...

Agnès, c'est pour le coup que vous seriez perdue ;

Et je me servirois de mon autorité,

Pour vous mettre bien-tôt en lieu de sûreté.

SCENE XII.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, AGNÈS.

LA BAILLIVE,

AH ! vraiment, mon mari, voici bien du tapage.

Votre fils, animé de fureur & de rage,

Malgré votre défense, a forcé la maison :

Nos gens, qu'il a chargés de cent coups de bâton,

N'ont pû lui résister, il a su les abattre ;

Et, pour ravoir Agnès, il fait le diable à quatre.

LE BAILLI.

Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir !

Mais, tout coup vaille, allons... me perdre... ou le punir.



S C E N E X I I I.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

**V**ous vous faites aimer d'une étrange manière !  
Et voilà bien du train pour une Cuisinière.  
Le beau charivari que vous causez chez nous !  
Vous avez tant d'attraits, que, pour l'amour de vous,  
Votre galant ici fait naître le désordre,  
Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

A G N È S.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma douleur ;  
Et, lorsque de Pierrot je prévois le malheur,  
B en loin d'être insensible au chagrin qui m'accable,  
Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,  
Agnès; votre malheur n'en est que plus certain.  
Puisque vous révoltez le fils contre le pere,  
Redoutez les effets de ma juste colere.

A G N È S.

Madame, puis-je craindre un impuissant courroux,  
Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous ?  
Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange..

LA BAILLIVE.

Je creve de dépit, & la main me démange ?...  
Mais son galant paroît ; qui le conduit ici ?  
Quoi qu'il en soit, sachons ce que fait le Bailli.

V iij

S C E N E X I V.

PIERROT *l'épée à la main*, A G N È S.

PIERROT.

**G**RACE au ciel, escorté d'une troupe mutine,  
Je puis vous dérober au sort qu'on vous destine.  
De ces funestes lieux, ma chère, éloignons-nous ;  
Venez, Agnès, venez, & suivez votre époux.

A G N È S.

Qu'avez-vous fait, cruel ? Quel horrible tapage !  
Ah ! que je me repens de notre mariage !  
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien ?  
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.  
Contre nous vous avez animé votre pere ,  
Nous serons les objets de sa juste colere ;  
Qu'allons-nous devenir ? hélas ! ce sont vos rats  
Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Mequons-nous de cela, prenons tous deux la fuite ;  
Nous pouvons de mon pere éviter la poursuite.  
Hâtez-vous, suivez-moi.

A G N È S.

Non, ne l'espérez pas.  
Pierrot, je crains le crime, & non point le trépas.  
Cette indigne action irrite ma colere.  
Allez, dès ce moment, apaiser votre pere ;

Et , sans pousser plus loin vos transports furieux ,  
Méritez votre grace , ou mourez à ses yeux.  
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable , -  
A vous perdre innocent , qu'à vous sauver coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens ! vous avez l'air naïf !  
Ainsi je vous plairois beaucoup plus , mort que vif ?  
Je vous suis obligé de votre courtoisie.  
Mais , mon pere paroît ; vous le voyez , ma mie ,  
Si nous étions sortis , il arrivoit trop tard.

## SCENE XV.

LE BAILLI LA BAILLIVE, AGNÈS,  
PIERROT.

LE BAILLI , *sans voir Pierrot.*

**O**u pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard ?  
Si je l'attrape , il va payer pour tous les autres.

( *A Pierrot.* )

'Ah ! ah ! le beau garçon, vous faites donc des vôtres ?  
Coquin , rends ton épée, ou m'en perce le sein.  
Viens , avance....

PIERROT , *jetant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main.

Il me feroit beau voir vous pousser une botte !  
Je voulois enlever mon Agnès ; mais la forte

N'a pas voulu me suivre ; ainsi vous voyez bien  
 Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien ;  
 C'est sur moi seul que doit tomber votre colere ;  
 Agnès n'est point coupable ; & , je le réitére...

LE BAILLI.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins ;  
 Tu la servirois mieux en la défendant moins.  
 Je fais ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse,  
 Ne perdez point de tems , hâtez donc mon supplice ;  
 Sinon , vous me verrez , encor plus furieux ,  
 Dès demain assommer , briser tout en ces lieux.  
 Par des torrens de sang , s'il falloit les répandre ,  
 J'irai venger Agnès , n'ayant pu la défendre ;  
 Et je n'excepterai , dans un tel désespoir ,  
 Que vous seul & Constance. Adieu. Jusqu'au revoir.

## SCÈNE XVI.

LE BAILLI , LA BAILLIVE , AGNÈS , *Suite.*

LE BAILLI.

**V**OYEZ-vous ce coquin , comme encore il me  
 brave !

(*A sa Suite.*)

Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :

Prévenons la fureur d'un tel emportement.

(*Une partie de la Suite sort & court après Pierrot.*)

(*A la Baillive.*)

Et vous , gardez toujours Agnès soigneusement.

## S C E N E   X V I I.

LE BAILLI, *le reste de sa Suite.*

LE BAILLI.

Q UELQUES réflexions sont ici nécessaires ,  
Pour balancer les droits des Baillis & des peres.  
Eh bien ! Bailli , tu dois punir un criminel.  
Quoi ! pere , pourras-tu te montrer si cruel ?  
Bailli , point de quartier , exerce la justice..  
Pere , ne permets pas que ton cher fils périsse..  
Non , je le punirai , c'est l'Arrêt du Bailli..  
Oh ! non pas , s'il vous plaît , vous en aurez menti..  
Punissons.... Pardonnons.... Soyons dur.... Soyons  
tendre..

Hélas ! dans cet état , quel conseil dois-je prendre ?  
( *A sa Suite.* )

Faites entrer les Grands ; le Marguillier d'honneur ,  
Le Bedeau mon parent , & le Carillonneur ,  
Avec le Magister : dans une telle affaire ,  
L'avis de ces Messieurs me sera nécessaire..



## SCENE XVIII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau*  
 LE MARGUILLIER, LE BAILLI,  
 LE CARILLONNEUR.

LE BAILLI, *après qu'ils sont assis.*

**J**E vois à ce soupir, à ces pleurs, ce sanglot,  
 Que vous êtes instruits des frasques de Pierrot.  
 Que des enfans gâtés causent de ~~maux~~ aux peres !  
 Vous êtes mes parens, mes amis, mes comperes;  
 De grace, honorez-moi de vos sages avis.  
 Il s'agit de punir, ou d'absoudre mon fils.  
 Chaque jour à mes yeux son insolence augmente;  
 Et, non content d'avoir débauché ma servante,  
 Il a presque affommé mon Clerc, mon Jardinier.  
 A qui donc désormais pourrai-je me fier ?  
 Un fils, pour qui j'ai fait éclater ma tendresse,  
 Ose pousser si loin sa fureur vengeresse !  
 J'en dois faire un exemple ; il m'a défobéi,  
 Je le ferai partir pour le ~~Mississipi~~ ;  
 Et, me laissant guider par ma juste colere,  
 Je mettrai ma servante à la Salpêtrière.  
 Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne sauroit nier  
 Que toujours le Bedeau doit marcher le premier ;



Mais j'attendois , Bailli , pour rompre le silence ,  
Que votre autorité m'en donnât la licence.  
Je vais donc vous parler sans feinte & sans détour.  
Vous savez , pour Agnès , jusqu'où va mon amour ;  
Et , puisqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche ,  
Je comptois sûrement la tenir dans ma manche ;  
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec !  
Votre fils m'a passé la plume par le bec :  
Et , quoiqu'il soit l'auteur de mon sort déplorable ,  
Je ne puis le haïr , car je suis un bon diable.  
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maison ;  
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton ,  
Il auroit plus de tort ; excusez la jeunesse :  
Il ne venoit ici , qu'enlever sa Maitresse :  
Et , quoique l'action vous semble un attentat ,  
Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat.  
Rendez-lui son Agnès ; s'il le faut , qu'il l'épouse ;  
Ce mot fort à regret d'une bouche jalouse :  
Mais , puisque vous voulez enfin le châtier ,  
Le meilleur châtiment est de le marier.  
• Il en enragera dans quatre jours , peut-être ;  
Sa femme rabattra ses airs de petit-Maitre.  
Pour ranger la jeunesse , il n'est que ce moyen.  
Mon avis est fort bon , le vôtre ne vaut rien.  
• Nous avons de l'esprit , & rien ne s'y dérobe.  
• Nous ne sommes pas fots ; nous autres gens de robe.

L E B A I L L I.

Magister , c'est à vous de dire votre avis.

L E M A G I S T E R.

Il le faut avouer , j'estime votre fils ;

468 AGNÈS DE CHAILLOT,

Son amitié pour moi ne s'est point ralentie ;  
 Et je ne puis nier que je lui dois la vie.  
 Un jour que j'étois ivre, il m'en souvient toujours ;  
 Ce généreux garçon me prêta son secours.  
 Accablé de sommeil, étendu dans la place ,  
 Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrâce :  
 Une charrette alloit me passer sur le corps ,  
 Quand, pour me relever, il fait plusieurs efforts ;  
 Me charge sur son dos, fier de son entreprise ,  
 Comme Enée autrefois porta son pere Anchise.  
 Pourtant, quoique sensible aux bontés de ce fils ,  
 Si j'osois m'expliquer....

LE BAILLI.

Achievez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne punissez une telle insolence ,  
 Jamais vous ne ferez chez vous en assurance :  
 Puisque vous êtes Juge, il faut le condamner ;  
 Et vous ferez fort bien de le moriger.  
 Son sort me fait pitié, j'en pleure, j'en soupire ;  
 Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit souscrire.  
 C'est un petit mutin : quoiqu'il m'ait bien servi ,  
 Je conclus avec vous pour le Mississipi.

LE BAILLI, *aux autres Conseillers.*

Vous ne me dites rien ... Vous gardez le silence ...  
 Messieurs, ah ! je sais trop ce qu'il faut que j'en pense !  
 Qui ne dit mot, consent. Je condamne mon fils.  
 Je ne demande point là-dessus vos avis ;  
 La chose est inutile , & n'en vaut pas la peine ;  
 Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.  
 (*Les Conseillers sortent.*)

## SCENE XIX.

LE BAILLI, *seul.*

**M**ON fils va donc partir pour le Mississipi !  
 Mais que deviendras-tu , quand il sera parti ?  
 Bailli trop malheureux, te voilà sans lignée ;  
 Tu n'en peux espérer d'un second hymenée ;  
 Ta race va finir : quel malheur pour l'Etat !  
 Dois-je immoler un fils aux clauses d'un contrat ?  
 Chacun , avec raison , dira que je radote ;  
 Et l'on m'enrôlera bientôt dans la calotte.

## SCENE XX.

UN PAYSAN, LE BAILLI.

LE BAILLI, *au Payfan.*

**Q**UE me veut-on ?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler :

Elle a quelques secrets , dit-elle , à révéler.

LE BAILLI.

Qu'elle entre.



SCENE XXI

AGNÈS, LE BAILLI, UN ARCHER,

LE BAILLI.

**A**PPROCHEZ-VOUS ; venez , la belle fille ,  
Qui mettez le désordre en toute ma famille.

AGNÈS.

Votre courroux est juste ; & , loin de vous blâmer ,  
Je fais que contre moi tout doit vous animer ;  
Je ne résiste point au coup qui me menace ;  
Mais daignez m'accorder une dernière grace :  
A mes vœux empressés ne la refusez pas.  
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas ,  
Qu'il fasse exactement ce que j'ai su lui dire.  
C'est la seule faveur à laquelle j'aspire ;  
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLI , à l'Archer.

Faites ce qu'elle veut.

AGNÈS , à l'Archer.

Revenez sans tarder.

( L'Archer sort. )



## SCENE XXII.

AGNÈS, LE BAILLI.

AGNÈS.

**E**NFIN je vais parler, rien ne doit me contraindre.  
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre,  
Bailli; que la pitié ne vous retienne plus;  
Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus.  
Armez contre mes jours votre pouvoir suprême;  
Pour votre aimable fils ma tendresse est extrême;  
Et, loin de redouter votre juste courroux,  
Je vous dirai bien plus, Pierrot est mon époux.

LE BAILLI.

Votre époux! Ciel! Qu'entends-je? Ah friponnet!

Ah coquine!

Avez-vous oublié votre basse origine?  
Mais pourquoi m'avouer si tard un tel forfaire?  
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait,  
Vous dire de mon fils épouse, & non maîtresse;  
Mais vous avez voulu faire durer la Pièce,  
Pour étaler ici tous ces beaux sentimens  
Que j'ai lus & relus cent fois dans les Romans.  
Mon fils en pâтира...



SCENE XXIII.

Quatre ENFANS *amenés par une Nourrice*, AGNÈS, LE BAILLI,  
UN ARCHER.

AGNÈS.

SUIVEZ donc vos maximes;  
On vous amène encor de nouvelles victimes.  
Voici du fruit nouveau qui vous est présenté;  
Voyons si d'un Bailli toute la dureté  
Pourra...

LE BAILLI.

Dans ce moment, ma fureur redoublée....  
Mais que vois-je ?

AGNÈS, *à ses enfans.*

Venez, famille désolée ;

Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,  
Venez faire parler vos soupirs enfantins.  
Approchez-vous, mes fils ; voilà votre grand-père,  
Embrassez ses genoux, appeaisez sa colere.

LES ENFANS, *à genoux devant le Bailli.*

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

LE BAILLI.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces marmots-là ?  
Ai-je dans ma maison des chambres inconnues ?  
Oh ! pour le coup, il faut qu'ils soient tombés des  
nues.

Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà ,  
Sans qu'aucun du logis ait rien su de cela ?

A G N È S.

N'y voyez point mes traits, n'y voyez que les vôtres.  
Ils ignorent leur pere, ainsi que beaucoup d'autres.  
Ces gages précieux, que j'ose vous offrir,  
Loin de vous irriter, devoient vous attendrir.

LE BAILLI.

Pour prouver un hymen, petite impertinente ,  
Vous montrez des enfans ! La preuve en est plaisante !

A G N È S, lui montrant son Contrat de Mariage.

Vous me faites rougir, & c'est trop m'insulter :  
En voyant ce Contrat, en pourrez-vous douter ?

LE BAILLI, après l'avoir examiné.

Ah ! je ne dis plus rien ; & cet Acte authentique  
Imposera du moins silence à la critique.

( En regardant les Enfans. )

Qu'ils sont jolis, gentils ! j'en suis tout réjoui ;  
Ils ressemblient au pere, on diroit que c'est lui.

( Il les embrasse. )

A toute ma tendresse, enfin, je m'abandonne.

( A l'Archer. )

Faites venir mon fils ; allez, je lui pardonne.



SCENE XXIV.

LE BAILLI, AGNÈS, les quatre  
ENFANS, LA NOURRICE.

LE BAILLI, *d'Agnès.*

**C**'En est fait, je me rends, & *Pierrot* est à vous.  
Aimez plus que jamais, *Agnès*, ce cher époux.  
Ma femme grondera, fera bien la mauvaise;  
Mais je m'en moque.

AGNÈS.

Hélas ! que vous me comblez d'aise !  
Mais d'où vient tout-à-coup la douleur que je sens ?  
Le cœur me bat, je tremble . . . , Eloignez mes  
Enfans.

LE BAILLI.

Quels transports imprévus ! Quelle mouche vous  
pique ?

Chère *Agnès*, qu'avez-vous ?

AGNÈS, *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLI.

Ah ! je me doute bien d'où peut venir cela.  
Ma carogne de femme a joué ce trait-là.  
Quel temps a-t-elle pris pour un coup de la sorte ?  
Ma foi, si j'en fais rien, que le diable m'emporte !  
Et de m'en informer, je prends peu de souci,  
Non plus que de chercher remède à tout ceci.



SCENE XXV & dernière.

PIERROT, LE BAILLI, AGNÈS  
*évanouie*, ARLEQUIN, LA NOURRICE,  
 LES QUATRE ENFANS.

PIERROT, *sans voir Agnès.*

**S**OUFFREZ qu'à vos genoux, mon pere, je  
 déploie

Tout ce qu'en ce moment mon cœur ressent de  
 joie.

Vous me rendez Agnès.

LE BAILLI.

Ah ! mon pauvre garçon !

Je vous la rends ici d'une étrange façon ;  
 Et nous avons compté tous les deux sans notre hôte.  
 Votre Agnès va mourir ... mais ce n'est pas ma faute.

PIERROT.

Ah ! voilà de ces coups où l'on ne s'attend pas.  
 Quoi ! falloit-il la mort, pour sortir d'embarras ?  
 Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie !  
 Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

( Il veut se frapper. )

LE BAILLI, *lui retenant la main.*

Ah ! mon fils, arrêtez ....

176 AGNÈS DE CHAILLOT.

PIERROT.

Pourquoi me secourir?  
Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir...

LE BAILLI.

Quel galimatias! Morbleu, quelle chimere?  
Laisant mourir un fils, se montre-t-on son pere?  
Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et si je ne meurs pas,  
Que deviendra Constance, avec tous ses appas?  
Faudra-t-il l'épouser? s'en retournera-t-elle?  
Vous m'irez, là-dessus, chercher encor querelle.

AGNÈS.

Adieu, mon cher époux; ç'en est fait, je me meurs.  
Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnès, vous mourez: ô rigueur inhumaine!

ARLEQUIN.

Tirons, tous, nos mouchoirs; voici la belle Scene.

PIERROT, *aux genoux d'Agnès.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,  
Puisque ma chere Agnès va descendre au tombeau.  
Hélas! si l'art eût pu rendre Agnès à la vie,  
Que de gens en auroient ici l'ame raviel!  
Le Spectateur n'eût pas été si consterné;  
Et, sur la bonne bouche, il s'en fût retourné:  
Il le faut avouer; c'étoit un coup de de maître;  
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut-être.

P A R O D I E.

477

Telle que l'on croit morte , ou près du monument,  
Revient souvent de loin à la voix d'un Amant.  
Revivez, chere Agnès, c'est moi qui vous en prie...  
Tenez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

A G N È S.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas ?

P I E R R O T.

Hé bien ! qu'avois-je dit ? Ne la voilà-t-il pas ?  
Ah ! que je suis content ! Puisqu'Agnès n'est pas  
morte ,  
Chantons , cabriolons , & de la bonne sorte.

*Les Paysans & Paysannes viennent témoigner leur joie ,  
& forment un Divertissement.*



## DIVERTISSEMENT.

### UN PAYSAN. N°. I.

**C**HANTONS les amours de Pierrot ;  
Chantons, tous , Agnès de Chaillot.

#### CHŒUR.

Chantons les amours de Pierrot ;  
Chantons , tous , Agnès de Chaillot.

#### LE PAYSAN.

Pierrot aime sa Ménagere ,  
Pour lui rien n'est si beau qu'Agnès.  
Notre Bailli se désespère ,  
Il jure & fait bien le mauvais ;  
Mais dans ces beaux enfans il reconnoît ses traits ,  
Et dit, cessant d'être en colere :  
Puisque ceux-ci sont déjà faits ,  
Est-ce la peine d'en refaire ?  
Chantons les amours de Pierrot ;  
Chantons, tous , Agnès de Chaillot.  
( Le Chœur répète les deux derniers vers. )

### UNE PAYSANNE. N°. II.

Dans les yeux de la belle Agnès ,  
L'Amour emprunte tous ses traits :  
On fait son bonheur de lui plaire.  
Pierrot lui trouve tant d'attraits ,  
Qu'il l'épouse à peu de frais ,  
Sans Témoins & sans Notaire.  
( On danse. )

VAUDEVILLE.

N<sup>o</sup>. III.

**Q**U'UN jeune étourdi se marie,  
 Pour contenter sa fantaisie ;  
 Je n'en dis mot :  
 Mais qu'après cinq ans de ménage,  
 Il aime sa femme à la rage ;  
 J'en dis du mirlirot.

Qu'un Amant , perdant sa Maitresse ,  
 Au fort d'un rival s'intéresse ,  
 Je n'en dis mot :  
 Mais, lorsque sa bouche jalouse  
 Prononce ce mot : qu'il l'épouse ;  
 J'en dis du mirlirot.

Qu'en proie à sa juste colere ,  
 Un fils soit condamné d'un pere ;  
 Je n'en dis mot :  
 Mais qu'un vieux Conseiller barbare  
 Contre son ami se déclare ;  
 J'en dis du mirlirot.

Que, pour gagner une Maitresse ,  
 Un jeune Amant use d'adresse ;  
 Je n'en dis mot :  
 Mais que la belle qu'il pourchasse,  
 Cesse d'en défendre la place ;  
 J'en dis du mirlirot.

48. AGNÈS DE CHAILLOT.

De la nouvelle Parodie,  
Que nous a dicté la Folie,  
Je n'en dis mot :  
Je ne fais pas comme on la trouve ;  
Si le Parterre ne l'approuve ,  
J'en dis du mirlirot.

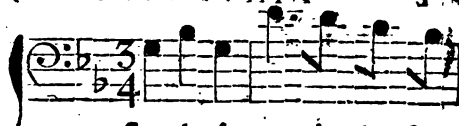
*Fin du troisieme Volume.*

AIRS.

# AIRS DE PLUTUS

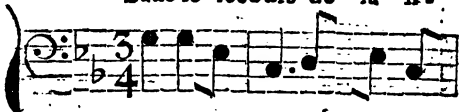
481

N<sup>o</sup>. 1.

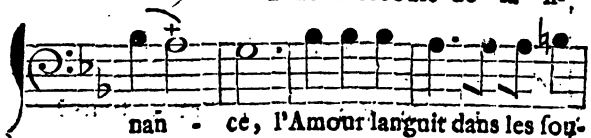


Sans le secours de la fi-

DUO.



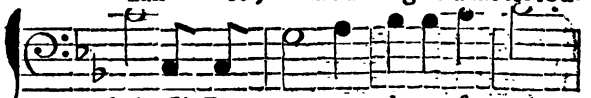
Sans le secours de la fi-



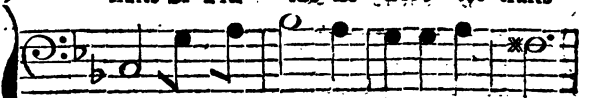
nan - ce, l'Amour languit dans les sou-



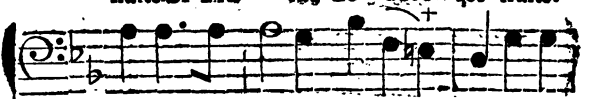
nan - ce, l'Amour languit dans les sou-



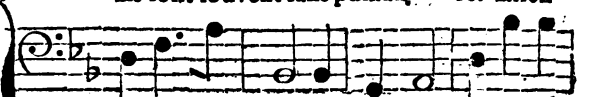
haits Si Plu - tus ne dore ses traits



haits Si Plu - tus ne dore ses traits.



Ils sont souvent sans puissance. - ce. Insen-



Ils sont souvent sans puissance. - ce. Insen-



fi - bles beau - tez , Triompha-t-on ja-



fi - bles beau - tez , Triompha-t-on ja-

mais de vos fiers , at - traits ?



mais de vos fiers at - traits ?

Sans le fe - cours de la fi - nan -



Sans le fe - cours de la fi - nan -

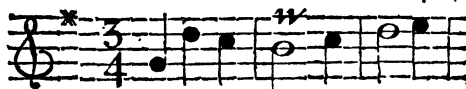
ce.

ce.

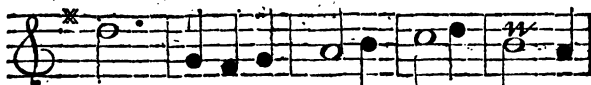


N<sup>o</sup>. 2.

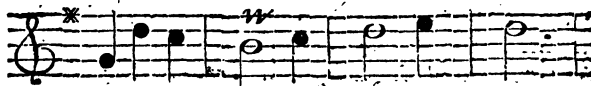
Vaudeville.



Lorique l'Hymen a - vec l'A-



mour Prend des ac - tions sur la place,



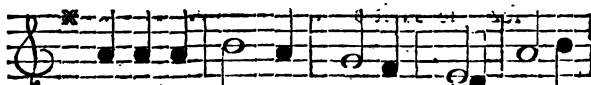
Et les mon - tent le - premier - jour,



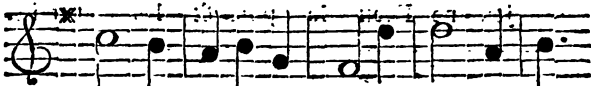
Et le se - cond changent de fa - ce :



L'Hymen à ce mar - ché nou - veau.



Ne trouve pas long - tems son compte, Tandis



qu'il garde le Bur-eau, Souvent l'Amour-

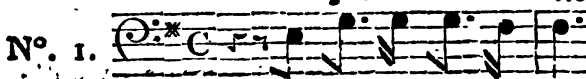


ailleurs es - comp - te.

484 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES.

*Prologue.*

N<sup>o</sup>. 1.



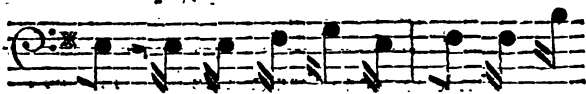
Dry - a - des & Sylvains,



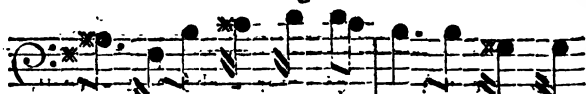
Sortez de vos fo - rêts, Nymphes des



Eaux quit - tez le fein de l'Onde ; Ve -



nez à ces au - guis - tes traits Connois -



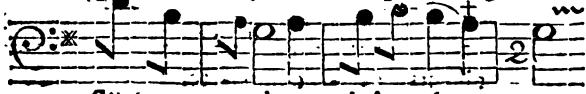
sez le Maître du Monde. Il y d'un



jeu - ne Dieu le port & les at - traits.



Que de Ma - jef - té ! que de gra - ces !



Son re - gard en - chaîne les cœurs,

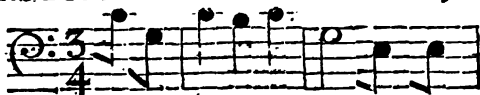
Doux plaisirs, vo - lez sur les traces,  
De son nou - vel Em - pire annon - cez  
les dou - ceurs.

N<sup>o</sup>. 2.

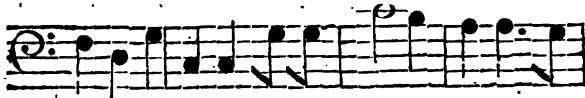
On en goûte dé -jà les heu -  
reuses pré - mices ; La Paix, la douce Paix y  
fait ré - gner les jeux. De son Peuple il  
est les dé - lices, Et - il n'en ré -  
gne plus heureux ?

486 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,

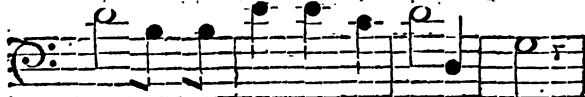
N<sup>o</sup>. 3.



For - tu - nés ha - bi - tans de ces



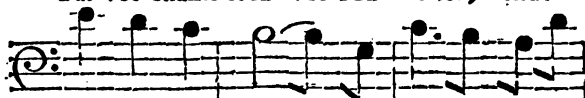
belles re - traites, Célé - brez ce jour glo - ri -



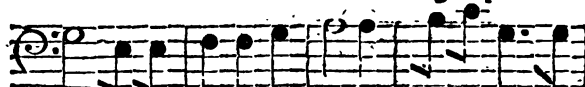
eux. Il ho - nore à ja - mais ces lieux.



Par vos chants & sur vos Mu - settes, Rendez -



lui de vos cœurs l'hommage pré - ci -



eux; Cet hommage est aux Rois ce qu'est l'encens aux  
*Chœur.*



For - tu - nés ha - bi - tans de ces

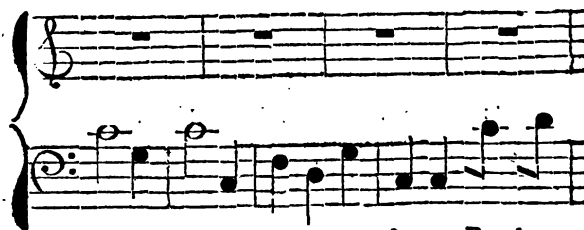
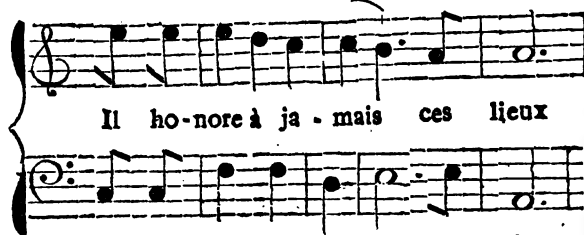
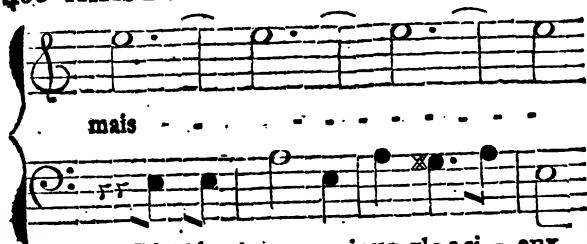


Dieux. For - tu - nés ha - bi - tans de ces

## 487

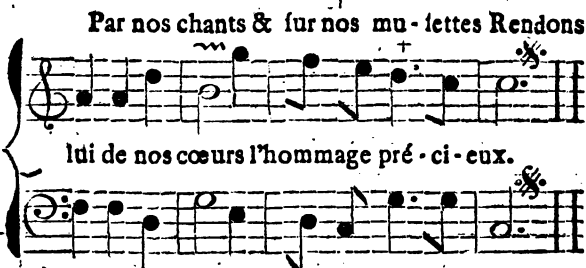
jour glo - ri - eux, Il ho - nore à ja -  
 jour glo - ri - eux.

488 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,





Par nos chants & sur nos mu - settes Rendons

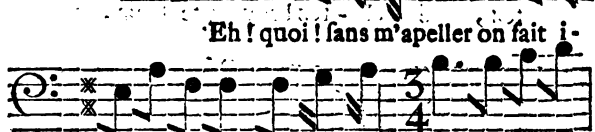


Par nos chants & sur nos mu - settes Rendons

lui de nos cœurs l'hommage pré - ci - eux.



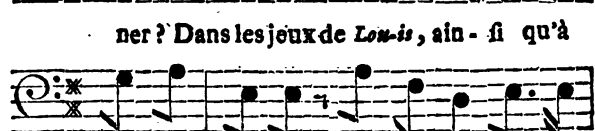
No. 4.



Eh ! quoi ! sans m'appeller on fait i -



ci des Fêtes ? Mars a-t-il pû le soupçon -



ner ? Dans les jeux de Lou - is , ain - si qu'à

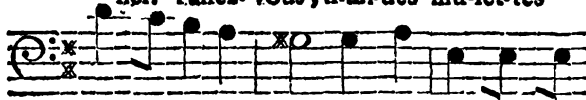


les con - quêtes Je dois seul or - don -

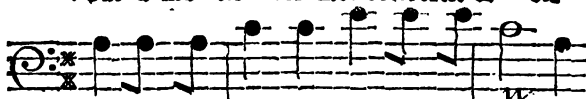
490 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,



nr. Taifez-vous, ti-mi-des mu-set-tes



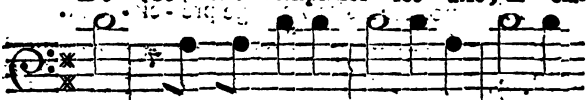
Vous a mo - lis - fer mes concerts. E - cla -



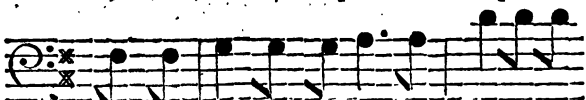
tez, é - cla - tez, bruy-an-tes trompettes



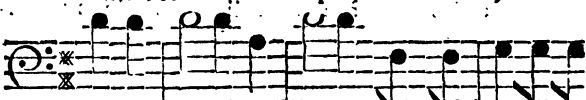
De vos sons remplir les airs, E - cla -



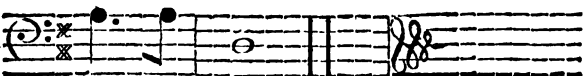
tez, é - cla - tez bruy-an-te trom - pettes



De vos sons rem - plissez les airs, Ecla -

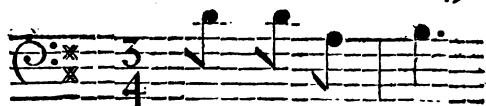


tez, bruyantes trompettes, De vos sons remplif -



sez les airs.

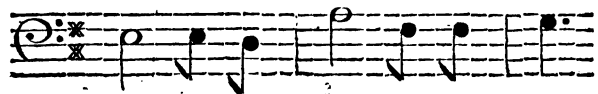


N<sup>o</sup>. 5.

Ve - nez, bril - lez



de tous vos charmes, Hon - neurs,



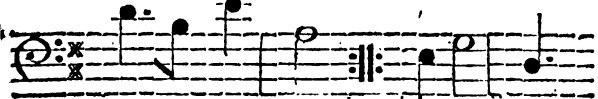
Gloi - re pro - mise aux cé - lé -



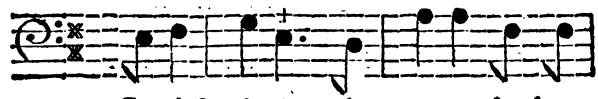
bres exploits, Non, non, ce n'est qu'au bruit des



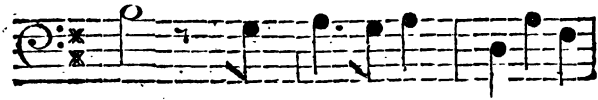
armes A frap - per l'o -



reil - le des Rois: Non, non, non,

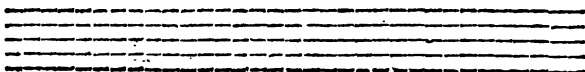
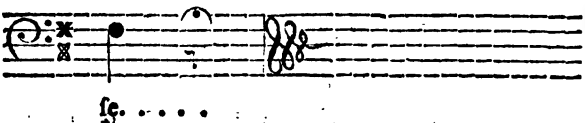


Ce n'est qu'au bruit des armes A frap -



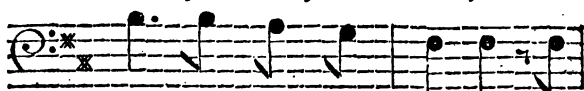
per l'o - reil - le des Rois, Non, non,

492 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,

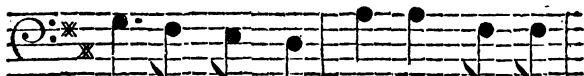




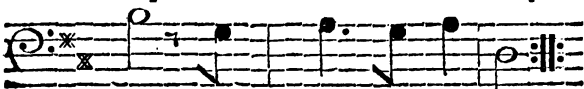
non , non , non , ce



n'est qu'au-bruit des armes , ce



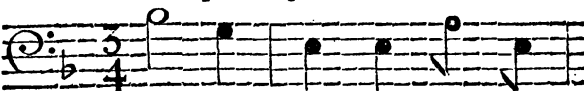
n'est qu'au-bruit des armes A' frap-



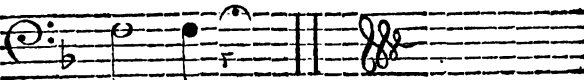
per l'o - reil - le des Rois.



Mais que pré - tend la

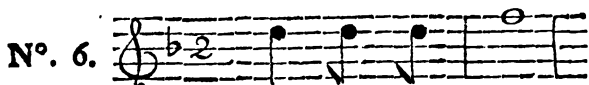


Paix ? Faut - il qu'el - le ra -

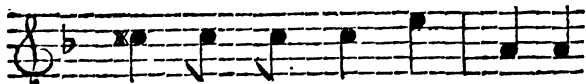


vis - se ....

494 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,



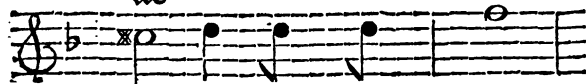
Fil - le du Ciel,



Me - re de la Jus - ti - ce



Je la fais auf - si des Plai -



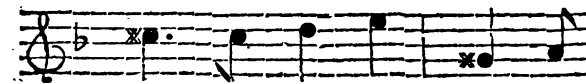
firs; Fil - le du Ciel,



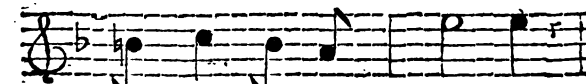
Me - re de la Jus - ti - ce



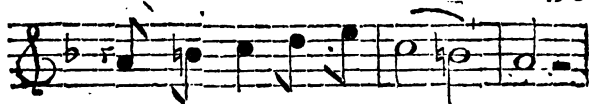
Je la fais auf - si des plai -



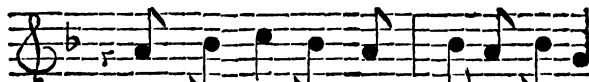
firs; De leurs doux chants que



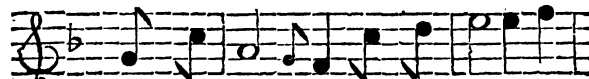
l'é - cho re - ten - tif - se



que l'écho re - ten - tif - se.



Quelque gloire que Mars aux Héros



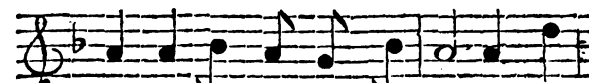
ga - ran - tif - se, Je dois être tou-



jours l'ob-jet de leurs de - sirs.



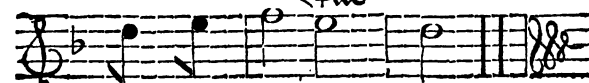
Fil - le du Ciel, Mere de la Jus-



ti - ce, Je la fais au - fi des Plai-



sirs : De leurs doux chants que l'é-cho



re - ten - tif - se.

Y ij

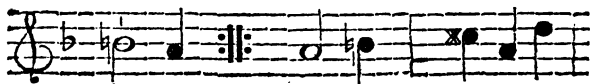
496 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,



Que toujours ces heureux cli -

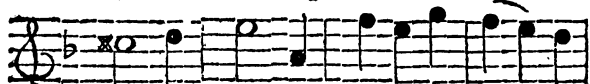


mats Des jeux, des ris soient les a -

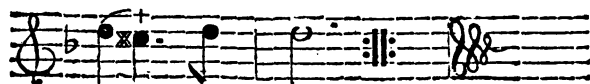


sy - les.

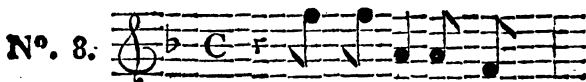
Que tou - jours à ma



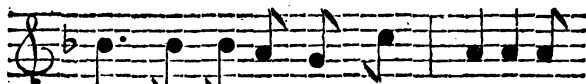
voix do - ci - les. Ils y ré - pendent



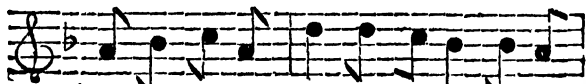
leurs ap - pas.



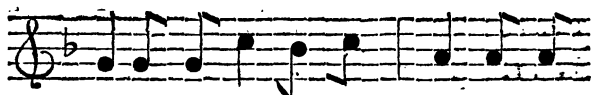
Fuyez, Mars, fuyez



loin de la tranquil - le France, De



ce Hé - ros naissant re - spectez les E -



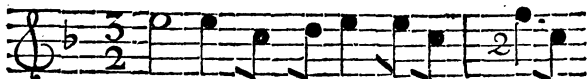
tats. Les vertus, les Ta - lens ont gui-



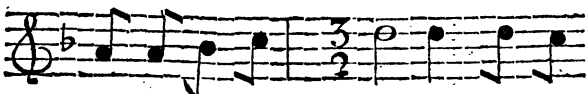
de son en - fance: Si des voi-



fins ja - loux ir - ritent sa puis -



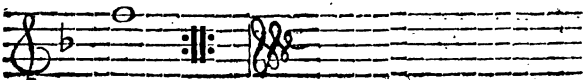
fan - ce, Un laurier à la main la



gloire le de - vance, Tous se -



rez trop heu - reux de marcher sur ses



pas.

On reprend le Chœur,

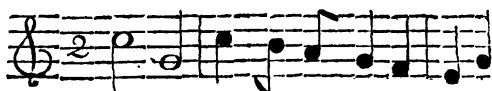
**FORTUNE'S HABITANS. &c.**

*Fin du Prologue.*

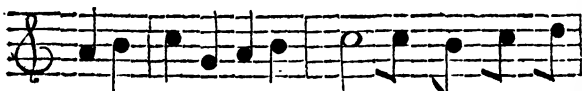
498 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,

*Carillon.*

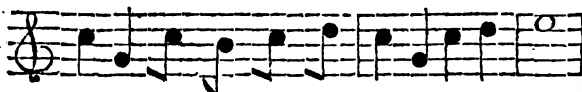
N<sup>o</sup>. I.



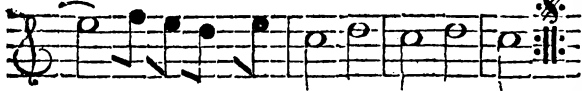
Au doux son De mon Carillon, Din,



din, dan, don, din, din, don Lorsque tout son-



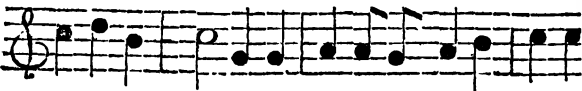
meille, l'Amour se ré - veille, Au doux son



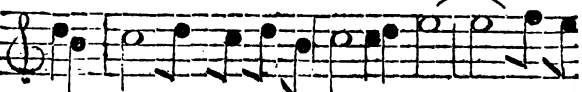
De mon caril - lon, Bom, bom, bom, bom.



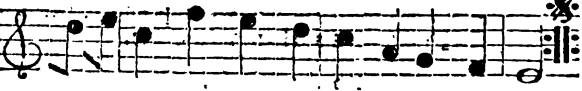
Je n'en dors que l'amant barbon, Bon, bon, bon, bon,



bon, bon, bon, bon. La jeune à la puce à l'oreille



Au doux son De mon carillon, Au doux son De mon



ca - rillon, Bom, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon.



N<sup>o</sup>. 2.

La Nuit à fait place à l'Au - ro -  
re, Le So - leil qui me suit, vient em bel -  
lir, ces lieux : A son di - vin af - pecl mille  
fleurs vont é - clore, Que tout l'Univers a -  
do - re La plus puissant des Dieux.

N<sup>o</sup>. 3.

Braves Guerriers, Travaillez pour la  
gloi - re. Nous n'envions point vos lau -  
riers, Dans nos mé - tiers Nous ne travail -

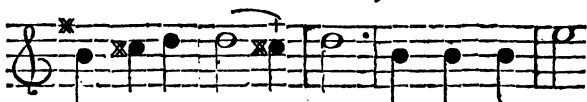
500 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,



lons que pour boire , pour boi - - - - re, pour



boi - - - - re, nous ne travail-



lons que pour boi - re. Braves Guerriers,



travail - lez pour la gloire , Travaillez pour la



Gloire. Nous n'en vi - ons point vos lauriers,



Dans nos métiers Nous ne travail - lons que pour



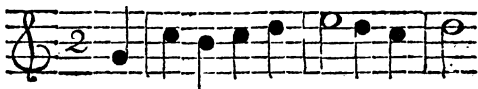
boi - re, pour boi - - - - re,



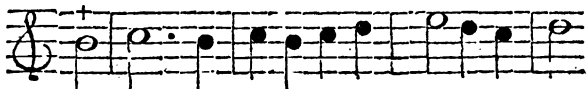
re, Nous ne tra vail-lons que pour boi - re.

*Le même Air se reprend en Chœur.*

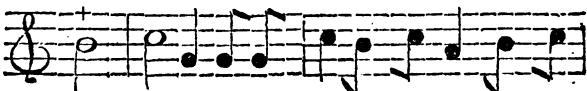
N°. 4.



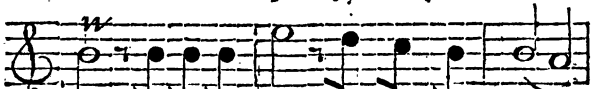
Si-tôt que le Coq chante, Je chan-



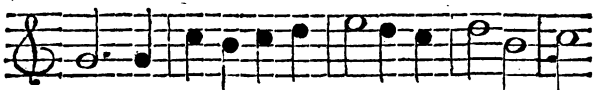
te aussi, Si-tôt que le Coq chante, Je chan-



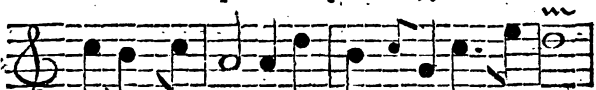
te aussi. Du tems passé je n'ai point de sou-



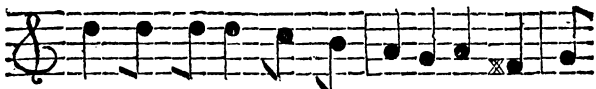
ci, De l'ave-nir point d'é-pou, van-



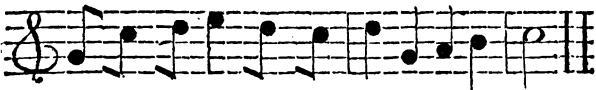
te Si-tôt que le Coq chante, je chante aussi.



Le seul pré-sent me conten-te, J'en jouis.

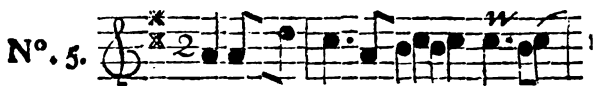


Quand le chagrin me tourmente, je le fais,

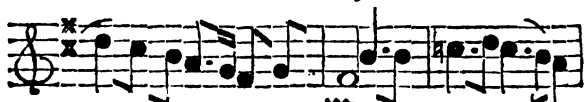


Quand le plaisir se pré-sente, Je le fais.

502 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,



Astre naissant, brillez . . . .



. commencez votre cours Embrassez tous les



cœurs de vos feux ado - rables ; Brillez , puissiez



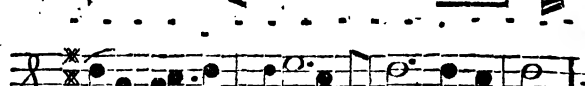
vous toujours Repandre en ces climats vos ray-



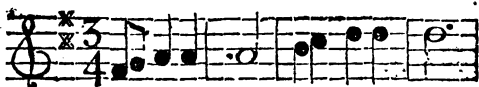
ons favo - rables ; Brillez . . . . , puissiez



vous toujours Nous donner de beaux jours. Brillés



puissiez vous toujours nous donner de beaux j.

N<sup>o</sup>. 6.

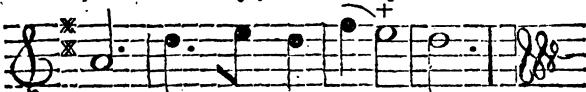
Amans contents, soyez constans,



Ne changez jamais de demeu - re. Etes vous



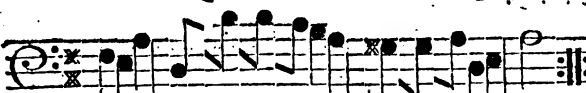
bien, tenez-vous - y, Et n'allez point chercher Mi-



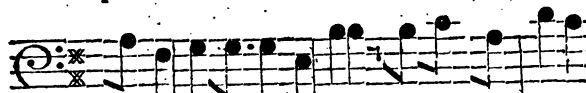
di A qua - torze heu - re.

N<sup>o</sup>. 7.

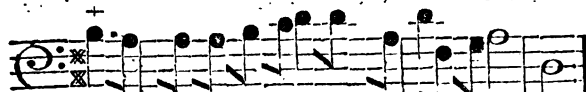
Quand Midi sonne, Les garçons ne



sont pas au lit. Son carillon leur donne de l'appetit.



A l'o-deur de la cui - sine Ils vont piquer des



bons repas, Et leur devise n'est pas, Qui dors dine.

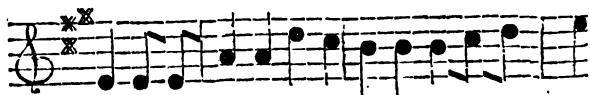
504 AIRS DU BALLET DES XXIV. HEURES,



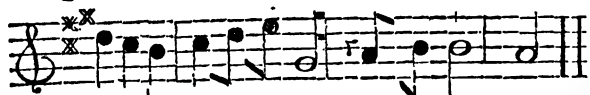
Au tour d'une table ronde Je



rassemble sans choix, Le Prince & le Bourgeois.

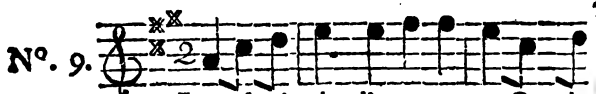


Quand l'un me rit, l'autre me gronde; On ne peut pas

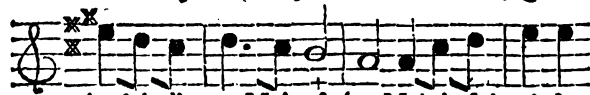


tout à la fois Contenter tout le mon-de.

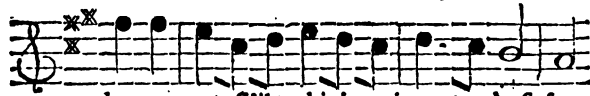
V A U D E V I L L E .



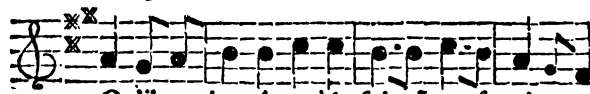
Je ne ferai point d'autre amant, Que tir-



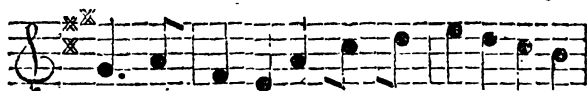
cis n'ait d'autre Maî-tesse ; Mais je suivrais son



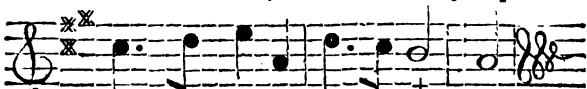
changement, S'il trahit jamais ma tendres- se ;



Qu'il en aime deux à la fois, Je ne se-rai, pas



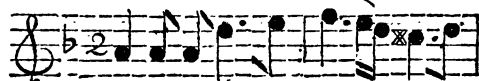
in - com - mo - de, Pour un Amant j'en prendrai



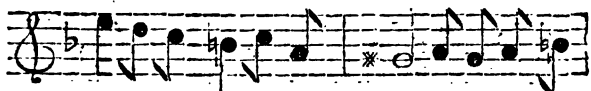
trois, Il faut suivre la Mo - de.

*Vaudeville*

N<sup>o</sup>. 10.



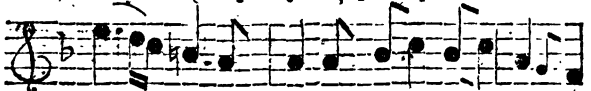
Dans l'amoureuse chaî - ne Il



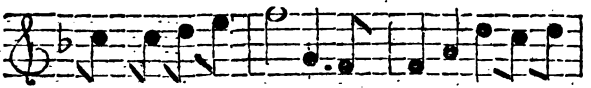
faut des rivaux en - vi - eux ; Sans inqui - é -



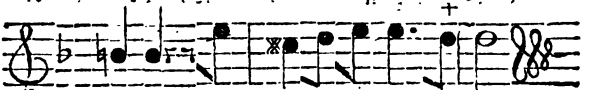
tude, & sans pei - ne, Amans, vous se -



riez moins heureux. Un bonheur sans allarmes,



N'est pas le bonheur le plus doux, Il perd de ses



charmes, Si d'autres n'en sont jaloux.

*Tome III*

Z

# 506 AIRS DU PHILANTROPE,

*Philandre.*

N<sup>o</sup>. I.

C'est le plaisir qui justifie.

fi - e. L'opi - ni - on fait le bonheur, L'a-

vare avec soin mul - ti - plie Lorsqu'il ché -

rit a - vec ardeur, Le pro - di - gue

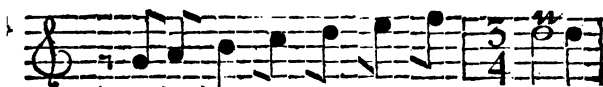
le sa - cri - fi - e, C'est le plai -

sir qui jus - ti - fi - e. L'ambiti -

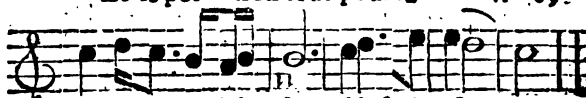
eux fait la grandeur, L'Indolent la voit sans en -

vi - e, Le bra - ve fait tout pour l'honneur





Et le pol - tron tout pour la vi - e,

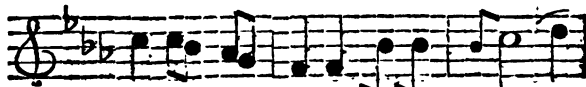


C'est le plai - sir qui jus - ti - fi - e.

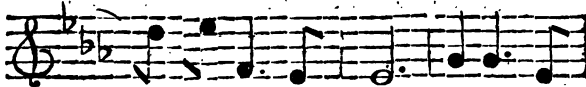
*Harmonie.*



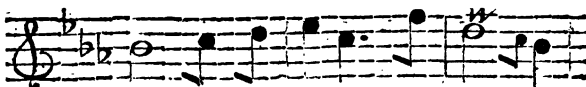
Aux plus a - mou - reux On n'est pas tou -



jours fa - vo - rable, On les plaint sans



les ren - dre heu - reux, Un jeune



cœur ne le croit point cou - pa - ble,



De pré - fé - rer l'Amant le plus ai -



ma - ble, Aux plus a - mou - reux.

# AIRS DU PHILANTROPE,

Un Garçon.

L'Amant discret a l'art de plaire;

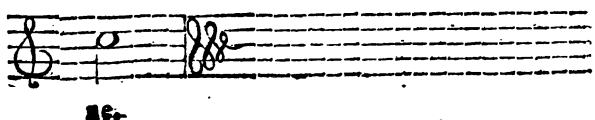
Mais que son sort est rigoureux ! Cadé-

ment pour le faire, Pour se taire,

Quand on voit les yeux ? Pour

Je t'aim

Le plaisir de pla-

*Une Femme.*

510 AIRS DU PHILANTROPE, COMEDIE.

*Philandre.*

VAUDEVILLE.

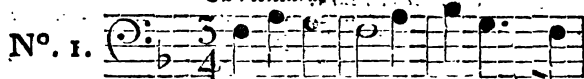
N<sup>o</sup>. 2.

Hait n'est point du  
tout mon fait; La hai-ne pour ce-  
lui qui hait Est u - ne pei-ne  
sans se - conde, Au contraire  
Il est doux d'ai - mer, Et j'aime à  
m'enten - dre nom - mer; Ami de  
tout le mon - de.

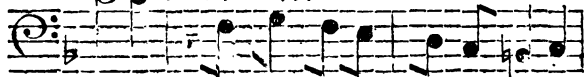
# AIRS DU TRIOMPHE DU TEMS, 511

*Un Vieillard.*

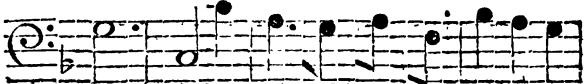
N<sup>o</sup>. I.



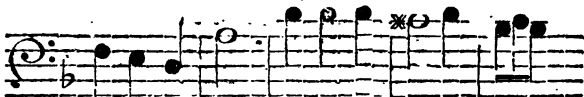
Saison d'aimer, aimable jeu-



nesse, Que ne pouvez vous durer sans



ces - se ? Mais plus on s'abandonne aux char-



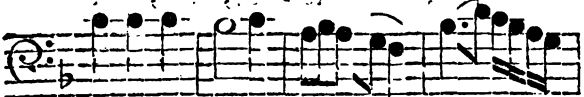
més de l'Amour, Plutôt le tems en - pas -



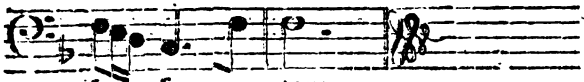
se, Et pas - se sans retour, Mais



plus on s'abandonne aux charmes de l'amour,



Plutôt le tems en - pas - se, Et pas -

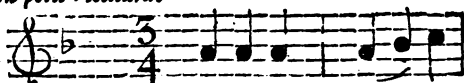


se sans re - tour.

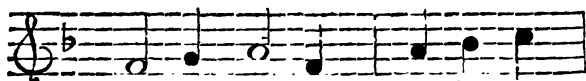
512 AIRS DU TRIOMPHE DU TEMS,

*Un petit Vieillard.*

N<sup>o</sup>. 2.



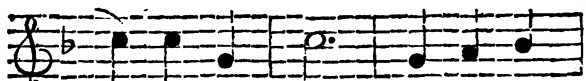
Aux doux plai - sirs de



la ten - dre - se Il faut li -



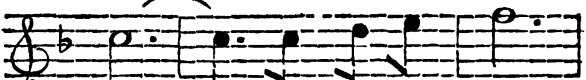
vrer les jeu - nes ans,



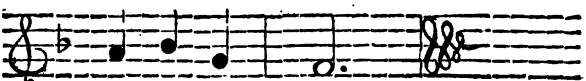
- Ten, ten, tens, Lorsque l'on



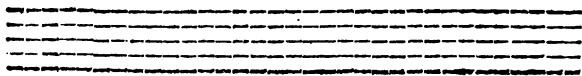
sont approcher la viei - les - se,

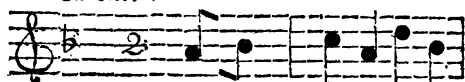


Ten, te - ren, ten, tems,

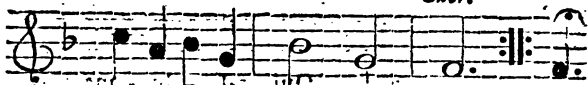


Il n'est plus tems.

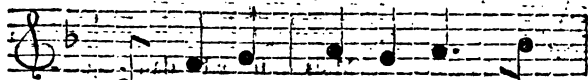


*Un viol.*N<sup>o</sup>. 3.

Rappel - lons la souve.

*Chor.*

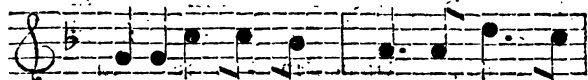
nance, Du bon tems pas - sé, Se



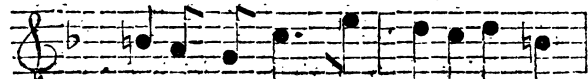
le ju - ge de s'in - té - res -



sé; Ne re - fu - soit point d'audi -



ence, Sans le se - cours de la fi -



nance, Le vrai mé - rite étoit pla -



cé. Rap.

514 AIRS DU TRIOMPHE DU TEMS,

*Une Cœquette.*

N<sup>o</sup>. 4.

C'est souvent le tems de l'ab-

sen - ce, Qui ral - lu - me nos

yeux; Mais il est dan - ge -

reux, Que dans l'impas - ti - en -

ce, On ne s'en - gage en

d'au - tres nœuds. Le tom - beau

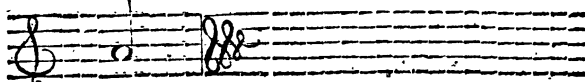
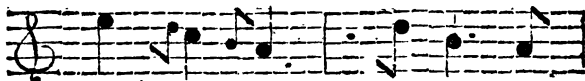
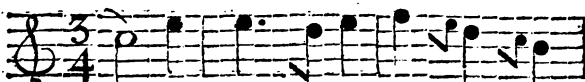
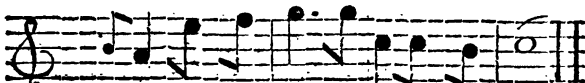
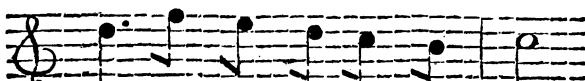
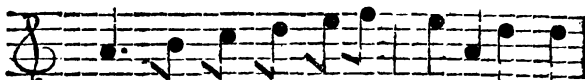
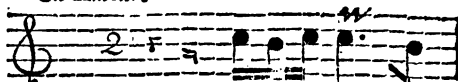
de la con - fance, Pour les cœurs les

plus amou - reux. C'est souvent, &c.



### Un Amour.

**Nº. 5.**

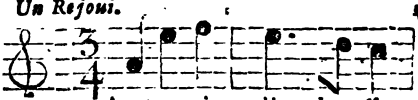


# 516 AIRS DU TRIOMPHE DU TEMS,

*Un Rejoui.*

VAUDEVILLE.

N<sup>o</sup>. 6.



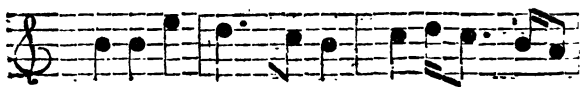
Au tems ja - dis , dans l'a -



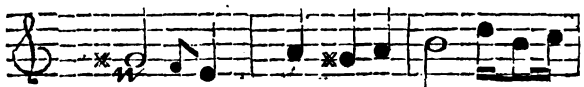
moureux em - pi - re, Sans être heu -



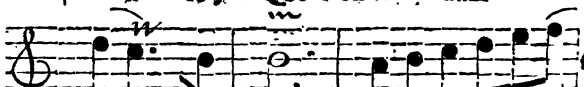
reux on sou - pi - roit dix ans :



Au tems présent, à pei - ne l'on de -



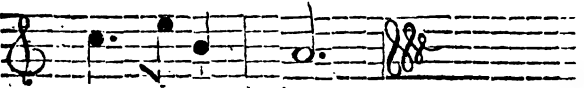
si - re, Que l'on est aussi -



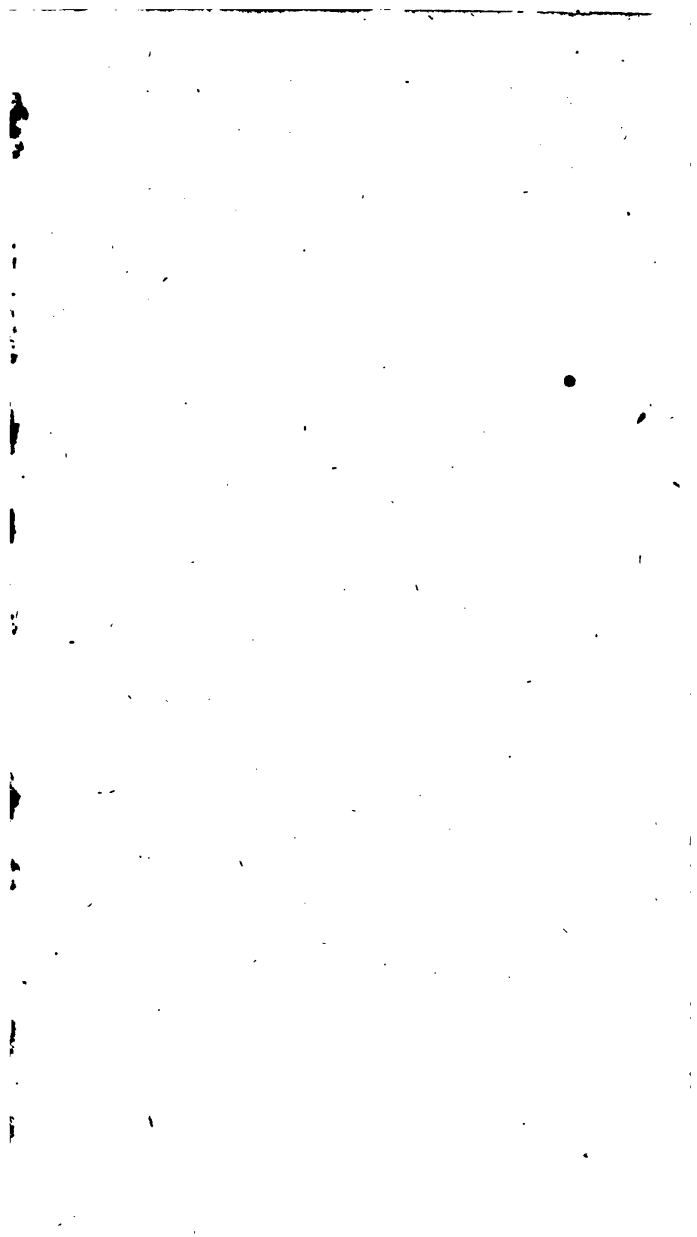
tôt con- tens ! Oh ! . . . .



l'heureux tems, Ton, ten . ton, ten-ne,



Oh ! l'heureux tems.



8000  
17-9-14

1. 1. 1.

2. 2. 2.

3. 3. 3.

4. 4. 4.

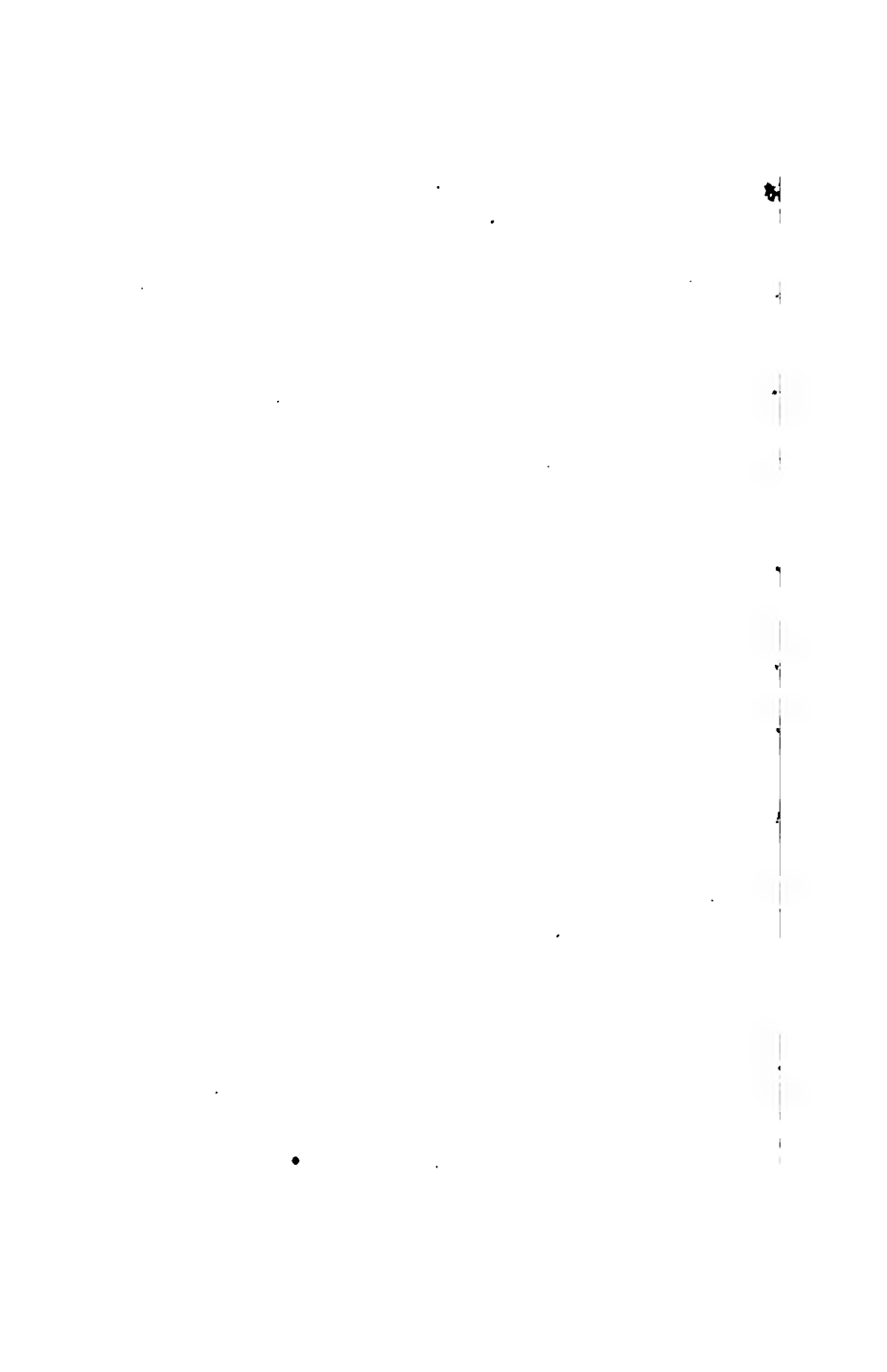
5. 5. 5.

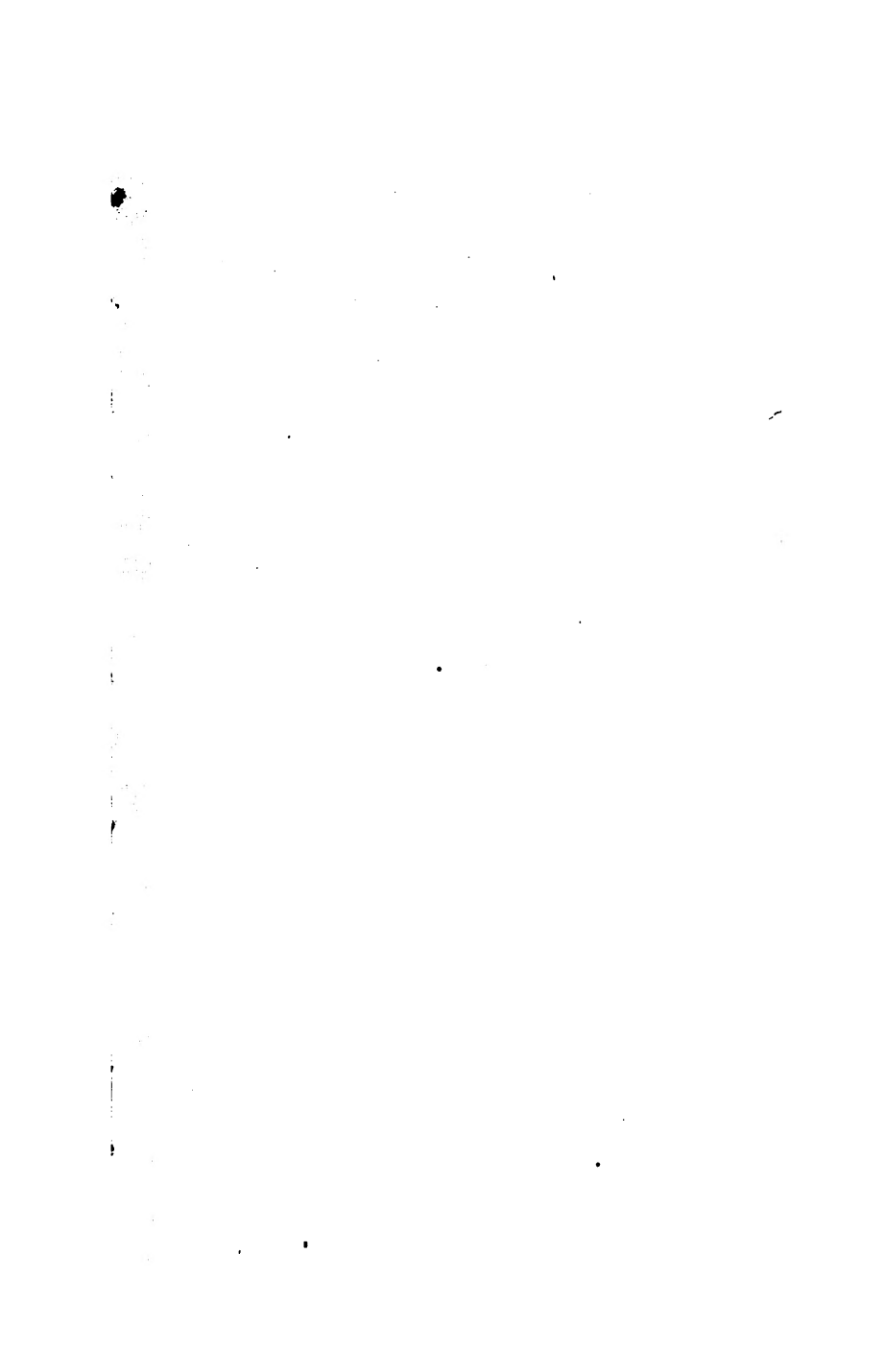
6. 6. 6.

7. 7. 7.

8. 8. 8.

9. 9. 9.





THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be  
taken from the Building

[illegible]





